



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

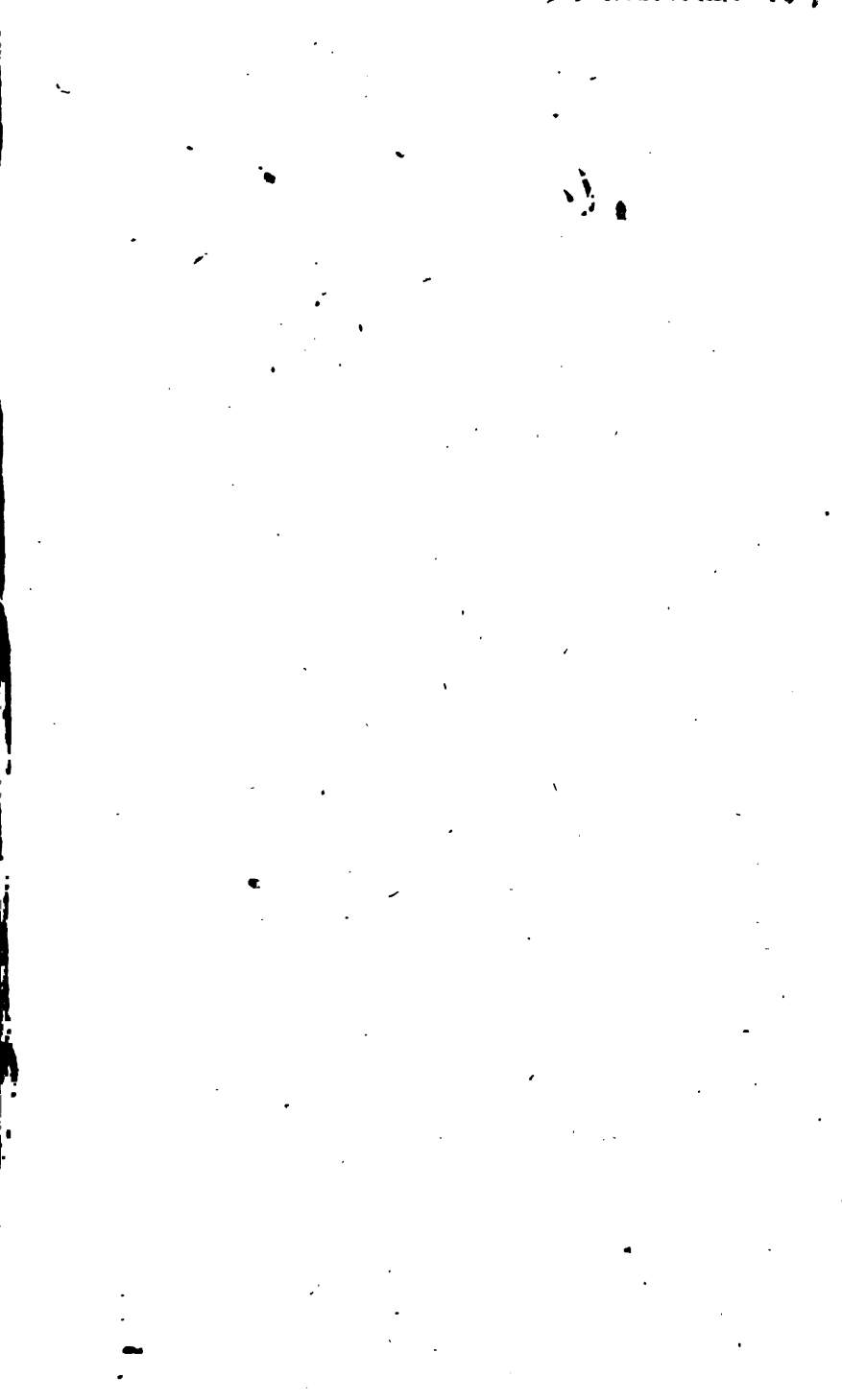


Vet. Fr. II B. 1143



2
Cureby & Marcellanga

1843

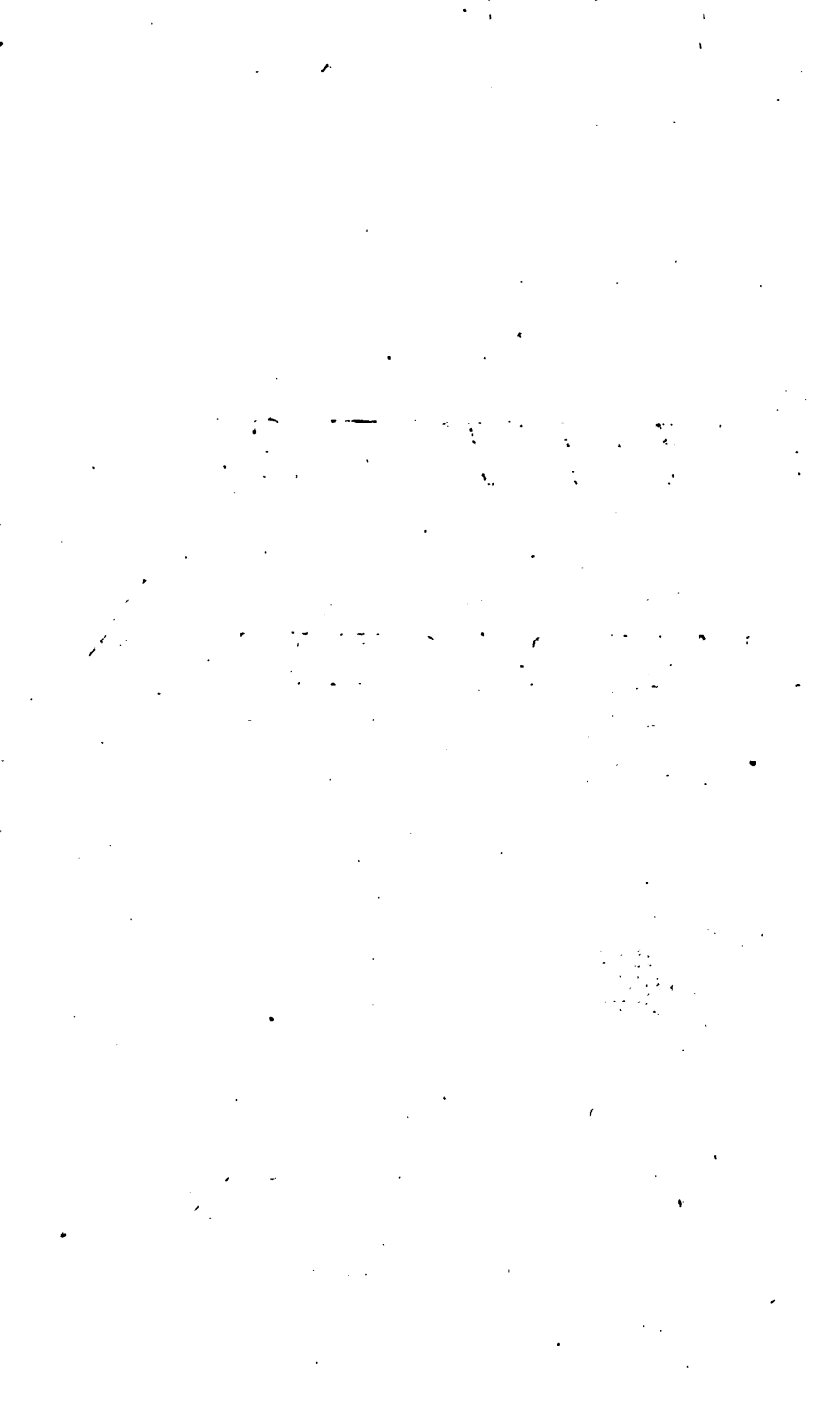




ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.



ŒUVRES

D E

JEAN RACINE,

A V E C

DES COMMENTAIRES,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

T O M E I V.

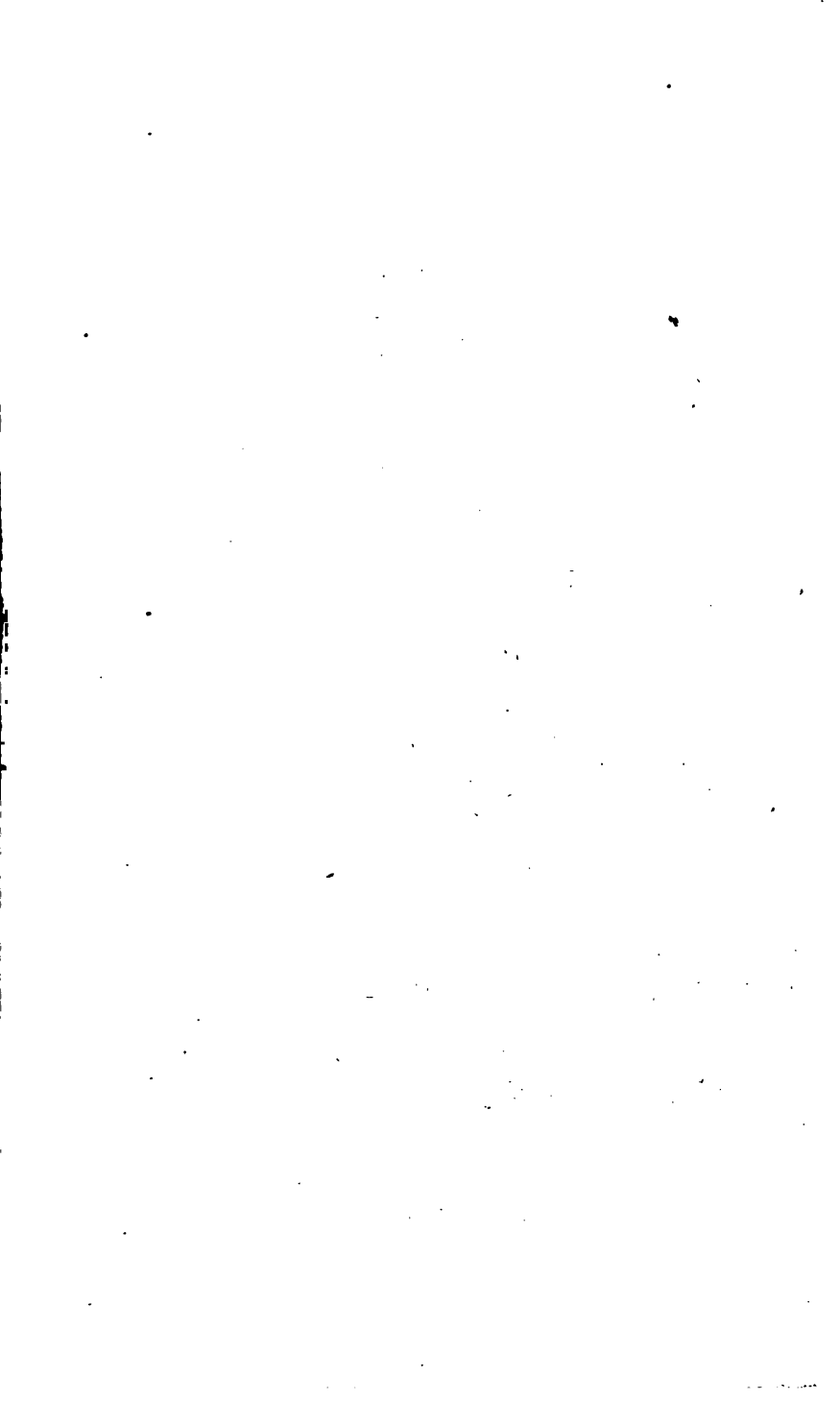


A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE LOUIS CELLOT.

M. DCC. LXVIII.







H. Gravelot inv.

C. le Pajour sculp.

IPHIGÉNIE
EN AULIDE.
TRAGÉDIE.

1674.

Tome IV.

A



PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

IL y a peu de sujets aussi intéressants pour le théâtre que le sacrifice d'Iphigénie : aussi a-t-il été traité chez les Grecs par Eschyle, Euripide, Sophocle ; chez les Latins, par Ennius ; chez les Italiens, par Ludovico Dolce ; en France, par Sybilet, Gaumin, la Clériere, Rotrou & Racine. Les pièces d'Eschyle & de Sophocle se sont perdues, ainsi que celle d'Ennius, dont il ne nous reste que des fragments que Colonne, & après lui Hesselius, ont rassemblés. La pièce de Sybilet, aujourd'hui fort rare, est écrite en style suranné ; c'est une traduction de l'Iphigénie d'Euripide, que l'auteur *a suivi*, dit-il, *à pié levé*, se conformant *au style de sa version tout au plus près qu'il a peu*. L'Iphigénie de Gaumin ne se trouve plus ; celle de la Clériere n'est pas plus

connue, elle n'a même jamais été imprimée, à ce que nous croyons. Ainsi nous ne parlerons dans cette piece que de Ludovico Dolce, de Rotrou & de Racine ; nous ne nous attacherons pas cependant à en faire un parallele suivi.

Rotrou , homme de génie , mais qui se piquoit plutôt de mettre au jour un grand nombre de pieces , que de leur donner une certaine perfection , ne fit , comme Dolce , qu'une traduction littérale d'Euripide ; il se contenta , pour tout changement , de mettre en action le dénouement , qui , dans le grec , n'est qu'en récit. Racine avoit trop de goût pour ne pas sentir que l'intrigue qui avoit réussi sur le théâtre d'Athenes , ne pouvoit pas être reçue aussi favorablement sur celui de Paris. Il s'appropriâ donc les pensées du poëte grec , il emprunta de lui ses principaux caracteres & quelques-unes de ses situations ; il inventa des ressorts qui convinssent davantage à nos mœurs ; & dès qu'elle parut , sa piece fut mise au rang des chef-d'œuvres du théâtre. Ce fut au commencement de février

1674, qu'elle fut représentée pour la première fois sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Peu de temps après, Charles Perrault publia un parallèle de l'Alceste d'Euripide & de celui de Quinault, dans lequel il donnoit la préférence à ce dernier sur Euripide. Racine crut devoir profiter de la nécessité où il se trouvoit de rendre compte des beautés qu'il avoit empruntées du poète grec, pour le venger dans sa préface de ses critiques, & Perrault ne sortit de cette dispute qu'avec le triste désavantage d'avoir fait connoître qu'il n'entendoit point assez Euripide pour en apprécier le mérite.

Louis XIV, au retour de la conquête de la Franche-Comté, donna des divertissements à toute sa cour. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on avoit dressé à grands frais dans le parc de Versailles un théâtre magnifique. L'Iphigénie de Racine fut la pièce qui fut choisie pour y être représentée : ce chef-d'œuvre réussit à la cour comme il avoit réussi à la ville, c'est-à-dire, qu'il y reçut l'applaudissement le plus flatteur & le moins

suspect, celui des larmes 1); ce qui a fait dire à Boileau :

» Jamais Iphigénie, en Aulide immolée ,
 » N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée ,
 » Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 » En a fait sous son nom verser la Champmélé ».

1) On verra peut-être avec plaisir la description que Félibien a faite du théâtre élevé à Versailles pour les divertissements que le roi y donna.

La décoration représentoit une longue allée de verdure, où, de part & d'autre, il y avoit des bassins de fontaines, & d'espace en espace des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement régnoit une balustrade où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs; les bassins des fontaines étoient de marbre blanc, soutenus par des tritons dorés, & dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés, qui portoient de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orchestre; & au-delà paroissoit une longue allée, qui étoit l'allée même de l'orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers & grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candelabres & des guéridons d'or & d'azur qui portoient des girandoles de cristal, allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre; les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, & la porte paroissoit toute d'orfèvrerie. Cinquieme journée de la fête de Versailles, du samedi 18 août 1674, pag. 426-428.

Ce succès prodigieux n'empêcha pas le Clerc, confrere de Racine dans l'académie françoise, de traiter le même sujet six mois après. Il essaya de profiter à la fois de tous les modeles que la scene tragique lui présentoit ; il défigura Euripide, pilla les vers de Rotrou, évita, comme il put, les défauts les plus marqués de Racine ; & sa piece, représentée le 24 mars 1675, n'eut que cinq représentations. Elle n'est plus connue aujourd'hui que par l'épigramme attribuée à Racine, qu'on trouvera dans les œuvres diverses, & qui commence par ces vers :

» Entre le Clerc & son ami Coras,

» Tous deux auteurs, rimants de compagnie, &c. »

Ce qu'il y eut de singulier, c'est que ce détestable écrivain eut des partisans qui ne rougirent pas de lui donner la préférence sur son illustre rival.

Racine s'étant particulièrement attaché à imiter l'Iphigénie d'Euripide, nous nous sommes crus obligés d'opposer sans cesse ces deux auteurs l'un à l'autre. Les citations que nous avons faites du poëte grec, indiqueront

assez les endroits que Racine a empruntés de ce tragique , mais peut-être ne feroient-ils pas aussi bien connoître la marche de la piece d'Euripide : nous avons cru devoir en donner ici le précis , afin de mettre nos lecteurs à même de comparer le plan de ces deux poètes , la maniere dont ils ont rempli leurs scenes , les ressorts particuliers qui font mouvoir leurs acteurs , & l'effet général des caracteres. La gloire qu'ils se sont acquise en traitant le même sujet ne sera point intéressée dans ce parallele ; on ne peut mieux faire sentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.



P R É C I S

DE L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE.

AGAMEMNON, roi de Mycenes, a promis de sacrifier à Diane, Iphigénie sa fille; il a même donné ordre à Clytemnestre de l'envoyer en Aulide, sous le prétexte de la marier à Achille. Le moment de son arrivée réveille dans le cœur d'Agamemnon la tendresse paternelle; il se repent de s'être engagé par un serment téméraire; & comme il ne peut, sans danger, y manquer ouvertement, il écrit secrètement à Clytemnestre de ne pas la faire partir. Son cœur, partagé entre la superstition & la nature, lui fait déchirer la lettre qui doit renfermer ce nouvel ordre; il la recommence, & prend enfin la résolution de la faire tenir à Clytemnestre : c'est dans ce moment d'agitation que commence la pièce d'Euripide.

A C T E P R E M I E R.

Agamemnon appelle un vieillard de sa suite, extrêmement dévoué aux intérêts de Clytemnestre. Ce vieillard surpris de s'entendre appeler avant le jour, cherche à s'instruire du sujet des peines d'Agamemnon. Celui-ci, absorbé par sa douleur, répond à ses questions d'une manière si éloignée, qu'elle ne sert qu'à augmenter la curiosité du vieillard ; c'est alors qu'Agamemnon déplore le prétendu bonheur de son élévation, qu'une faute commise contre le respect que l'on doit aux dieux, ou l'inconstance des hommes, peuvent troubler. Le vieillard épuise auprès du roi d'Argos tous les moyens qu'il croit propres à calmer sa douleur ; il oppose son bonheur aux chagrins qui l'agitent : rien ne touche ce roi malheureux ; enfin le vieillard lui rappelle l'attachement & la fidélité qu'il lui a toujours marquée. Agamemnon se rend alors à ses sollicitations. Ici commence l'exposition de la pièce. Le roi d'Argos remonte jusqu'à la naissance des trois filles de Leda, il rappelle

au vieillard les inquiétudes que donnerent au vieux Tyndare tous ceux qui prétendoient à la main d'Hélène, le serment qu'il leur fit faire, l'enlèvement de cette princesse par Pâris, les préparatifs que firent les Grecs pour demander vengeance de cet outrage, leur réunion dans l'Aulide, les alarmes de l'armée au sujet du calme qui les y arrête, l'oracle de Calchas qui condamne Iphigénie à la mort; il l'instruit aussi du parti qu'il prit alors de quitter le commandement des Grecs, des ressorts que fit jouer Ménélas son frere pour le faire changer de résolution, de l'ordre envoyé à Clytemnestre pour faire partir Iphigénie. Agamemnon passe ensuite au nouveau parti qu'il vient de prendre; il fait lecture au vieillard de la lettre qu'il écrit à Clytemnestre pour contre-mander le départ de sa fille; il répond aux objections qu'il lui fait sur les dangers du stratagême auquel il a recours; il le congédie enfin, & lui recommande de la maniere la plus vive & la plus pressante de ne rien négliger pour rencontrer le char qui conduit sa

filles. Le chœur termine cet acte par une description très-détaillée du camp des Grecs , qui semble n'être autre chose qu'une détermination plus marquée du lieu de la scène.

A C T E I I.

Ménélas est trop bien instruit de la peine qu'a eu Agamemnon à consentir au sacrifice de sa fille , pour ne pas tout craindre de son irrésolution ; il rencontre le vieillard , qui tient encore dans sa main la lettre que le roi d'Argos lui a remise ; & comme s'il devinoit tout ce qu'elle contient, il la lui arrache. Cet acte de violence donne lieu à une contestation très-vive entre le vieillard & Ménélas. Agamemnon sort aux cris de son confident : il reproche à son frère sa curiosité ; Ménélas à son tour lui reproche son indécision , ses hauteurs, son ambition : il oppose les bassesses qu'il a mises en œuvre pour parvenir à être le chef des Grecs , à la fierté orgueilleuse avec laquelle Agamemnon les conduit ; les soins qu'il prend de conserver sa fille , à la joie barbare avec laquelle il a consenti d'abord à

la sacrifier pour se maintenir dans son rang. Le roi d'Argos ne répond à ces reproches que d'une manière détournée. A l'instant même on annonce l'arrivée d'Iphigénie & de Clytemnestre ; ceci occasionne un moment de surprise d'autant plus frappant, que Clytemnestre n'est point attendue. L'envoyé qui les a précédées fait au roi d'Argos le récit le plus détaillé de tout le mouvement qu'a occasionné leur arrivée dans l'armée. Agamemnon reste seul avec son frère ; il gémit de nouveau sur la tristesse de son sort , qui ne lui permet pas de donner des larmes à son infortune ; il se représente tous les embarras dans lesquels l'arrivée de Clytemnestre le va jeter : il se rappelle les discours que lui tenoit Iphigénie , &c. La réunion , dans son camp , de la mère , de la fille & de son fils Oreste , forment , aux yeux de ce père interdit , un tableau si déchirant , qu'il porte l'émotion jusques dans l'ame de Ménélas. Le roi de Sparte , qui avoit pressé Agamemnon de consentir au sacrifice d'Iphigénie , change tout-à-coup de sentiment ; il frémit des dangers auxquels il a

exposé la tendresse de son frere ; il indique les moyens qu'il imagine de sauver sa niece ; Agamemnon lui fait envisager les obstacles qu'il y rencontre : enfin , désespérant de pouvoir les surmonter , il engage Ménélas à s'efforcer de cacher ce mystere à Clytemnestre , afin de n'avoir point à combattre les cris de sa douleur au moment du sacrifice de sa fille.

A C T E I I I .

Tandis que le chœur , qui ferme le second acte , est occupé à moraliser sur les dangers de l'amour , & les avantages de la chasteté , le char qui porte Clytemnestre & Iphigénie paroît dans le lointain. L'intérêt que prennent les femmes de Chalcis , dont le chœur est composé , à la famille d'Agamemnon , éclate alors par des cris de joie & d'allégresse & par des réflexions sur les plaisirs attachés à la grandeur. Le char s'avance sur la scene : les discours que Clytemnestre tient au chœur , les soins qu'elle prend en descendant de son char avec sa fille , ce qu'elle se dit à elle-

même , ce qu'elle adresse au petit Oreste que le mouvement de la voiture a endormi , offrent des détails si attendrissants , qu'il est malheureux que la délicatesse de nos mœurs n'ait point permis à Racine d'en faire usage. C'est en présence du spectateur que se fait la première entrevue d'Agamemnon & de sa famille ; la joie de Clytemnestre , qui croit venir en Aulide pour marier sa fille avec Achille , l'allégresse d'Iphigénie en revoyant son père , la manière dont elle le félicite sur l'idée qu'il a eue de la faire venir auprès de lui , l'accueil sombre & triste qu'elle reçoit d'Agamemnon , sont peints avec les couleurs les plus vraies. Agamemnon cependant est dans le plus violent embarras ; sa tristesse jette l'inquiétude dans le cœur d'Iphigénie , qui fait alors à son père les questions les plus propres à augmenter son trouble. Pour faire cesser une situation aussi déchirante , Agamemnon ordonne à sa fille d'entrer avec ses femmes dans l'appartement qui lui est destiné ; l'agitation de ce prince s'accroît bientôt par l'empressement que témoigne

Clytemnestre de connoître le nom du mari de sa fille , le lieu de sa naissance , les noms de ceux auxquels il doit le jour. C'est au moment que cette princesse s'applaudit en secret de la gloire qu'un si bel hymen doit faire rejaillir sur elle , qu'Agamemnon lui déclare que son intention n'est point qu'elle assiste à cette fête ; Clytemnestre discute avec lui les raisons qu'elle croit avoir de s'y trouver. Enfin Agamemnon , désespérant de la persuader , emploie son autorité pour la faire consentir à ses arrangements ; la maniere dont elle refuse de se rendre aux volontés de son époux est si vive & si forte , qu'Agamemnon se trouve par ce refus dans la situation la plus embarrassante. Il gémit alors sur son état qui le réduit à employer une ruse inutile auprès des personnes qu'il aime le plus. Dans cet embarras il prend le parti d'aller consulter Calchas ; le chœur , qui reste sur la scene , se flatte déjà de voir bientôt les Troyens effrayés des préparatifs qu'on fait contre eux , & la fiere Hélène réduite à pleurer , dans la Grece , sa perfidie & ses noirceurs.

ACTE

ACTE IV.

A peine le chœur a-t-il terminé le troisième acte, qu'Achille arrive sur la scène pour demander compte à Agamemnon des raisons qui suspendent encore le départ des Grecs pour Troye. Clytemnestre, emportée par la joie de voir ce héros, vient à sa rencontre : Achille lui témoigne sa surprise sur une démarche aussi contraire aux bienséances en usage parmi les Grecs. Clytemnestre, interdite, lui apprend qu'elle est femme d'Agamemnon, & qu'elle arrive dans le camp avec Iphigénie, que son époux lui a promise en mariage : qu'elle a cru pouvoir, en l'abordant, lui donner ce premier gage de sa tendresse. Achille, qui n'a point été prévenu sur cet hymen, répond à Clytemnestre d'une manière si propre à augmenter son étonnement, qu'elle commence à soupçonner du mystère dans la conduite d'Agamemnon. Ils cherchent tous deux à s'éclaircir sur l'illusion qu'on leur a faite. Au moment où ils sont prêts à se sé-

parer, le vicillard qu'Agamemnon avoit envoyé au devant de Clytemnestre, vient la trouver; il arrête Achille; il lui apprend qu'Agamemnon se dispose à tremper ses mains dans le sang de sa fille, & que, pour l'attirer en Aulide, il s'est servi du prétexte de la marier au fils de Pélée. Achille, indigné qu'on ait voulu le rendre l'instrument d'un stratagème aussi bas, entre en fureur; Clytemnestre profite de cet instant pour implorer son appui: il l'assure qu'il ne souffrira point que son époux ait abusé de son nom pour couvrir sa perfidie; Clytemnestre lui proteste à son tour qu'elle n'a été trompée que par l'espérance de lui donner sa fille en mariage; elle veut la lui présenter. Achille s'oppose à cette inutile démarche, qui compromettrait l'honneur de cette princesse, & qui n'augmenterait pas l'ardeur qu'il a de la servir. Il conseille à la reine d'employer d'abord auprès de son époux les moyens qu'il croit les plus propres à le faire changer de sentiment; il l'assure enfin que, si Agamemnon se refuse à ses sollicitations, il est déter-

miné à tenter tout pour conserver à une mere si tendre une fille si chérie.

ACTE V.

Agamemnon rencontre alors Clytemnestre : il l'invite à envoyer à l'autel Iphigénie , en lui déclarant qu'on n'attend plus qu'elle pour le sacrifice. Clytemnestre témoigne sa surprise à son époux sur le sang froid barbare avec lequel il vient presser le départ d'Iphigénie pour cette cérémonie ; elle appelle sa fille qu'elle a instruite du traitement que lui prépare son pere. Iphigénie arrive avec son frere Oreste , les yeux noyés de larmes. Clytemnestre révele à son époux le secret de ses intrigues , & profitant de cet instant pour lui reprocher tous les crimes dont il s'est rendu coupable , elle termine ce récit en lui faisant envisager l'extravagance de sa conduite , l'objet insensé de ses résolutions , & le danger qu'il y a pour lui à donner à ses enfants un pareil exemple. Iphigénie , témoin des efforts de sa mere , tâche à son tour d'ébranler la fermeté d'Aga-

memnon ; elle épuise auprès de lui tout ce que le sentiment inspire de plus tendre & de plus touchant ; elle oppose à son indifférence les caresses qu'elle a reçues de lui , les vœux différents qu'il formoit pour elle , les tendres soins dont elle se proposoit de les payer un jour. Elle prie son pere de tourner ses regards sur son frere Oreste ; elle interprete en sa faveur le silence & les pleurs de cet enfant. Agamemnon , ému , attendri , combat la tendresse de la mere , les raisons de sa fille , & les larmes d'Oreste , par la nécessité d'obéir à l'oracle : cependant il les assure que ce n'est point aux intérêts de Ménélas qu'il fait ce sacrifice , qu'il n'a pris ce parti que pour montrer à tous les barbares que le rapt est de tous les crimes celui que les Grecs laissent le moins impuni. Après cette explication , Agamemnon se dérobe à une scene aussi douloureuse. Clytemnestre tombe évanouie entre les mains de ses femmes. Iphigénie , qui n'a plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir aux ordres de son pere , se jette dans le sein de sa mere : elle déplore l'événement qui doit être la cause

de sa mort. Achille alors revient sur la scène. Clytemnestre , rassurée par l'arrivée de ce héros, croit n'avoir plus rien à craindre pour sa fille; & malgré la sévérité des mœurs grecques, elle la force à rester auprès de lui. Achille lui apprend que toute l'armée est en mouvement ; qu'elle demande avec fureur le sacrifice d'Iphigénie; qu'en voulant s'opposer à cette barbarie, il a pensé être la victime de ses représentations ; qu'Ulysse est choisi par les Grecs pour la conduire à l'autel, mais qu'il s'opposera avec tous ses soldats à la hardiesse de cette entreprise. Dans ce moment Iphigénie se résout à mourir ; elle déclare à sa mere que , puisque le maintien des bonnes mœurs & la liberté des Grecs dépendent de sa mort, elle s'y résout d'autant plus volontiers qu'elle craindroit encore par sa résistance d'exposer Achille à devenir la victime de sa générosité. Plus Iphigénie paroît résolue à quitter la vie , plus Achille s'efforce de lui persuader de ne pas renoncer à ses douceurs ; il a beau lui protester qu'il mourra désespéré s'il ne réussit point à la sauver , elle persiste dans sa réso-

22 PRÉFACE DES ÉDITEURS.

lution. Elle prie sa mere de pardonner à son époux la nécessité où elle est de se dévouer pour le salut des Grecs ; elle l'embrasse pour la dernière fois , en lui remettant sous les yeux , pour la consoler , la gloire dont une si belle mort doit la combler. Clytemnestre évanouie est emportée dans son appartement. Iphigénie , occupée du sacrifice qu'elle va faire d'elle-même , invite le chœur à chanter les louanges de Diane , & bientôt après elle s'avance vers l'autel. Calchas frappe la victime , Diane lui substitue une biche , & la fille d'Agamemnon disparoît pour toujours aux yeux de toute l'armée. Clytemnestre , revenue à elle-même , sort tremblante & consternée ; on lui apprend le sacrifice de sa fille , la fermeté héroïque qu'elle a montrée dans cet instant , le prodige qui a terminé ce spectacle ; sa douleur lui permet à peine de croire ce détail merveilleux : enfin Agamemnon vient lui confirmer ce récit , & se consoler avec elle de la perte d'Iphigénie par l'assurance de son apo-théose.

P R É F A C E

D E L'AUTEUR.

IL n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*, & , après eux, Lucrece ¹⁾, Horace, & beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille

1) *Et , après eux, Lucrece , &c.]*

Nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir la traduction qu'Hénaut a faite de l'endroit de Lucrece , que Racine a eu en vue ; ce morceau , quoique très-connu , mérite à tous égards de trouver ici sa place. Le poète , après avoir passé en revue les tristes effets du fanatisme , s'exprime ainsi :

On égorge en Aulide une jeune princesse ;
Et qui sont ses bourreaux ? Tous les chefs de la Grece ,
Son pere. Mais Diane a soif de ce beau sang :
Agamemnon le livre , & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple est amenée ,
Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir.
Son pere est auprès d'elle , outré de désespoir.
Un prêtre sans pitié couvre un fer d'une étole. . . .
A ce spectacle affreux elle perd la parole ;

*

24 PRÉFACE DE L'AUTEUR.

d'Agamemnon , & qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrece au commencement de son premier livre :

*Aulide quo pacto Triviavi virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœdè
Ductores Danaûm , &c.*

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée & portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, & que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, & Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plu-

Sagenouille en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui sert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel;
Et, bien loin d'accomplir un hymen solennel,
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux: &c.

Elite de poésies fugitives, tom. I. pag. 114.

seurs auteurs, & , entr'autres, Stésichorus, l'un des plus fameux & des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias 1) rapporte & le témoignage & les noms des poètes qui ont été de ce sentiment; & il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homere enfin, le pere des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuvieme livre de l'Iliade, c'est-à-dire, près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troye, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, & sur-tout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène

1) *Corinth. pag. 125.*

par le meurtre horrible d'une personne auffi vertueufe & auffi aimable qu'il falloit repréfenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le fecours d'une déeffe & d'une machine , & par une métamorphofe qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide , mais qui feroit trop abfurde & trop incroyable parmi nous ?

Je puis donc dire que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu repréfenter telle qu'il m'a plu , & qui , tombant dans le malheur où cette amante jaloufe vouloit précipiter fa rivale , mérite , en quelque façon , d'être punie , fans être pourtant tout-à-fait indigne de compaffion. Ainfi le dénouement de la piece eft tiré du fond même de la piece ; & il ne faut que l'avoir vu repréfenter , pour comprendre quel plaifir j'ai fait au fpectateur , & en fauvant à la fin une princeffe vertueufe pour qui il s'eft fi fort intéreffé dans le cours de la tragédie , & en la fauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu fouffrir , parce qu'il ne le fçauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos , dont ce héros fe rend maître , & d'où il enleve Eriphile avant que de venir en Aulide , n'eft pas non plus fans fondement. Euphorion de Chalcide , poète très-connu parmi les anciens , & dont Virgile & Quintilien

font une mention honorable 1), parloit de ce voyage de Lesbos 2). Il disoit dans un de ses poëmes , au rapport de Parthénius , qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs , & qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie & de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions , je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie , & je l'avoue d'autant plus volontiers , que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime & dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir , par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homere ou d'Euripide , que le bon sens & la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athenes ; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont

1) Virgile , *églog. X. instit. l. 10.*

2) *Euphorion . . . parloit de ce voyage de Lesbos.]*

Racine auroit pu ne pas faire mention d'un auteur aussi peu connu , & s'appuyer du témoignage d'Homere , qui parle , au liv. IX. de son iliade , de la conquête que fit Achille de l'île de Lesbos.

28 PRÉFACE DE L'AUTEUR.

mis autrefois en larmes le plus sçavant peuple de la Grece , & qui ont fait dire qu'entre les poètes , Euripide étoit extrêmement tragique , Τραγικώτατος , c'est-à-dire , qu'il sçavoit merveilleusement exciter la compassion & la terreur , qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne , après cela , que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète , dans le jugement qu'ils ont fait de son Alceste. Il ne s'agit point ici de l'Alceste ; mais , en vérité , j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire , & pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs : je m'affure qu'il n'est si mal dans leur esprit , que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections , pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections* , car ils la répètent à chaque page , & ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse , où Alceste qui se meurt , & qui ne peut plus se soutenir , dit à son mari les derniers adieux. Admete , tout en larmes , la prie de reprendre ses forces , & de ne se point abandonner elle-même. Alceste , qui a l'image de la mort devant les yeux , lui parle ainsi :

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 29

Je vois déjà la rame & la barque fatale ,
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient , il crie : *on t'attend ici bas ,*
Tout est prêt , descends , viens , ne me retarde pas.

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'original ; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide , où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle ; & à côté des vers suivans un *Ad.* qui signifie que c'est Admete qui répond. Là dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde ; ils ont mis dans la bouche d'Admete les paroles qu'Alceste dit à Admete , & celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admete , quoiqu'il soit en parfaite fanté , *pense voir déjà Caron qui le vient prendre ;* & au lieu que dans ce passage d'Euripide , Caron , impatient , presse Alceste de le venir trouver , selon ces Messieurs , c'est Admete effrayé qui est l'impatient , & qui presse Alceste d'expirer , de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte ,* ce sont leurs termes , *à avoir courage , à ne pas faire une lâcheté , & à mourir de bonne grace ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut , à les entendre , qu'il ne la fasse

30 PRÉFACE DE L'AUTEUR.

mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*, & ils ont raison; il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions, où cet *Al.* n'a point été oublié, ne donneroient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, & tous les discours qu'Admete tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable; car Admete, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : » que toutes les morts ensemble lui feroient » moins cruelles que de la voir dans l'état où il la » voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne » peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle, il ne » respire que pour elle ».

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admete & d'Alceste; que l'un est un *vieux mari*, & l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, & dans la fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, & sur-tout dans

ce beau récit où l'on dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, & qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur ; je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner ; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : » Il faut » être extrêmement circonspect & très-retenu à pro- » noncer sur les ouvrages de ces grands hommes, » de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, » de condamner ce que nous n'entendons pas ; & s'il » faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il » mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits , » qu'en y blâmant beaucoup de choses ». *Modeste tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntian- dum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa displicere, maluerim.*



ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, fille d'Hélène & de Thésée.

EURYBATE, } domestiques d'Agamemnon.

ARCAS,

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Ériphile.

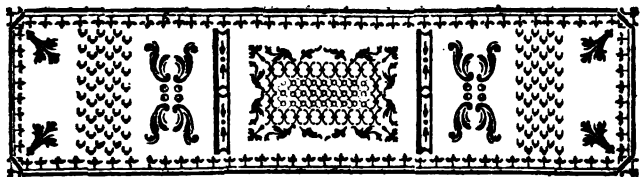
GARDES.

La scène est en Aulide , dans la tente d'Agamemnon 1).

1) *La scène est en Aulide dans la tente d'Agamemnon.]*

Le lieu de la scène devrait plutôt être indiqué dans le camp des Grecs , que resserré dans la tente d'Agamemnon ; l'entrons que dit Achille à la fin de la scène VII du second acte , semble rendre ce changement nécessaire.

IPHIGÉNIE.



IPHIGÉNIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille,
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille. 1)

1) *Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.*

Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.]

Dès le premier vers, le spectateur connoît le personnage qui ouvre la scene; cette beauté de l'art n'est pas indifférente. Euripide nomme pareillement *Agamemnon* dès le second vers; c'est à quoi le pere Brumoy n'a pas réfléchi, en traduisant *Agamemnon* par *Seigneur*.

Tome IV.

C

C'est vous-même , Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ? 1)

1) *C'est vous-même , Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ? &c.]*

Tout ce début est entièrement pris de l'Iphigénie d'Euripide.

A G A M E M N O N.

Vieillard , suis-moi devant ces maisons.

L E V I E I L L A R D.

Je vous suis , Agamemnon. Mais que projetez-vous de nouveau ?

A G A M E M N O N.

Tu le sçauras.

L E V I E I L L A R D.

*Je me hâte... Quoiqu'avancé en âge , j'ai conservé encore de
la vivacité... Ma vue est encore très-saine.*

A G A M E M N O N.

Quel astre roule ici dans les cieux ?

L E V I E I L L A R D.

*C'est l'étoile brillante du chien , qui , se précipitant vers les
pléiades , n'a pas encore atteint le milieu de sa course.....*

A G A M E M N O N.

*Le calme qui regne ici , n'est troublé ni par le chant des oiseaux ,
ni par le bruit des flots... le silence des vents s'étend sur l'Euripe...*

L E V I E I L L A R D.

*Pourquoi donc , puissant Agamemnon , sortez-vous de votre
tente ? Tout est tranquille dans l'Aulide , &c. Acte I. scene 1.*

Racine n'a pas manqué de profiter de cette ouverture de
scene ; il a senti qu'Agamemnon , qui ne peut reposer ,
préparerait le spectateur à un grand événement.

A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
 Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.
 Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune. 1)

AGAMEMNON.

Heureux qui , satisfait de son humble fortune, 2)

1) *Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune.]*

Ce beau vers est imité de Théocrite , idylle II. vers 38 ,
 qui en avoit emprunté l'idée d'Euripide , *Iphigénie* , act. I. sc. 1.

2) *Heureux qui , satisfait de son humble fortune , &c.]*

Quel sentiment dans ces vers ! quelle grace dans l'expression ! *Vieillard* , dit Agamemnon dans Euripide , *je suis jaloux de ton sort ; j'envie le bonheur de l'homme qui , libre de toute inquiétude , vit obscur & caché : j'envie le bonheur de tous ceux qui sont éloignés des honneurs.* *Iphigénie* , acte I. scene 1.

Le chef de vingt rois , réduit à envier le sort d'un de ses sujets , présente une image de la plus grande expression. Euripide nous paroît ici inférieur à Racine. Agamemnon , en n'apostrophant point son confident , peint en effet beaucoup mieux un cœur dévoré de chagrin & troublé par la crainte.

Séneque , à la fin de son premier acte d'Agamemnon ; Ange Politien , géorg. vers 17 ; Buchanan , act. I. sc. 1. de Jephté , ont fait usage de cette idée , que Boileau s'est de même appropriée dans sa VI^e épître :

Qu'heureux est le mortel qui , du monde ignoré ,
 Vit , content de soi-même , en un coin retiré ;
 Que l'amour de ce rien , qu'on nomme renommée ,
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée !

Libre du joug superbe où je suis attaché ,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

A R C A S .

Et depuis quand , Seigneur , tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs , par quel secret outrage
Les dieux , à vos desirs toujours si complaisants ,
Vous font-ils méconnoître & haïr leurs présents ?
Roi , pere , époux heureux , fils du puissant Atrée , 1)
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés ,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous fortez.
Le jeune Achille enfin , vanté par tant d'oracles ,
Achille , à qui le ciel promet tant de miracles ,
Recherche votre fille , & d'un hymen si beau
Veut , dant Troye embrasée , allumer le flambeau.
Quelle gloire , Seigneur , quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent ;
Tous ces mille vaisseaux qui , chargés de vingt rois , 2)
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?

1) *Roi , pere , époux heureux , fils du puissant Atrée , &c.]*

Il est peu de lecteurs qui ne sentent la beauté de ces vers. Louis Racine a très-bien observé qu'en voulant flatter Agamemnon , Arcas lui déchire le cœur sans le sçavoir.
Remarques , tom. II. pag. 49.

2) *Tous ces mille vaisseaux , qui , chargés de vingt rois , &c.]*
Cette figure est également noble & hardie.

Ce long calme , il est vrai , retarde vos conquêtes. 1)
Ces vents , depuis trois mois enchaînés sur nos têtes ,
D'Ilion trop long-temps vous ferment le chemin.
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin. 2)
Tandis que vous vivrez , le sort , qui toujours change ,
Ne vous a point promis un bonheur fans mélange.

1) *Ce long calme , il est vrai , retarde vos conquêtes.*

Ces vents , &c.]

Homere ne parle point de ce calme ; le séjour de la flotte grecque dans les ports de l'Aulide , & le sacrifice d'Iphigénie , sont de l'invention des poètes qui sont venus après lui.

2) *Mais , parmi tant d'honneurs , vous êtes homme enfin , &c.]*

Le vieillard dit de même dans Euripide :

Atrée ne vous destina point à un bonheur pur & sans mélange ; c'est une nécessité de passer alternativement de la joie à la tristesse. Vous êtes homme enfin ; quand vous ne le voudriez pas , la volonté des dieux aura toujours son effet . . . Mais vous écriviez une lettre à la lueur du flambeau que vous avez allumé ; vous la tenez encore dans votre main ; vous rayiez ce que vous aviez écrit ; vous la fermez , vous la rouvrez après ; & frappant contre terre le flambeau qui vous éclairait , vous versez un torrent de larmes , &c. Iphigénie , acte I. scene 1.

Euripide , comme on voit , est entré dans des détails plus attendrissans ; l'agitation où il représente Agamemnon est du plus grand pathétique. Nous sommes étonnés que Racine n'ait pas profité de cette situation. Les Comédiens , d'après l'idée que leur en a fourni Rotrou , y ont suppléé par un jeu muet ; mais il n'est pas assez caractérisé pour en rendre toute l'expression.

Bientôt... Mais quels malheurs , dans ce billet tracés , 1)
 Vous arrachent , Seigneur , les pleurs que vous versez ?
 Votre Oreste , au berceau , va-t-il finir sa vie ?
 Pleurez-vous Clytemnestre , ou bien Iphigénie ?
 Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

A G A M E M N O N .

Non , tu ne mourras point ; je n'y puis consentir. 2)

A R C A S .

Seigneur

A G A M E M N O N .

Tu vois mon trouble , apprends ce qui le cause ;
 Et juge , s'il est temps , ami , que je repose.

1) *Mais quels malheurs , dans ce billet tracés ,
 Vous arrachent , Seigneur , les pleurs que vous versez ?]*
 Euripide fait dire de même au vieillard :
*Quel chagrin avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous appris ,
 grand roi ? Parlez ; faites-moi part de ce qui vous occupe , &c.*
Iphigénie , acte I. scène 1.

2) *Non , tu ne mourras point ; je n'y puis consentir.]*

Ce vers est du plus grand pathétique : voilà ce qui s'appelle peindre à grands traits le trouble d'un cœur agité par une situation violente ; l'intérêt qu'a pris le spectateur aux questions d'Arcas , ne fait ici qu'augmenter par la distraction profonde où l'on voit Agamemnon. Ce n'est point manquer aux règles du dialogue que d'y déroger ainsi ; c'est au contraire en connoître toutes les finesses.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés, 1)
 Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés.
 Nous partions; & déjà, par mille cris de joie, 2)
 Nous menacions de loin les rivages de Troye.

1) *Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés, &c.]*

Euripide remonte plus haut; il s'étend sur la naissance, le mariage & l'enlèvement d'Hélène. Ces détails pouvoient être intéressants pour les Grecs, mais ils ne le seroient pas également pour nous. Horace semble avoir voulu critiquer cet endroit d'Euripide, en disant qu'il ne faut point commencer le récit de la guerre de Troye par l'œuf de Leda.

Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Racine a cru avec raison qu'il valoit beaucoup mieux en venir au prodige qui arrêtoit l'armée des Grecs en Aulide; l'exposition du sujet en est en effet plus rapide & plus claire.

2) *Nous partions; & déjà, par mille cris de joie, &c.]*

Ceci est une traduction vive & précise du commencement du livre XII des métamorphoses d'Ovide.

Conjurataque sequuntur

Mille rates, gentisque simul commune pelage.

Nec dilata foret vindicta, nisi æquora sævi

Invia fecissent venti, Bæotaque tellus

Aulide piscosâ, puppes tenuisset ituras.

Hic patrio de more, Jovi cum sacra parassent,

Ut vetus accensis incanduit ignibus ara,

Serpere cæruleum Danaï vidère draconem

In platanum, cæptis quæ stabat proxima sacris, &c.

Obstupuere omnes, &c.

At non Thestorides, neque enim nescitve, tacetve,

Sanguine virgineo placandam virginis iram

Esse deæ, &c.

Un prodige étonnant fit taire ce transport.
 Le vent, qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
 Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
 Fatigua vainement une mer immobile. 1)
 Ce miracle inouï me fit tourner les yeux 2)
 Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.

1) *Il fallut s'arrêter, & la rame inutile*

Fatigua vainement une mer immobile.]

Peut-on peindre plus heureusement les efforts inutiles qu'on fait pour s'éloigner du rivage? Le mot *fatiguer* est une expression très-poétique. Ce vers rappelle celui de Virgile :

Olli remigio nœstemque diemque fatigant.

Pour faire sentir davantage le mérite de Racine, il ne faut que lui opposer ces vers de la sc. 1. de l'act. I. de l'Iphigénie de Leclerc, qui ne diffèrent que par l'expression :

Les Grecs, prests à partir, brûloient d'impatience

D'aller faire sur Troye éclater leur vengeance,

Lorsqu'un calme soudain, répandu sur les eaux,

Dans ce triste rivage arresta nos vaisseaux :

Par mille & mille vœux contre cette infortune,

On brigua la faveur d'Æole & de Neptune, &c.

2) *Ce miracle inouï me fit tourner les yeux*

Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.]

Dans Euripide, Agamemnon dit aussi au vieillard :

Je consultai Calchas : il répondit qu'il falloit sacrifier Iphigénie à Diane qu'on adore en ces lieux ; qu'on obtiendrait, en l'immolant, un vent favorable & la destruction de Troye ; mais qu'il falloit renoncer à tous ces avantages, si on ne lui faisoit pas ce sacrifice. Iphigénie, acte I. scène 1.

Suivi de Ménélas, de Nestor & d'Ulysse,
 l'offris sur ses autels un secret sacrifice.
 Quelle fut sa réponse ! Et que devins-je, Arcas, 1)
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
Vous armez contre Troye une puissance vaine ,
Si, dans un sacrifice auguste & solennel ,
Une fille du sang d'Hélène ,
De Diane, en ces lieux , n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie ,
Sacrifiez Iphigénie.

A R C A S.

Votre fille !

A G A M E M N O N.

Surpris, comme tu peux penser, 2)
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.

1) *Et que devins-je, Arcas, &c.]*

Dans la plupart des éditions de Racine on trouve :

» *Et quel devins-je, Arcas » !*

Il nous semble qu'il est beaucoup plus doux pour l'oreille
 de dire :

» *Et que devins-je, Arcas » !*

2) *Surpris, comme tu peux penser ,*

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.]

Traduction de ce vers de Virgile. Énéide, liv. II. vers 29.

Mihi frigidus horror

Membra quatit , gelidusque coit formidine sanguis,

Je demeurai sans voix , & n'en repris l'usage
 Que par mille sanglots qui se firent passage.
 Je condamnai les dieux ; & , sans plus rien ouïr ,
 Fis vœu , sur leurs autels , de leur défobéir. 1)
 Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée ?
 Je voulois sur le champ congédier l'armée. 2)
 Ulyffe , en apparence , approuvant mes discours ,
 De ce premier torrent laissa passer le cours.
 Mais bientôt , rappelant sa cruelle industrie ,
 Il me représenta l'honneur & la patrie ,
 Tout ce peuple , ces rois , à mes ordres soumis ,
 Et l'empire d'Asie à la Grece promis :
 De quel front , immolant tout l'État à ma fille ,
 Roi sans gloire , j'irois vieillir dans ma famille.

1) *Je condamnai les dieux ; & , sans plus rien ouïr , &c.]*

Ce que dit ici Agamemnon , peint admirablement le trouble de son ame. Racine n'a pas réfléchi qu'il rendoit Agamemnon plus odieux en lui ôtant le bandeau de la superstition , & qu'il y a une espece de démence & de fureur à immoler sa propre fille à un oracle auquel il ne croit pas.

Croiroit-on qu'un critique du temps accusa Racine d'athéisme sur ces vers ? comme si ces apostrophes indiscrettes dans le sens moral , n'étoient pas innocentes dans le but de l'art.

2) *Je voulois sur le champ congédier l'armée.]*

Euripide fait dire à Agamemnon : *Dès que j'eus entendu la réponse de Calchas , je dis hautement à Talthybius qu'il n'avoit qu'à congédier l'armée , que je ne souffrirois jamais qu'on fit périr ma fille. Iphigénie , acte I. scene 1.*

Moi-même , je l'avoue avec quelque pudeur , 1)
 Charmé de mon pouvoir , & plein de ma grandeur ,
 Ces noms de roi des rois , & de chef de la Grece ,
 Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse. 2)
 Pour comble de malheur , les dieux , toutes les nuits ,
 Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis ,
 Vengeant de leurs autels le sanglant privilège ,
 Me venoient reprocher ma pitié sacrilège ;
 Et , présentant la foudre à mon esprit confus ,
 Le bras déjà levé , menaçoient mes refus.

1) *Moi-même , je l'avoue avec quelque pudeur ,*

Charmé de mon pouvoir , & plein de ma grandeur , &c.]

L'aveu que fait ici Agamemnon est d'une grande adresse.
 Le lecteur , d'après ce caractère ainsi établi , ne sera plus
 surpris de voir ce pere malheureux balancer entre la nature ,
 son ambition , & le devoir de son rang : plus ces deux
 passions seront fortes chez lui , & plus il deviendra inté-
 ressant.

2) *Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.]*

Cette expression *chatouiller* est ici très-heureusement em-
 ployée ; c'est le *pertentare* de Virgile. Corneille avoit déjà
 employé cette expression , acte III. scene I. de la Mort de
 Pompée , en disant de César , auquel on présentoit la tête
 de ce grand homme , qu'une maligne joie

Chatouilloit , malgré lui , son ame avec surprise.

Vers qu'on peut regarder comme une espece de traduction
 de celui-ci de Virgile :

Latona tacitum pertentant gaudia pectus.

Énéide , liv. I. vers 506.

Je me rendis , Arcas ; & vaincu par Ulyffe , 1)
De ma fille , en pleurant , j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.

1) *Je me rendis , Arcas ; & , vaincu par Ulyffe ,*

De ma fille , en pleurant , j'ordonnai le supplice.]

Euripide se sert du même prétexte : *Enfin Ménélas employa auprès de moi tant de raisons , qu'il me fit consentir à cette barbarie ; j'écrivis à Clytemnestre , je lui mandai de m'envoyer Iphigénie , que je la mariois à Achille : j'ajoutai , après avoir exalté le mérite de ce héros , qu'il ne vouloit point s'embarquer avec les Grecs que je n'eusse mis la dernière main à cette union. Le mariage supposé de ma fille est le prétexte spécieux dont je me suis servi pour tromper mon épouse. Calchas , Ulyffe , Ménélas sont les seules personnes qui connoissent avec moi ce fatal mystere. Iphigénie , acte I. scene 1.*

C'est ici le lieu d'observer que Racine a cru devoir substituer Ulyffe à Ménélas , qui , dans la piece grecque , fait à peu près le même personnage que fait dans la piece françoise ce prince artificieux. Indépendamment des autres raisons qui ont pu le déterminer à ce changement , nous croyons que Racine a craint de représenter à nos yeux , peut-être un peu trop délicats , un prince courant après son épouse , & voulant , pour accélérer son retour , qu'un frere immole sa fille. Nous observerons ici que , si le rôle d'Ulyffe jette bien moins de mouvement dans la piece françoise , ce roi n'a pas du moins à craindre les reproches avilissants qu'Euripide fait faire à Ménélas , parce que dans Racine , Ulyffe n'est excité que par le motif de la gloire à solliciter le sacrifice d'Iphigénie.

Quel funeste artifice il me fallut chercher !
 D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage.
 J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage, 1)
 Que ce guerrier , pressé de partir avec nous ,
 Vouloit revoir ma fille , & partir son époux.

A R C A S.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ? 2)
 Avez-vous prétendu que , muet & tranquille ,
 Ce héros , qu'armera l'amour & la raison ,

1) *J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage.*]

M. l'abbé d'Olivet croit que , selon la grammaire , il faudroit *j'écrivis à Argos* ; & M. de Marmontel prétend que Racine a cru pouvoir prendre cette licence pour éviter l'hiatus désagréable que forme la rencontre des deux syllabes à *A*. Nous croyons , avec l'abbé Desfontaines , qu'*en Argos* signifie ici le pays d'*Argos* , & non la ville de ce nom ; qu'il vaut mieux dire *en Argos* qu'*à Argos*.

2) *Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?*

*Avez-vous prétendu que , muet & tranquille ,
 Ce héros , &c.]*

Le vieillard dit de même dans Euripide :

Achille , privé de cette alliance , ne se portera-t-il point dans sa fureur à des excès qui retomberont sur vous & votre épouse , &c.

A G A M E M N O N.

Achille ne fait que me prêter son nom ; il ignore ces noces supposées , & tout ce que je fais ; il ne sçait pas non plus que j'ai feint de lui avoir promis de l'unir à ma fille par les nœuds de l'hyménée. Iphigénie , acte I. scène 1.

Vous laissez pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

A G A M E M N O N .

Achille étoit absent ; & son père Pélée ,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts ,
L'avoit , tu t'en souviens , rappelé de ces bords ;
Et cette guerre , Arcas , selon toute apparence ,
Auroit dû plus long-temps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre , & triomphe en courant ; 1)
Et ce vainqueur , suivant de près sa renommée ,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras.
Ma fille qui s'approche & court à son trépas ,
Qui , loin de soupçonner un arrêt si sévère ,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père ;
Ma fille ... ce nom seul , dont les droits sont si faibles ,
Sa jeunesse , mon sang , n'est pas ce que je plains ;

1) *Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?*

Achille va combattre , & triomphe en courant .]

Lorsqu'Agamemnon a formé le dessein d'attirer Iphigénie en Aulide , sous prétexte de son hymen avec Achille , il étoit nécessaire que ce héros fût absent , & qu'Agamemnon crût pouvoir faire le sacrifice avant son arrivée.

L'adresse du poëte paroît ici toute entière ; il annonce l'arrivée d'Achille , & cette annonce contient l'éloge de ce héros.

Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
 Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle, 1)
 Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
 Et que j'avois promis de mieux récompenser.
 Non, je ne croirai point, ô Ciel ! que ta justice
 Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
 Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver ;
 Et tu m'en punirois si j'osois l'achever.
 Arcas, je t'ai choisi pour cette confiance :
 Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence.
 La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi, 2)
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

1) *Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
 Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle.]*

Racine a pris ce mot *piété* dans le même sens que les Latins ; nous n'en avons point d'autre qui puisse exprimer ce sentiment de la nature.

2) *La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.]*

Euripide fait dire au vieillard :

Vous sçavez que Tyndare me fit partir avec sa fille, comme si j'eusse fait partie de sa dot, & qu'il m'attacha pour jamais à son service. Iphigénie, acte I. scène 1.

Il est à remarquer ici que les deux vers de Racine disent qu'Arcas tient son rang de la reine ; le poëte par-là a voulu préparer le spectateur à l'abus que cet Arcas fera du secret du roi.

Prends cette lettre. Cours au devant de la reine,
 Et fuis, sans t'arrêter, le chemin de Mycene. 1)
 Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
 Et rends-lui ce billet que jè viens de tracer.
 Mais ne t'écarte point; prends un fidelle guide.
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
 Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
 Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux;
 Et la religion, contre nous irritée,
 Par les timides Grecs sera seule écoutée.
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,
 Réveilleront leur brigue & leur prétention;
 M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
 Va, dis-je, fauve-la de ma propre foiblesse.

1) *Cours au devant de la reine ,
 Et fuis , sans t'arrêter , le chemin de Mycene.
 Dès que tu la verras , &c.]*

Ces détails sont bien plus attendrissants dans Euripide.

Va , dit de même Agamemnon au vieillard , précipite tes pas , n'écoute point la foiblesse de ton âge.... Ne va pas t'arrêter au bord des fontaines que l'ombre des arbres dérobe aux feux du soleil , garde-toi bien de t'y laisser aller aux douceurs du sommeil.... Par-tout où tu trouveras un chemin partagé en deux sentiers , observe bien si le char qui porte ma fille vers la flotte des Grecs n'a point devancé ta marche.... Sors vite de l'enceinte du camp. Si tu la rencontres , détourne toi-même les chevaux qui la conduisent , & dirige leur course vers le chemin de la ville des Cyclopes , Iphigénie , acte I. scène 1.

Mais

Mais sur-tout ne va point , par un zele indiscret ,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.

Que , s'il se peut , ma fille , à jamais abusée , 1)

Ignore à quel péril je l'avois exposée.

D'une mere en fureur épargne-moi les cris ,

Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris. 2)

Pour renvoyer la fille , & la mere offensée ,

Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;

1) *Que , s'il se peut , ma fille , à jamais abusée , &c.]*

Chez le poëte grec , Agamemnon , après avoir fait reconnoître à Ménélas l'inutilité de tous les moyens qu'il lui propose pour sauver Iphigénie , lui dit de même : *Le seul service que j'attende de vous , c'est d'aller par toute l'armée , de faire en sorte que ce fatal secret ne soit point connu de Clytemnestre , afin qu'au moins je n'aie point à combattre les cris de sa douleur en sacrifiant sa fille. Iphigénie , acte II. scene IV.*

2) *Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris , &c.]*

Dans Euripide , Agamemnon dit à son confident :

Je rétracte à présent , dans la lettre que tu m'as vu ouvrir & fermer , ce que j'ai imprudemment résolu . . . Je vais te faire la lecture de tout ce que j'écris. Je vous envoie , fille de Lédæ , une lettre toute contraire à celle que vous avez déjà reçue.

LE VIEILLARD.

Ne me cachez rien , afin que tout ce que je dirai s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

Ne faites point partir votre fille pour l'Aulide . . . son mariage est remis à un autre tems. Iphigénie , acte I. scene I.

Tome IV.

D

Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
 Différer cet hymen que pressoit son amour.
 Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
 On accuse en secret cette jeune Ériphile, 1)
 Que lui-même captive amena de Lesbos, 2)
 Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
 C'est leur en dire assez; le reste il le faut taire.
 Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire. 3)

- 1) *Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
 On accuse en secret cette jeune Ériphile.*]

Avec quel art & quel naturel Racine annonce-t-il Ériphile !
 Ce vers sert à prévenir le spectateur sur le personnage de
 cette princesse, & sur l'amour qu'elle ressent pour son vain-
 queur. Cependant il y a une objection à faire : Ériphile fut
 faite prisonnière à Lesbos qu'Achille vient de conquérir ;
 comment a-t-elle eu le tems d'aller joindre Iphigénie à
 Argos, & comment Iphigénie peut-elle être liée avec elle
 si étroitement ?

- 2) *Que lui-même captive amena de Lesbos.*]

Cette inversion n'est point sans grace, comme l'a remar-
 qué l'abbé Desfontaines ; elle est familière à Racine, qui
 dit encore, pag. 57 :

» Les Troyens pleurent une autre Hélène,
 » Que vous avez captive envoyée à Mycene ».

- 3) *Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.*]

Dans Euripide, Agamemnon congédie de même le vieil-
 lard, en lui disant : *Pars vite . . . l'éclat de l'aurore & les
 feux du soleil font déjà blanchir la lumière de mon flambeau.*
 Iphigénie, acte I. scène 1.

Déjà même l'on entre, & j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulyffe le suit. 1)

SCENE II.

ACHILLE, ULYSSE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

QUOI, Seigneur ! se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?

1) *Déjà même l'on entre, & j'entends quelque bruit.*

C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulyffe le suit.]

Cette scène nous paroît être un chef-d'œuvre d'exposition ; il n'y a pas un acteur important qui n'y soit annoncé, pas un événement qui n'y soit préparé. Racine en est redevable au poëte grec. Euripide, selon Louis Racine, *malheureux*, pour l'ordinaire, dans l'exposition de ses sujets, a mis dans celle-ci toute la perfection possible. *Remarques, tom. II. pag. 49.* Erasme croyoit pour cela, que cette pièce pouvoit être de Sophocle, qu'aucun poëte n'égalâ jamais dans l'art des expositions : mais, sans nous arrêter ici à toutes les raisons qui détruiroient cette conjecture, nous croyons que l'autorité d'Aristote, qui attribue cette pièce à Euripide, doit prévaloir sur l'opinion de ce sçavant commentateur.

Ludovico Dolce & Rotrou se sont contentés de traduire la première scène d'Euripide ; mais il s'en faut bien qu'ils en aient tiré un aussi grand parti que Racine.

D'un courage naissant font-ce là les essais ?
 Quels triomphes suivront de si nobles succès !
 La Theffalie entière, ou vaincue ou calmée,
 Lesbos même conquise en attendant l'armée,
 De toute autre valeur éternels monuments,
 Ne font d'Achille oisif que les amusements.

A C H I L L E .

Seigneur, honorez moins une foible conquête.
 Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité 1)
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
 Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
 D'un bruit qui me surprend & me comble de joie ?
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
 Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
 On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

A G A M E M N O N .

Ma fille !... Qui vous dit qu'on la doit amener ?

A C H I L L E .

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

1) *Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité, &c.]
 Et que puisse... le Ciel... ouvrir, &c. inversion dure.*

AGAMEMNON, à Ulyssè.

Juste Ciel ! sçauroit-il mon funeste artifice ?

U L Y S S E.

Seigneur , Agamemnon s'étonne avec justice.

Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?

O Ciel ! pour un hymen quel temps choisissiez-vous ?

Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée ,

Trouble toute la Grece , & consume l'armée ;

Tandis que , pour fléchir l'inclémence des dieux , 1)

Il faut du sang peut-être , & du plus précieux ,

1) *Tandis que , pour fléchir l'inclémence des dieux , &c.]*

L'inclémence des dieux , c'est l'*inclementia divum* des latins , que Racine a fait passer dans notre langue.

On dit dans toute cette piece que les dieux sont irrités , & l'on ne nous apprend point la cause de leur indignation. Racine , à ce que nous croyons , auroit dû la faire connoître ; car , comment justifier le parti qu'a pris Agamemnon d'immoler sa fille , si l'on ignore la cause qui a pu donner lieu aux dieux de l'exiger , & la part qu'a eu ce pere malheureux au crime qu'il falloit réparer ? Racine a cru sans doute prévenir cette objection , en faisant dire à Agamemnon qu'il

» Ne sçait pour quel crime

» La colere des dieux demande une victime. ».

Mais on voit un peu trop que l'épisode d'Eriphile a mis ce poëte dans la nécessité de ne rendre aucune raison de l'indignation de Diane , afin de faire tomber l'explication de l'oracle sur cette princesse.

Achille seul, Achille à son amour s'applique !
 Voudroit-il insulter à la crainte publique ?
 Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
 Préparât d'un hymen la pompe & les festins ?
 Ah, Seigneur ! est-ce ainsi que votre ame attendrie
 Plaint le malheur des Grecs, & chérit la patrie ?

A C H I L L E .

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
 Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi. 1)
 Jusques-là je vous laisse étaler votre zele;
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
 Remplissez les autels d'offrandes & de sang,
 Des victimes vous-même interrogez le flanc,
 Du silence des vents demandez-leur la cause;
 Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,

1) *Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
 Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.]*

Achille, en pressant le départ des Grecs, conserve ici son caractère impétueux ; il est, comme Horace l'exige,

Impiger, iracundus, acer.

Mais quand il sçaura à quel prix les dieux accorderont un vent favorable, il emploiera toute cette fureur à s'y opposer.

C'est dans les passions que Racine a puisé ses coups de théâtre. Quelle leçon pour ceux qui croient avoir réussi dans une tragédie, quand ils ont entassé une foule d'incidents sans suite & sans vraisemblance !

Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sçauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret, si quelqu'autre guerrier
Au rivage Troyen descendoit le premier.

A G A M E M N O N.

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta secrete envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

U L Y S S E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

A C H I L L E.

Seigneur, qu'osez-vous dire ? 1)

A G A M E M N O N.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire ;
Que, d'un crédule espoir trop long-temps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.

1) *Seigneur, qu'osez-vous dire ?]*

C'est d'Homere que Racine a emprunté ce morceau. Ulyffe dit de même, *iliade*, liv. IV. vers 350 : *Agamemnon, quel mot vient de vous échapper ? Quoi ! vous nous conseillez de renoncer à cette guerre, dans le temps même que nous excitons contre Troye le cruel dieu des combats, &c.*

Le ciel protège Troye ; & , par trop de présages , 1)
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

A C H I L L E .

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

A G A M E M N O N .

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter ? On sçait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête. 2)
Mais on sçait que , pour prix d'un triomphe si beau ,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs , & longue & fortunée ,
Devant Troye , en sa fleur , doit être moissonnée.

A C H I L L E .

Ainsi , pour vous venger , tant de rois assemblés

1) *Le ciel protège Troye ; & , par trop de présages ,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages .]*

Ce que dit Agamemnon ressemble assez au discours que
lui fait tenir Homère , *iliade* , liv. II. vers 138 : *Ainsi donc
suivez le parti que je vous propose , remontez sur vos vaisseaux ,
retournez avec moi dans votre patrie ; nous ne pouvons plus nous
flatter de nous emparer de la spacieuse Troye , &c.*

2) *On sçait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête .]*

Les raisons qu'apporte Agamemnon sont très-bonnes ;
mais elles ne sont pas un frein assez puissant pour Achille.

D'un opprobre éternel retourneront comblés; 1)
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme. 2)

A G A M E M N O N.

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée :
Troye en a vu la flamme ; & , jusques dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris & les morts.
Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;

1) *Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés*

D'un opprobre éternel retourneront comblés, &c.]

Imitation d'Euripide. *Ce que je plains le plus, dit Ménélas à Agamemnon, c'est le sort malheureux de la Grece, qui, après avoir cru former une expédition glorieuse, deviendra pour vous & votre fille la fable ridicule des barbares dont elle vouloit se venger. Iphigénie, acte II. scene II. Idée qu'Euripide avoit empruntée d'Homere, iliade, livre II. vers 137.*

Nous remarquerons encore qu'on dit bien *couvert d'un opprobre éternel*, mais qu'on ne dit point qu'on en est comblé.

2) *Retiendra sans péril la sœur de votre femme.]*

Remarquez qu'ici la *sœur de votre femme* dit beaucoup plus qu'*Hélène*.

Et son silence même , accusant sa noblesse ,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

A C H I L L E .

Non , non , tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi , je m'arrêteroie à de vaines menaces !
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les parques à ma mere , il est vrai , l'ont prédit , 1)
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir , dit-on , ou beaucoup d'ans sans gloire ,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais , puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau ,
Voudrois-je , de la terre inutile fardeau ,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse ,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse ;

1) *Les parques à ma mere , il est vrai , l'ont prédit ,
Lorsqu'un époux mortel , &c.]*

Imitation de ce que dit Achille dans Homere : *La déesse aux pieds argentés , Thétis ma mere , m'a appris que je pourrois arriver au terme de mes jours par deux chemins différents. Si je reste , m'a-t-elle dit , au siège de Troye , j'acquerrai , en combattant contre cette ville , une gloire immortelle ; mais je ne reverrai plus ma patrie. Au contraire , si je rentre dans le lieu chéri qui m'a vu naître , j'y vivrai sans gloire ; mais le nombre de mes jours se perdra dans la durée des temps , &c. Iliade , livre IX. vers 410 & suiv.*

Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
 Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier ? 1)
 Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ; 2)
 L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles.
 Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
 Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme
 eux-mêmes ;

Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.
 C'est à Troye, & j'y cours ; &, quoi qu'on me prédise,
 Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise ;

1) *Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
 Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier.]*

Mourir tout entier ; expression sublime, empruntée du *non omnis moriar* d'Horace.

L'amour de la gloire, dont Achille paroît ici transporté, lui fait tenir un langage pareil dans la prière qu'il adresse à Jupiter. Homère, *iliade*, liv. XXI. vers 281.

2) *Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
 L'honneur parle, &c.]*

Ce sentiment sublime, & tout le fond de ce discours, paroît avoir été suggéré à Racine par la belle réponse d'Hector à Polydamas.

Vous prétendez, lui dit-il, régler ma conduite sur le vol des oiseaux. Je les laisse à leur gré se porter de l'orient au couchant, &c. *Iliade*, liv. XII. vers 236 & suiv.

Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
 Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger. 1)
 Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.
 Je n'aspire, en effet, qu'à l'honneur de vous suivre.
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
 Ce même amour, soigneux de votre renommée,
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée;
 Et me défend, sur-tout, de vous abandonner
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

1) *Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
 Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.]*

Imitation du livre IX. de l'Iliade d'Homere. C'est Diomede qui parle. *Si vous êtes résolu de partir, allez, les chemins vous sont ouverts. Les nombreux vaisseaux qui vous ont accompagné sont encore sur le rivage : mais le reste des Grecs ne partira point qu'il n'ait détruit la ville de Troye ; & s'ils prennent le parti de rentrer dans leurs vaisseaux pour retourner dans leur patrie, Sthénélus & moi, nous ne cesserons de combattre que nous n'ayons renversé de fond en comble la ville d'Ilio.* Vers 42 & suiv.

Dans Euripide, Iphigénie n'est pas promise à Achille ; il ne vient pas non plus dans la tente d'Agamemnon pour presser son hymen, mais pour s'informer des raisons qui suspendent le départ des Grecs pour Troye. La supposition de Racine jette dans la piece françoise & dans le rôle d'Achille plus de mouvement & d'intérêt.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

SEIGNEUR, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,

Il veut voler à Troye, & poursuivre sa route.
Nous craignons son amour! Et lui-même aujourd'hui,
Par une heureuse erreur, nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croyrai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y : vous devez votre fille à la Grece :
Vous nous l'avez promise ; & , sur cette promesse,
Calchas , par tous les Grecs consulté chaque jour ,
Leur a prédit des vents l'infailible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire ,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes , qu'en vain vous voudrez appaiser ,
Laissent mentir les dieux , sans vous en accuser ?

Et qui sçait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime, 1)
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
 Seigneur, à prononcer entre vous & les dieux.
 N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante;
 Et qui, de ville en ville, attestiez les serments,
 Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
 Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frere,
 La demandoient en foule à Tyndare son pere ?
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
 Nous jurâmes, dès-lors, de défendre ses droits;
 Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
 Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

1) *Et qui sçait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?*]

Avec quel art Racine sçait ici motiver l'irrésolution d'Agamemnon ! C'est lui qui dit, dans Euripide, tout ce que le poëte françois a mis ici dans la bouche d'Ulysse.

Représentez-vous l'artificieux Ulysse placé au milieu des Grecs, & les entretenant de l'oracle de Calchas, opposant la promesse que j'ai faite d'immoler ma fille, au refus que je ferois actuellement d'y consentir : il entraîneroit toute l'armée dans son parti ; il ordonneroit aux Grecs d'égorger, vous, ma fille & moi ; & même, si je regagnois Argos, il m'y suivroit, il renverseroit cette ville & les murs bâtis par les Cyclopes ; il désoleroit le reste de mes états, &c. Iphigénie, acte II. scene IV.

Mais, sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ? 1)
 Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
 Nous avez fait laisser nos enfants & nos femmes,
 Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
 Quand la Grece, déjà vous donnant son suffrage,
 Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
 Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
 Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang:
 Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire;

1) *Mais, sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?]*

Les Grecs reconnoitroient ici l'artificieux Ulysse ; c'est son adresse, son éloquence. Racine a emprunté tout ce morceau de la premiere scene d'Euripide : mais il fait bien plus d'effet dans cet endroit, parce qu'Euripide ne l'a mis qu'en récit, & que Racine en a fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse *Enfin Tyndare imagina cet expédient, il rassembla tous ceux qui prétendoient à la main de sa fille ; il les engagea à s'embrasser, & après leur avoir fait prendre à témoin de leurs sermens les dieux vengeurs, il leur fit verser des libations sur le feu qui consumoit les victimes, & promettre ensuite de défendre le mari de sa fille, s'il arrivoit qu'un jour on la lui enlevât : en vertu de ce serment ils devoient entrer à main armée dans les états du ravisseur, fût-il grec ou barbare, & de détruire sa ville capitale, &c. Iphigénie, acte I,*

Et, dès le premier pas , se laissant effrayer ,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer !

A G A M E M N O N .

Ah, Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime ,
Votre cœur aisément se montre magnanime ! 1)
Mais que , si vous voyiez , ceint du bandeau mortel ,
Votre fils Télémaque approcher de l'autel , 2)

1) *Ah, Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime ,
Votre cœur aisément se montre magnanime !*]

Rotrou dit , acte II. scene III :

J'avois , sans ce discours , assez de connoissance
De l'adresse d'Ulysse & de son éloquence ;
Mais il éprouveroit , en un pareil ennui ,
Que le sang est encor plus éloquent que lui.

On peut observer ici que tous les acteurs font dans cette piece un rôle intéressant ; chacun y soutient son caractère reçu , & tout concourt au but principal. Si l'on ne connoissoit pas Athalie , on diroit que Racine a déployé dans Iphigénie toutes les ressources de son art.

2) *Mais que , si vous voyiez , ceint du bandeau mortel ,
Votre fils Télémaque approcher de l'autel .*]

Ce trait d'histoire , que Racine a mis en tableau , fait ici l'effet le plus attendrissant.

Les poètes racontent qu'Ulysse avoit contrefait l'insensé pour ne point aller au siège de Troye. Palamede , qui soupçonnoit cet artifice , plaça Télémaque , enfant d'Ulysse , sur la voie où la charrue alloit passer. Le pere , effrayé du péril de son fils , oublia son rôle de démence , & courut se jeter entre la charrue & lui.

Nous

Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas & lui. 1)
Seigneur, vous le sçavez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole. 2)
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis.....

1) *Et courir vous jeter entre Calchas & lui.*]

Quelle image tendre ! Voyez comme Leclerc l'exprime :

Heureux qui, comme vous,

Nous exhorte à souffrir, & ne sent pas les coups !

Allé I. scène II.

2) *Seigneur, vous le sçavez, j'ai donné ma parole ;*

Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.]

Agamemnon a pris ses mesures pour empêcher sa fille
d'arriver au camp, & il dit ici que si elle y vient, il consent
qu'on l'immole. Ce détour nous paroît une petitesse.



S C E N E I V.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

SEIGNEUR.....

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ; 1)

1) *La reine, dont ma course a devancé les pas,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.]*

Toute cette scène est prise mot pour mot d'Euripide. Au moment où Ménélas fait les plus vifs reproches à Agamemnon sur la lettre qui contremandoit le départ d'Iphigénie, un messager vient annoncer l'arrivée de cette princesse & celle de Clytemnestre. J'arrive, dit-il, Agamemnon, roi de tous les Grecs ; j'ai amené avec moi votre fille que vous avez appelée Iphigénie ; Clytemnestre, sa mère & votre épouse, l'accompagne ; Oreste est aussi avec elles : je les ai devancés, afin de vous prévenir de leur arrivée, Iphigénie, acte II. scène III.

Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée 1)
 Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée.
 A peine nous avons, dans leur obscurité,
 Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

A G A M E M N O N.

Ciel!

E U R Y B A T E.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
 Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille;
 Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas,
 Vient, dit-elle, en Aulide, interroger Calchas. 2)
 Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
 Et déjà, de soldats une foule charmée,
 Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
 Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

1) *Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée, &c.]*

La reine & sa suite, qui se sont égarées dans les bois, n'ont point rencontré Arcas, & ils arrivent au camp. Assurément le moyen est fort petit : mais il nous semble bien supérieur à celui dont se sert le poète grec.

Il est à observer que la lettre d'Agamemnon, qui n'a pu empêcher Clytemnestre & Iphigénie d'arriver en Aulide, n'en fait pas moins d'effet du côté des passions.

2) *Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas, Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.]*

Interroger de, est un tour latin. *Interroger sur*, qui a prévalu ; est un tour grec. Ce vers motive très-bien l'arrivée d'Ériphile.

E ij

Les uns , avec respect , environnoient la reine ; 1)
 D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.
 Mais tous ils confessoient que , si jamais les dieux
 Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux ,
 Également comblé de leurs faveurs secretes ,
 Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes. 2)

A G A M E M N O N .

Eurybate , il suffit. Vous pouvez nous laisser.
 Le reste me regarde , & j'en vais y penser.

1) *Les uns , avec respect , environnoient la reine , &c.]*

L'envoyé , chez le poète grec , fait un détail bien plus naïf du mouvement qu'a occasionné l'arrivée d'Iphigénie dans l'armée. Cette nouvelle , dit-il , s'est répandue rapidement parmi les troupes ; toute l'armée , charmée de la nouveauté de ce spectacle , a couru au devant d'Iphigénie , &c. Il lui raconte même les discours qu'on tenoit à ce sujet. *Les uns disent : est-ce qu'on se prépare à la marier ? Quel est l'objet de tout ce mouvement ? Est-ce qu'Agamemnon , ennuyé de ne la pas voir , n'a pu se passer de la faire venir auprès de lui ? D'autres prétendent qu'on va la présenter à Diane , déesse tutélaire de l'Aulide , &c. Iphigénie , acte II. scene III.*

2) *Également comblé de leurs faveurs secretes ,*

Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.]

Faveurs secretes , poétiquement pour faveurs particulieres.

Remarquez qu'on félicite Agamemnon de son bonheur , à l'instant même où , comme pere , il est le plus infortuné des hommes.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

JUSTE Ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence ! 1)

1) Juste Ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance ;
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence ! &c.]

Euripide est ici bien plus touchant que son imitateur. Hélas ! dit Agamemnon, que ferai-je ?... La fortune plus vigilante a rompu toutes mes mesures. Que la médiocrité a d'avantages ! Ceux qui sont dans un rang obscur, peuvent pleurer & se plaindre. Les grands n'ont pas la même ressource... Le peuple nous guide & nous commande ; nous sommes ses esclaves. Malheureux que je suis ! je crains dans mon malheur de verser des larmes, & je rougis de retenir mes pleurs... Que dirai-je à mon épouse ?... Comment la recevoir ? De quel œil l'aborderai-je ?... Elle m'a perdu en arrivant ici sans y être attendue... Mais elle ne pouvoit guère se dispenser de suivre sa fille ; c'étoit à elle à célébrer son hymen, à lui présenter l'époux qui va découvrir toutes ses perfidies. Et toi, fille infortunée... que je te plains !.. Je m'imagine déjà qu'elle me dit, en me suppliant : mon pere, vous me faites mourir !.. Étoit-ce là l'hymen auquel vous me destiniez ?.. Oreste l'accompagne... Cet enfant ne parle pas encore ; mais il me percera le cœur de ses cris... Ah ! dans quel abîme de maux le fils de Priam m'a-t-il plongé ! Iphigénie, acte II. scène IV.

E üj

Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ,
 Par des larmes , au moins , soulager ma douleur !
 Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes ,
 Et des rigueurs du fort , & des discours des hommes ,
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

U L Y S S E .

Je suis pere , Seigneur , & foible comme un autre.
 Mon cœur se met , sans peine , en la place du vôtre ; 1)

1) *Je suis pere , Seigneur , & foible comme un autre.*

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre , &c.]

Ulysse feint d'abord d'être attendri par la situation où se trouve Agamemnon ; mais bientôt il va lui faire une peinture magnifique des avantages que doit produire le sacrifice d'Iphigénie. Avec quel art Racine le fait parler !

Dans Euripide , Ménélas , qui vient d'accabler Agamemnon d'injures , change tout-à-coup de langage , & dit d'abord , comme Ulysse : *Dès que j'ai vu vos yeux baignés de larmes , je n'ai pu m'empêcher de vous plaindre & de verser des pleurs.* Iphigénie , acte II, scene 1^{re}. Mais au lieu d'affermir ensuite Agamemnon dans la résolution qu'il a prise de sacrifier sa fille , il essaie de lui faire prendre le parti de la sauver. *Je ne veux point , dit-il , qu'on ait à me reprocher de vous avoir fait commettre une action cruelle Cessez de pleurer & de m'attendrir par vos larmes. Si l'oracle de Calchas a eu votre Iphigénie en vue je vous laisse le maître de l'intérêt que je dois prendre à son accomplissement . . . Faites reprendre la route d'Argos à votre fille , &c. Ibid.*

Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sçait, il l'attend; &, s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes, 1)
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène, par vos mains, rendue à son époux :

1) *Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes, &c.]*

L'image renfermée dans ces vers, paroît empruntée de l'intermède qui termine le troisième acte de l'Iphigénie d'Euripide. *L'armée des Grecs arrivera donc enfin sur les bords du Simois. . . . Nos soldats aborderont en Phrygie pour renverser la ville de Troye. . . . A la vue du dieu des combats, qui paroît porté sur nos vaisseaux avec l'appareil le plus terrible. . . . les Troyens se répandront sur leurs murs. . . . Mais lorsque le cruel Mars les aura fait investir, & dès qu'il aura tranché les jours des princes qui les défendront, il renversera cette ville de fond en comble, il fera verser des torrents de larmes à toutes les femmes des Troyens, à l'épouse de Priam, à cette Hélène. . . . qui trahit la foi de son époux.*

Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

A G A M E M N O N .

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance. 1)
Je cede, & laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas.
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'autel écarter une mere.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

É R I P H I L E , D O R I S.

É R I P H I L E.

Ne les contraignons point, Doris; retirons-nous:
 Laissons-les dans les bras d'un pere & d'un époux. 1)
 Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
 Mettons en liberté ma tristesse & leur joie.

D O R I S.

Quoi, Madame! toujours irritant vos douleurs,
 Croirez-vous ne plus voir que des fujets de pleurs?

1) *Ne les contraignons point, Doris; retirons-nous:*

Laissons-les dans les bras d'un pere & d'un époux.]

C'est ici que Racine commence à différer de son original. Le personnage d'Ériphile a trouvé des censeurs, qui l'ont regardé, avec raison, comme inutile à la piece. Mais Racine n'ayant pu la dénouer, comme Euripide, il a été obligé d'inventer un ressort qui pût y suppléer; & le rôle d'Ériphile est (à ce qu'il dit dans sa préface) ce qui lui a paru de plus raisonnable.

Je sçais que tout déplaît aux yeux d'une captive ;
 Qu'il n'est point , dans les fers , de plaisir qui la suive.
 Mais , dans le temps fatal que , repassant les flots ,
 Nous suivions , malgré nous , le vainqueur de Lesbos ;
 Lorsque , dans son vaisseau , prisonniere timide ,
 Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide ,
 Le dirai-je ? vos yeux , de larmes moins trempés ,
 A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
 Maintenant tout vous rit ; l'aimable Iphigénie
 D'une amitié sincere avec vous est unie ;
 Elle vous plaint , vous voit avec des yeux de sœur ;
 Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.
 Vous vouliez voir l'Aulide , où son pere l'appelle ,
 Et l'Aulide ¹⁾ vous voit arriver avec elle.
 Cependant , par un sort que je ne conçois pas ,
 Votre douleur redouble , & croît à chaque pas.

É R I P H I L E .

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Ériphile
 Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?

1) *Vous vouliez voir l'Aulide , où son pere l'appelle , &c.]*

L'abbé Desfontaines observe que tous nos auteurs françois disent l'*Aulide* , comme si c'étoit une province & non une ville , ou un port de mer ; nous croyons avec lui qu'on devroit dire *Aulis* , comme on dit *Memphis* , & non *Memphide*.
 Énéide de Virgile , liv. IV. note 46.

Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
 A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
 Je vois Iphigénie entre les bras d'un pere ;
 Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mere ;
 Et moi, toujours en bute à de nouveaux dangers ,
 Remise, dès l'enfance, en des bras étrangers ,
 Je reçus, & je vois le jour que je respire ,
 Sans que mere ni pere ait daigné me sourire. 1)
 J'ignore qui je suis ; & , pour comble d'horreur ,
 Un oracle effrayant m'attache à mon erreur ;
 Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître ,
 Me dit que , sans périr , je ne me puis connoître. 2)

D O R I S.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
 Un oracle toujours se plaît à se cacher ;

1) *Sans que pere ni mere ait daigné me sourire.*]

Ce vers est imité de Virgile, qui dit, dans sa IV^e églogue :

Cui non risere parentes ,

Nec deus hunc mensâ , dea nec dignata cubili est,

Racine s'est plu dans cette idée ; il l'a répétée page 90 :

» Moi qui , de mes parents toujours abandonnée ,

» Étrangere par-tout, n'ai pas , même en naissant ,

» Peut-être reçu d'eux un regard caressant ».

2) *Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître ,
 Me dit que , sans périr , je ne me puis connoître.*]

Ce vers & la réponse de Doris préparent le dénouement, & le rendent plus vraisemblable.

Toujours , avec un sens , il en présente un autre.
 En perdant un faux nom , vous reprendrez le vôtre. 1)
 C'est là tout le danger que vous pouvez courir ;
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
 Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

É R I P H I L E .

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
 Et ton pere , du reste infortuné témoin ,
 Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
 Hélas ! dans cette Troïe , où j'étois attendue ,
 Ma gloire , disoit-il , m'alloit être rendue !
 J'allois , en reprenant & mon nom & mon rang ,
 Des plus grands rois , en moi , reconnoître le sang.
 Déjà je découvrois cette fameuse ville.
 Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;
 Tout cede , tout ressent ses funestes efforts.
 Ton pere , enseveli dans la foule des morts ,
 Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
 Et , de tant de grandeurs , dont j'étois prévenue ,
 Vile esclave des Grecs , je n'ai pu conserver
 Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

1) *En perdant un faux nom , vous reprendrez le vôtre , &c.
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.]*

Ces vers présentent une idée peu naturelle ; car comment peut-on périr en perdant un faux nom ? Cette interprétation de l'oracle est bien forcée ; mais il falloit rassurer Ériphile.

DORIS.

Ah ! que perdant , Madame , un témoin si fidelle ,
 La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
 Mais Calchas est ici , Calchas si renommé ,
 Qui des secrets des dieux fut toujours informé ;
 Le ciel souvent lui parle 1). Instruit par un tel maître ,
 Il sçait tout ce qui fut , & tout ce qui doit être. 2)
 Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
 Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
 Bientôt Iphigénie , en épousant Achille ,
 Vous va , sous son appui , présenter un asyle ;
 Elle vous l'a promis & juré devant moi.
 Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

1) *Qui des secrets des dieux fut toujours informé ;*

Le ciel souvent lui parle , &c.]

Si Calchas est toujours informé des secrets des dieux , il est
 superflu d'ajouter que le ciel lui parle souvent ; c'est dire la
 même chose d'une maniere plus foible.

2) *Instruit par un tel maître ,*

Il sçait tout ce qui fut , & tout ce qui doit être.]

Ce portrait de Calchas est tiré d'Homere , iliade , liv. I.
 vers 70. *A ces mots , dit-il , Calchas s'avança , Calchas le plus*
habile des augures , qui connoît le passé , le présent & l'avenir ;
trait sublime , qui ressemble à la magnifique idée que nous
donne l'écriture sainte de l'Être suprême , qui embrasse d'un
seul de ses regards le passé , le présent & l'avenir.

É R I P H I L E .

Que dirois-tu , Doris , si , passant tout le reste , 1)
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

D O R I S .

Quoi , Madame ?

É R I P H I L E .

Tu vois , avec étonnement ,
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute , & tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangere , inconnue & captive.
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens ,
Cet Achille , l'auteur de tes maux & des miens ,
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere ,
Qui m'arracha , d'un coup , ma naissance & ton pere , 2)
De qui , jusques au nom , tout doit m'être odieux ,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux . 3)

1) *Que dirois-tu , Doris , si , passant tout le reste , &c.]*
Cet hémistiché , *si , passant tout le reste* , paroît oiseux.

2) *Qui m'arracha , d'un coup , ma naissance & ton pere , &c.]*
Cette expression , *m'arracha ma naissance* , n'est point correcte ; on ne peut pas dire en effet qu'on arrache la naissance à une personne , en lui ôtant les moyens de connoître ceux de qui elle tient le jour.

3) *Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.]*

Jamais un amour n'est né si subitement & dans des conjonctures si singulieres. Il n'est pas naturel que celui qui fit

Ah ! que me dites-vous ?

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse

Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.

Mais mon cœur, trop pressé, m'arrache ce discours,

Et te parle une fois pour se taire toujours.

Ne me demande point, sur quel espoir fondée,

De ce fatal amour je me vis possédée.

Je n'en accuse point quelques feintes douleurs,

Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.

Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine

A rassembler sur moi tous les traits de sa haine. 1)

Rappellerai-je encor le souvenir affreux

Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?

Ériphile prisonnière, lui ait inspiré une passion si vive en détruisant Lesbos. On peut voir comment Andromaque peint Pyrrhus sous des couleurs opposées, tom. II. pag. 104.

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,

Qui fut pour tout un peuple, &c.

2) *Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine*

A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.]

On dit très-bien, selon M. l'abbé d'Olivet, j'ai de la joie à vous voir, & je me suis fait une joie de vous voir. Il seroit en effet plus régulier aujourd'hui de mettre de que à, après se faire une joie ; mais au temps de Racine cela étoit indifférent.

Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,
 Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie.
 Enfin , mes foibles yeux chercherent la clarté ;
 Et , me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
 Je frémissais , Doris , & d'un vainqueur sauvage
 Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
 J'oubliai ma colere , & ne sçus que pleurer.
 Je me laissai conduire à cet aimable guide. 1)
 Je l'aimois à Lesbos , & je l'aime en Aulide.
 Iphigénie en vain s'offre à me protéger ,
 Et me tend une main prompte à me soulager.
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée ,
 Que pour m'armer contre elle , & , sans me découvrir ,
 Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

1) *Je me laissai conduire à cet aimable guide.]*

Il seroit plus exacte de mettre , *par cet aimable guide ; car se laisser conduire à quelqu'un , c'est se laisser conduire auprès de quelqu'un. On diroit très-bien , je laissai le soin de me conduire à , &c. mais on ne peut pas dire , je me laissai conduire à , &c.*

DORIS.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine ?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher ?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris ; mais , quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage ,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
Une secrete voix m'ordonna de partir ;
Me dit qu'offrant ici ma présence importune ,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
Que peut-être , approchant ces amants trop heureux ,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amene , & non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance :
Ou plutôt leur hymen me servira de loi ;
S'il s'acheve , il suffit : tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris ; & , par une mort prompte ,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte ,
Sans chercher des parents si long-temps ignorés ,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains , Madame ! Et que pour votre vie...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

Tome IV.

F

S C E N E I I.

AGAMEMNON , IPHIGÉNIE , ÉRIPHILE ,
DORIS.

I P H I G É N I E .

SEIGNEUR, où courez-vous ? Et quels empressèments
Vous dérobent si-tôt à nos embrassements ? 1)
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine ;

1) *Seigneur, où courez-vous ? Et quels empressèments
Vous dérobent si-tôt à nos embrassements ?*]

Racine s'est ici écarté de son modèle ; chez le poète grec , le char qui amène Clytemnestre & sa fille , arrive devant la tente d'Agamemnon , au milieu des femmes qui composent le chœur. Tout ce que dit Clytemnestre à ses femmes , l'ordre qu'elle leur donne de tenir les chevaux pour les empêcher de s'effrayer , l'apostrophe qu'elle fait à Oreste endormi , nous représentent des mœurs simples & naïves , dont le sentiment nous paroît étranger : cette simplicité est ici d'une grande beauté ; plus cette mère paroît empressée , plus elle s'applaudit d'être mère d'une fille aussi aimable , & plus elle attendrit.

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre ; le poète françois feint ici que Clytemnestre a été reçue par Agamemnon dans son appartement.

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter ? 1)
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je ?

A G A M E M N O N.

Hé bien ! ma fille, embrassez votre pere ;
Il vous aime toujours.

I P H I G É N I E.

Que cette amour m'est chere !

1) *Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter ?*

Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?]

Cette scene attendrissante est entièrement imitée de l'Iphigénie d'Euripide.

I P H I G É N I E.

O mon pere ! je veux aussi vous serrer dans mes bras, & vous embrasser pour tout le temps que je ne vous ai point vu. Je desire d'être toujours avec vous, si ma présence ne vous importune point.

A G A M E M N O N.

Embrassez-moi, ma fille ; vous avez toujours eu plus de tendresse pour moi que tous mes autres enfans.

I P H I G É N I E.

O mon pere, que je vous vois avec plaisir après une si longue séparation !

A G A M E M N O N.

Votre pere a les mêmes sentimens ; il peut vous dire la même chose. Acte III. scene III.

Quel plaisir de vous voir & de vous contempler 1)
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
 Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée,
 Par d'étonnants récits, m'en avoit informée.
 Mais que , voyant de près ce spectacle charmant ,
 Je sens croître ma joie & mon étonnement !
 Dieux ! avec quel amour la Grece vous révere !
 Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere ! 2)

1) *Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller. }*

Quel plaisir de vous voir dans cet éclat . . . dont je vous vois. Cette maniere de parler n'est pas correcte. Il y a encore un peu plus bas , *mais que voyant , &c.* & au troisieme vers , *quel bonheur de me voir.* Ces petites négligences n'ôtent cependant rien à la simplicité touchante de ce beau morceau.

2) *Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere ! }*

Autre imitation du morceau suivant de la scène III. du III^e acte d'Euripide.

I P H I G É N I E .

Mon pere , que vous avez bien fait de m'appeller auprès de vous !

A G A M E M N O N .

Ah , ma fille ! . . . Je ne sçais que lui répondre.

I P H I G É N I E .

Hélas ! pourquoi , après m'avoir vue avec plaisir , vous troublez-vous en me regardant ?

A G A M E M N O N .

Un général & un roi ont toujours des objets qui les occupent.

A G A M E M N O N.

Vous méritez, ma fille, un pere plus heureux.

I P H I G É N I E.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

I P H I G É N I E.

Mon pere , ne pensez à présent qu'à votre fille ; détournex votre attention de tous soins propres à vous inquiéter.

A G A M E M N O N.

Mon cœur , hélas ! est actuellement tout occupé de vous seule.

I P H I G É N I E.

Quittez donc l'air triste que vous avez ; laissez agir la joie que vous avez témoignée de me voir.

A G A M E M N O N.

Ma fille , je ressens encore , en vous voyant , le plaisir que vous m'avez causé.

I P H I G É N I E.

Et cependant vos yeux sont noyés de larmes.

A G A M E M N O N.

Une longue absence doit nous séparer pour jamais.

I P H I G É N I E.

Je ne vous entends point , mon pere ; je ne comprends point ce que vous me dites.

A G A M E M N O N , à part.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

I P H I G É N I E .

Vous vous cachez , Seigneur , & semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous , sans votre ordre , abandonné Mycene ?

A G A M E M N O N .

Ma fille , je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps font changés aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

I P H I G É N I E .

Hé ! mon pere , oubliez votre rang à ma vue.

A G A M E M N O N .

*La sagesse de vos réponses augmente encore la sensibilité que
vous m'inspirez.*

I P H I G É N I E .

*Mon pere , je vous ferois des réponses moins sensées , si je pouvois
par là réussir à vous égayer.*

Cette pensée est on ne peut plus gracieuse dans l'original.
Dolce , selon la remarque du pere Brumoy , *théâtre des
Grecs* , tom. II. pag. 489 , a osé la traduire plus littéralement ;
il fait dire à Iphigénie : *je voudrois être folle pour vous plaire.*

Esfer vorrei per aggradirvi sciocca.

*Heureux , ajoute-t-il , de n'avoir point rendu ridicule la pen-
sée de son auteur !*

Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous , sans rougir , être pere un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins , votre bonté ,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

A G A M E M N O N.

Ah ! ma fille !

I P H I G É N I E.

Seigneur , poursuivez.

A G A M E M N O N.

Je ne puis.

I P H I G É N I E.

Périsse le Troyen , auteur de nos allarmes ! 1)

1) *Périsse le Troyen , auteur de nos allarmes !*]

Ce vers & le suivant sont une traduction d'Euripide.

I P H I G É N I E.

Périssent la guerre & les ressentiments de Ménélas !

A G A M E M N O N.

Après m'avoir perdu , ils en perdront bien d'autres. Iphigénie,
acte III. scene III.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

I P H I G É N I E .

Les dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

A G A M E M N O N .

Les dieux, depuis un temps, me sont cruels & sourds.

I P H I G É N I E .

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

A G A M E M N O N .

Puisse-je auparavant fléchir leur injustice !

I P H I G É N I E .

L'offrira-t-on bientôt ?

A G A M E M N O N .

Plutôt que je ne veux.

I P H I G É N I E .

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N .

Hélas !

I P H I G É N I E .

Vous vous taisez ?

TRAGÉDIE.
AGAMEMNON.

89

Vous y ferez , ma fille.

Adieu. 1)

1) *Vous y ferez , ma fille.*

Adieu.]

Ce mot est sublime , sur-tout dans la simplicité de ce dialogue vif & plein de sentiments.

Dans Euripide , Agamemnon renvoie Iphigénie après avoir fait des réflexions assez longues. Chez Racine , c'est Agamemnon qui s'enfuit après avoir lâché ces mots terribles : *vous y ferez , ma fille* ; ce qui est bien plus pathétique. *Remarques de Louis Racine* , tome II. page 62.

Racine a imité d'Euripide la fin de cette scène ; dans le poète grec , Agamemnon dit :

Je dois auparavant offrir aux dieux un sacrifice.

I P H I G É N I E.

Il faut que j'assiste avec les prêtres à cet acte de pitié.

A G A M E M N O N.

Vous y ferez , &c. Iphigénie , acte III. scène III.

Cette scène , selon la remarque du pere Brumoy , est plus courte & plus noble dans Racine que dans Euripide ; mais aussi est-elle plus tendre dans le grec : Iphigénie y paroît moins princesse , & plus aimable ; Agamemnon moins roi , & plus pere. Il faut dire , ajoute-t-il , à la louange de Dolce , qu'il a traité cette scène en grand maître , qui entendoit bien son original ; il a en effet rendu avec une naïveté , qui est bien plus du goût de la langue italienne que de la nôtre , l'ingénuité touchante d'Iphigénie. *Théâtre des Grecs* , tome II. page 488.

: SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

I P H I G É N I E.

DE cet accueil que dois-je soupçonner ?
 D'une secrète horreur je me sens frissonner.
 Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
 Justes Dieux ! vous sçavez pour qui je vous implore !

É R I P H I L E.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
 Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
 Étrangere par-tout, n'ai pas, même en naissant,
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant ?
 Du moins, si vos respects sont rejetés d'un pere , 1)
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mere ;

1) *Du moins , si vos respects sont rejetés d'un pere , &c.]*

Quelle sensibilité rare ! quelle harmonie ! Car, pour le dire en passant, l'harmonie des vers ne consiste pas seulement à éviter les mots durs, les syllabes rudes ; elle consiste encore dans cette variété de mesure, dans cet arrondissement de périodes, dans ces tirades dont les pensées se croisent, & qui se terminent par un groupe d'images.

Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

I P H I G É N I E.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendront pas long-temps contre les soins d'Achille.
Sa gloire, son amour, mon pere, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
Cet amant, pour me voir, brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un pere, de si loin, m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces
lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout ; & , d'un regard timide ,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide ,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue ;
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystere ?
Trouverai-je l'amant glacé comme le pere ?

Et les foins de la guerre auroient-ils, en un jour,
 Éteint dans tous les cœurs la tendresse & l'amour ?
 Mais non ; c'est l'offenser par d'injustes allarmes.
 C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
 Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
 Dont le pere d'Hélène a reçu les serments.
 Lui seul, de tous les Grecs, maître de sa parole,
 S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole ;
 Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
 Il veut même y porter le nom de mon époux. 1)

1) *Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
 Il veut même y porter le nom de mon époux.]*

Cette scène, si mince pour le fond, plaira toujours par le sentiment qui y regne & l'art admirable avec lequel elle est présentée. Personne n'a jamais sçu, comme Racine, faire parler, aux passions, un langage plus vif & plus naturel.



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
DORIS.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit & distrait,
Votre pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre. 1)

1) *Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre ,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.]*

Selon la remarque de M. l'abbé d'Olivet, on dit très-bien *commettre* quelqu'un ; & *se commettre*, pour signifier *exposer quelqu'un & s'exposer soi-même à recevoir quelque déplaisir* ; mais ce verbe ne s'emploie qu'absolument, & l'on ne dit point *se commettre* à quelque chose. *Craignant de vous commettre aux affronts d'un refus*, n'est donc pas françois.

M. l'abbé d'Olivet ajoute qu'il faudroit l'*affront d'un refus* plutôt que les *affronts d'un refus*. Nous croyons, avec l'abbé Desfontaines, que l'un est plus expressif que l'autre, & que les *affronts* présentent une idée plus étendue ; que le vers, d'ailleurs, en est plus harmonieux. *Racine vengé*, édition d'Amsterdam, pag. 207.

Arcas s'est vu trompé par notre égarement, 1)
 Et vient de me la rendre en ce même moment.
 Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
 Pour votre hymen Achille a changé de pensée;
 Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
 Jusques à son retour il veut le retarder.

É R I P H I L E .

Qu'entends-je ?

C L Y T E M N E S T R E .

Je vous vois rougir de cet outrage.
 Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
 Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
 Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
 Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
 Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
 Mais puisque désormais son lâche repentir
 Dément le sang des dieux, dont on le fait sortir,

1) *Arcas s'est vu trompé par notre égarement.*]

Nous ne croyons pas que le mot *égarement* se soit conservé dans cette acception; on ne s'en sert plus que dans le sens moral. Il nous semble qu'Arcas fait ici une faute bien considérable; que n'ayant point rencontré la reine & sa fille, il n'auroit point dû remettre à Clytemnestre le billet que lui avoit confié Agamemnon, sans prendre de nouveaux ordres de son maître. On voit un peu trop la nécessité où s'est trouvé Racine de lui faire commettre cette indiscretion.

Ma fille , c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser , par un plus long séjour ,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre pere ;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Ériphile.)

Je ne vous presse point , Madame , de nous suivre.
En de plus cheres mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici. 1)

1) *De vos desseins secrets on est trop éclairci ;*

Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.]

Ce mot est terrible pour Iphigénie , qui vient de confier à Ériphile ses inquiétudes sur le peu d'empressement d'Achille.

Cette scène n'est point dans la pièce grecque ; Racine n'a dû qu'à lui-même les sentiments pleins d'une fierté noble & d'un juste orgueil que fait éclater Clytemnestre : aussi , ce personnage est-il bien autrement caractérisé chez Racine que chez Euripide.



S C E N E V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

I P H I G É N I E.

EN quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas ?

É R I P H I L E.

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre.

I P H I G É N I E.

Vous m'entendez assez , si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ,.....
Madame , à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez , sans moi , demeurer à Mycene.
Me verra-t-on , sans vous , partir avec la reine ?

É R I P H I L E.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

I P H I G É N I E.

Que tardez-vous , Madame , à le faire avertir ?

É R I P H I L E.

D'Argos , dans un moment , vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser ;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
Achille..... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi ! Vous me soupçonnez de cette perfidie ?
Moi, j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui, toujours tout sanglant, se présente à mes yeux ;
Qui, la flamme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos..... ?

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide !

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vu baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà, plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos pensées.
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez... Que faisois-je ! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?

Crédule, je l'aimois. Mon cœur, même aujourd'hui,
 De son parjure amant lui promettoit l'appui.....
 Voilà donc le triomphe où j'étois amenée !
 Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
 Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
 Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
 Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
 Vous me laissiez chercher, jusqu'au fond de la Grece,
 L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
 Perfide ! cet affront se peut-il pardonner ?

É R I P H I L E .

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
 Madame. On ne m'a pas instruite à les entendre ;
 Et les dieux, contre moi dès long-temps indignés,
 A mon oreille encor les avoient épargnés. 1)

1) *Et les dieux, contre moi dès long-temps indignés,
 A mon oreille encor les avoient épargnés.]*

*Indignés pour irrités ; c'est une sorte de tournure empruntée des Italiens, qui se servent souvent du mot *sdegno* pour *ressentiment*. L'adverbe *encore* est ici pour *jusqu'à présent* : l'abbé Desfontaines observe qu'il a cette signification quand la proposition est négative ; par exemple, on dit très-bien, *je n'ai pas encore été malade*, pour dire *je n'ai pas été malade jusqu'à présent*. Racine vengé, *édit. d'Amsterd.* p. 207. Hermione dit, dans le même sens, à Pyrrhus, act. IV. scèn. v. t. II. p. 131 :
*Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
 J'y suis encor, malgré tes infidélités.**

Mais il faut des amants excuser l'injustice.
 Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
 Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
 Achille préférât une fille sans nom,
 Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ? 1)

I P H I G É N I E.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur.
 Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;
 Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
 Que pour mieux relever votre injuste victoire.
 Toutefois vos transports sont trop précipités.
 Ce même Agamemnon, à qui vous insultez,
 Il commande à la Grece, il est mon pere, il m'aime ;
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.

1) *Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre ,
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre .*]

La construction de cette phrase , *qui de son destin ce qu'elle a pu comprendre , c'est qu'elle , &c.* n'est point régulière , selon Louis Racine , *remarques* , tom. II. pag. 39. Il n'est pas aisé de trouver d'abord pourquoi ces deux vers ne sont pas françois ; ce n'est qu'en les réduisant à la construction propre qu'ils doivent avoir , qu'on s'apperçoit que le *qui* , relatif , placé au commencement du premier vers , ne sert de rien à ce qui le suit , & cause seul l'espece d'obscurité qu'on remarque dans cette phrase.

Mes larmes par avance avoient sçu le toucher.
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse !

S C E N E V I .

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

A C H I L L E .

IL est donc vrai, Madame , & c'est vous que je vois !
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ! Vous , hé ! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'affiuroit le contraire ?

I P H I G É N I E .

Seigneur , rassurez-vous ; vos vœux feront contents.
Iphigénie encor n'y fera pas long-temps.



SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

ELLE me fuit ! Veillé-je ? Ou n'est-ce point un songe ?
 Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ! 1)
 Madame, je ne sçais si, sans vous irriter,
 Achille devant vous pourra se présenter.
 Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
 Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
 Vous sçavez quel sujet conduit ici leurs pas ;
 Vous sçavez

ÉRIPHILE.

Quoi, Seigneur ? ne le sçavez-vous pas,
 Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage, 2)
 Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage ?

1) Elle me fuit ! Veillé-je ? Ou n'est-ce point un songe ? &c.]
 La Mothe prétend qu'Achille, surpris du froid accueil
 d'Iphigénie, devoit ou l'arrêter ou la suivre. Cette critique
 ne nous paroît qu'une chicane subtile & minutieuse.

2) Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage.]
 C'est ici qu'il faut sous-entendre d'impatience. Cette expres-
 sion animée rappelle le beau vers du liv. IV. de l'Énéide.
Tendentesque manus ripæ ulterioris amore.

A C H I L L E .

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je-le revis hier pour la première fois.

É R I P H I L E .

Quoi ! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène , 1)
Votre amour , votre main n'a pas conduit la sienne ?
Quoi ! vous , qui de sa fille adoriez les attraits . . .

A C H I L L E .

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais ,
Madame ; & , si l'effet eût suivi ma pensée ,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? En ce moment Calchas , Nestor , Ulysse ,
De leur vaine éloquence employant l'artifice ,
Combattoient mon amour , & sembloient m'annoncer
Que , si j'en crois ma gloire , il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée ?
Suis-je , sans le sçavoir , la fable de l'armée ?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

1) *Quoi ! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène ,*

Votre amour , votre main n'a pas conduit la sienne ?]

Sienne rime mal avec Mycène.

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

DIEUX, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, & tu murmures !
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ? 1)
Ah ! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.

1) *Orgueilleuse rivale, on t'aime, & tu murmures !*

Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ?]

Racine a trouvé moyen d'employer très-heureusement le mot *injures* dans le sens d'*invectives*, quoique dans cette acception *injure* en poésie ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très-bien lorsqu'elle signifie *injure faite ou reçue*, devient basse & triviale, lorsqu'elle signifie *parole injurieuse* ; & il faut alors beaucoup d'art pour l'employer en ce sens. On en trouve encore un exemple dans la tragédie d'Andromaque, tom. II. pag. 128.

Je crains votre silence, & non pas vos injures.

Cet exemple n'est pas, à beaucoup près, aussi heureux que celui dont il s'agit ici ; car dans ce vers :

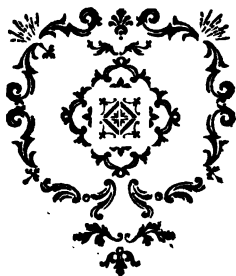
» Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures » ?

la bassesse du mot *injure* est relevée par la noblesse du mot *gloire*, qui l'empêche de faire un mauvais effet.

* G iv

J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie ; on se cache d'Achille ;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
Et , si le sort contre elle à ma haine se joint ,
Je sçaurai profiter de cette intelligence ,
Pour ne pas pleurer seule , & mourir sans vengeance.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

OUI, Seigneur, nous partions ; & mon juste courroux

Laissoit bientôt Achille & le camp loin de nous.
 Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
 Mais lui-même , étonné d'une fuite si prompte ,
 Par combien de serments , dont je n'ai pu douter ,
 Vient-il de me convaincre , & de nous arrêter !
 Il presse cet hymen , qu'on prétend qu'il diffère ,
 Et vous cherche , brûlant d'amour & de colere.
 Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur ,
 Achille en veut connoître & confondre l'auteur. 1)

1) *Achille en veut connoître & confondre l'auteur.*]

Voyez avec quel soin Racine rappelle toujours au spectateur le caractère de chaque acteur. Ce vers prépare très-bien la belle scene entre Agamemnon & Achille , qu'on verra au IV^e acte.

Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

A G A M E M N O N .

Madame , c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits ,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille ;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ; 1)
Je l'attends. Mais , avant que de passer plus loin ,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin. 2)

1) *Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends.]*

*Je l'attends , a quelque chose de cruel dans la bouche
d'Agamemnon ; on l'attend seroit plus générique , & for-
méroit un sens moins dur & moins révoltant.*

2) *Mais , avant que de passer plus loin ,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin , &c.]*

Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide.

A G A M E M N O N .

*Clytemnestre , sçavez-vous ce que vous devez faire ? M'en
croirez-vous ?*

C L Y T E M N E S T R E .

Parlez. . . J'ai toujours fait ce que vous vouliez.

A G A M E M N O N .

Laissez-moi conduire votre fille à son époux.

C L Y T E M N E S T R E .

*Quoi ! vous ferez sans moi ce que m'impose ma qualité de
mere ?*

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
 Tout y ressent la guerre, & non point l'hyménée.
 Le tumulte d'un camp, soldats & matelots,
 Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi,
 Dans un état indigne & de vous & de moi.
 M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
 A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

AGAMEMNON.

Le mariage de votre fille doit se faire en présence de tous les Grecs,

CLYTEMNESTRE.

Et où prétendez-vous donc que je sois pendant cette cérémonie?

AGAMEMNON.

Partez pour Argos, allez veiller à la conduite de vos filles. Iphigénie, acte IV. scène II.

Clytemnestre, selon M. de la Mothe, doit croire qu'Agamemnon extravague, ou soupçonner du mystère dans sa conduite; aussi, poursuit-il, le spectateur accusera l'auteur de n'avoir point connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès. Jamais critique ne fut plus déplacée & plus fautive. Quand Clytemnestre soupçonneroit Agamemnon d'avoir d'autres raisons de l'écarter de l'autel que celles qu'il lui donne, elle ne pourroit jamais deviner le projet qu'il a formé d'immoler sa fille.

Qui ? Moi ! Que, remettant ma fille en d'autres bras, ¹⁾
Ce que j'ai commencé, je ne l'acheve pas !
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide ,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide !
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

1) Qui ? Moi ! Que, remettant ma fille en d'autres bras , &c.]
Dans Euripide , Clytemnestre dit de même :
Que j'abandonne ici ma fille ! Et qui portera donc le flambeau nuptial ?

A G A M E M N O N .

Je le présenterai à son époux dès qu'il le faudra.

C L Y T E M N E S T R E .

Mais ce n'est pas l'usage ; vous sçavez vous-même que ce seroit blesser les bienséances.

A G A M E M N O N .

Ces mêmes bienséances vous défendent aussi de vous trouver dans la confusion d'un camp.

C L Y T E M N E S T R E .

N'est-ce donc pas le devoir d'une mere d'assister au mariage de ses enfants ?

A G A M E M N O N .

Oui ; mais ce même devoir vous prescrit également de n'être pas éloignée si long-temps de celles de vos filles que vous avez laissées à Argos.

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp.....

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos loix marcher la Grece entiere ;
Où le fils de Thétis va m'appeller sa mere.
Dans quel palais superbe , & plein de ma grandeur ,
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

CLYTEMNESTRE.

*Elles sont confiées à la garde de femmes incapables de se
laisser corrompre.*

AGAMEMNON.

Obeïſſez.

CLYTEMNESTRE.

*Non , cela ne ſera point , j'en atteste la déeſſe d'Argos ;
vous êtes hors de vos États , faites-y tout ce que la dignité de
votre rang vous preſcrit ; mais laiſſez-moi m'acquitter auſſi des
ſoins particuyliers qu'impoſe à une mere le mariage de ſes filles.
Iphigénie , acte IV. ſcene III. Il eſt à remarquer que l'obſti-
nation de Clytemneſtre dans Euripide fait ici bien plus d'effet
que la ſoumiſſion de cette reine dans Racine ; la déſenſe
que lui fait Agamemnon de reſter dans le camp des Grecs
eſt auſſi bien mieux motivée chez Euripide.*

Madame , au nom des dieux , auteurs de notre race ,
 Daignez à mon amour accorder cette grace.
 J'ai mes raisons.

C L Y T E M N E S T R E .

Sèigneur , au nom des mêmes dieux ,
 D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
 Daignez ne point rougir ici de ma présence.

A G A M E M N O N .

J'avois plus espéré de votre complaisance.
 Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir ,
 Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir ,
 Vous avez entendu ce que je vous demande ,
 Madame : je le veux , & je vous le commande.
 Obéissez. 1)

1) *Je le veux , & je vous le commande.*

Obéissez.]

Le public fourit ordinairement à ces mots , parce qu'Agamemnon , après avoir prié comme époux , commande en roi. Racine , comme on peut le voir , a adouci Euripide , qui dit seulement *obéissez*. Nous avons déjà observé qu'Agamemnon , dans Euripide , a plus lieu de parler en maître que dans Racine. Dans le premier , Clytemnestre vient en Aulide sans l'aveu d'Agamemnon ; dans le second , elle n'y vient que mandée par son époux.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE *seule.*

D'où vient que, d'un soin si cruel,
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnoître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout !
Le ciel te donne Achille, & ma joie est extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même,



S C E N E I I I .

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

A C H I L L E .

TOUT succede, Madame, à mon empressement.
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports ; & , sans presque m'entendre ,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous reñconcilie ;
Que Neptune & les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie ;
Déjà, sur sa parole, ils retournent vers Troye.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée ;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller notre union,

Et

Et de laisser bientôt sous Troye ensevelie ,
Le deshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ? 1)

SCENE IV.

ACHILLE , CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE ,
ÉRIPHILE , DORIS , ÆGINE.

A C H I L L E .

PRINCESSE, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre pere à l'autel vous destine un époux.
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

I P H I G É N I E .

Seigneur , il n'est pas temps que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour , qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse ;
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse ;
De larmes , tous les jours , ses yeux sont arrosés ;
Vous sçavez ses malheurs , vous les avez causés.

1) *Et de laisser bientôt sous Troye ensevelie ,
Le deshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?]*

Achille ne parle sûrement pas ici à Clytemnestre avec
assez de ménagement ; il devrait lui épargner le désagrément
de lui rappeler qu'il s'allie à un nom deshonoré.

Tome IV.

H

Moi-même, où m'emportoit une aveugle colere !

J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misere. 1)

Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,

Réparer promptement mes injustes discours ! 2)

Je lui prête ma voix : je ne puis davantage.

Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.

Elle est votre captive ; & ses fers que je plains,

Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.

Commencez donc par là cette heureuse journée.

Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.

Montrez que je vais fuivre, au pied de nos autels,

Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,

A des embrâsements ne borne point sa gloire,

Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire ; 3)

1) *J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misere.]*

Morale sublime ! Iphigénie se reproche de n'avoir point respecté la misere d'Ériphile. Louis Racine cite à ce propos, *remarq. tom. II. pag. 42*, un axiome latin très-remarquable : *res est sacra miser* ; un malheureux est un être sacré.

2) *Réparer promptement mes injustes discours !]*

Le poète n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bonheur, son premier soin est de *réparer* l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile.

3) *Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire.]*

On pourroit dire, *laisser attendrir un cœur victorieux* ; mais *laisser attendrir sa victoire*, n'est-il pas trop hasardé ?

Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sçait imiter en tout les dieux qui l'ont formé. 1)

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur; &, sans compter le reste, 2)
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,

1) *Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sçait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.]*

Ces vers sont une imitation de la pensée suivante de Cicéron dans son oraison *pro Marcello*.

Il n'y a rien qui approche plus les hommes de la divinité, que les soins qu'ils prennent de conserver leurs semblables.

Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando.

2) *Oui, Seigneur; &, sans compter le reste, &c.]*

Sans compter le reste, est encore un hémistiche amené par la rime; mais ces petites taches sont presque imperceptibles dans un ouvrage où l'on trouve si peu à reprendre, & tant à admirer.

Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
Je vois marcher contre elle une armée en furie ;
Je vois déjà l'hymen , pour mieux me déchirer ,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que , loin du camp & loin de votre vue ,
Toujours infortunée & toujours inconnue ,
J'aïlle cacher un sort si digne de pitié ,
Et dont mes pleurs encor vous taissent la moitié.

A C H I L L E .

C'est trop , belle Princeesse ; il ne faut que nous suivre.
Venez , qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.



SCÈNE V.

ACHILLE , CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE ,
ÉRIPHILE , ARCAS , ÆGINE , DORIS.

ARCAS.

MADAME, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie.
Je viens la demander ; ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui. 1)

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

1) *Ou plutôt, contre lui ,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.]*

Quelle scène ! quel coup de théâtre ! La fille & la mère sont au comble de leurs vœux ; Achille se félicite avec elles de leur bonheur , & , d'un seul mot , Arcas détruit leur illusion. Observez que la révélation du secret d'Ag memnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poète grec. En effet, chez le dernier, l'esclave ne le révèle que devant Achille & la reine ; ici c'est devant Achille , devant Clytemnestre , devant Iphigénie & devant Ériphile ; d'un seul mot Racine a mis en mouvement la tendresse de la mère , l'amour de la fille , le caractère bouillant de l'amant & la jalousie de la rivale.

I P H I G É N I E ,
C L Y T E M N E S T R E .

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

A R C A S , à *Achille*.

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre. 1)

1) *Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.*]

On lit dans la première édition imprimée en 1675 :

» Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre ».

Euripide a fourni à Racine le modèle de cette magnifique scène. Achille, Clytemnestre & le Vieillard sont les interlocuteurs de la pièce du poète grec.

L E V I E I L L A R D , en ouvrant la porte.

Arrêtez, étranger, petit-fils d'Éaque. C'est à vous, fils de Thétis, à vous, fille de Leda, que je veux parler.

A C H I L L E .

Qui vient d'ouvrir cette porte ? Quel effroi, quel trouble peut me faire appeler ainsi ?

L E V I E I L L A R D .

C'est un esclave qui ne peut s'enorgueillir d'un pareil titre, à qui la fortune n'a pas permis de prétendre à rien de plus.

A C H I L L E .

A qui êtes-vous ? Car vous ne m'appartenez point, & je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

L E V I E I L L A R D , à *Achille*.

Je suis un des esclaves de la maison devant laquelle vous vous trouvez. (à Clytemnestre.)

J'y fus envoyé par Tyndare votre père.

A C H I L L E .

Eh bien ! dites-moi pourquoi vous m'arrêtez.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme & l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.

LE VIEILLARD.

Êtes-vous seuls ici ?

ACHILLE.

(au Vieillard.)

(à Clytemnestre & au Vieillard.)

Parlez, nous sommes seuls. Éloignons - nous plutôt de la maison du roi.

LE VIEILLARD.

O fortune ! conserve tous ceux que mon attachement veut essayer de sauver.

Ici le Vieillard justifie l'infidélité qu'il va commettre envers Agamemnon, par les raisons de son dévouement à Clytemnestre, à laquelle il a toujours été attaché dès son enfance, comme s'il eût fait, dit-il, partie de sa dot.

CLYTEMNESTRE.

Dis-nous donc ce que tu viens nous apprendre.

LE VIEILLARD.

Agamemnon... veut faire... mourir votre fille....

CLYTEMNESTRE.

Quoi !... quelle horreur !... Vieillard, sçais-tu bien ce que tu dis ?

LE VIEILLARD.

Il doit plonger lui-même le couteau dans le sein de cette malheureuse princesse, &c. Iphigénie, acte IV. scène III.

Mais le fer , le bandeau , la flamme est toute prête.
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête ,
Il faut parler. 1)

C L Y T E M N E S T R E .

Je tremble. Expliquez-vous , Arcas.

A C H I L L E .

Qui que ce soit , parlez , & ne le craignez pas.

A R C A S .

Vous êtes son amant , & vous êtes sa mere
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son pere.

C L Y T E M N E S T R E .

Pourquoi le craignons-nous ?

1) *Dût tout cet appareil retomber sur ma tête ,
Il faut parler.]*

Ce vers , comme le remarque Louis Racine , *tome II. page 66* , est imité de ce que dit Sinon dans Virgile , *énéide* , liv. II. vers 154.

Vos , æterni ignes , & non violabile vestrûm
Testor numen , ait ; vos , aræ , ensesque nefandî
Quos fugi , vittæque deûm , quas hostia fugi :
Fas mihi Graïorum sacrata resolvere jura.

*Astres éternels , divinités inviolables , saints autels , funeste
couteau , auxquels je me suis dérobé ; & vous , bandelettes que j'ai
portées en qualité de victime , je vous atteste ici ; qu'il me soit
permis de violer une loi sacrée. Traduction de l'abbé Des-
fontaines.*

TRAGÉDIE.

121

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon pere !

ÉRIPHILE.

O Ciel ! quelle nouvelle ! 1)

1)

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon pere !

ÉRIPHILE.

O Ciel ! quelle nouvelle !]

Louis Racine a observé que le poète, dans un seul vers, fait parler Clytemnestre, Achille, Iphigénie & Ériphile. Remarques, tom. II. pag. 66. Ce vers est en effet un modele de précision.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ? 1)
Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter ?

1) *Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?*]

Dans Euripide, Clytemnestre, instruite du projet qu'a formé son époux d'immoler sa fille, s'exprime ainsi :

Que j'ai suis malheureuse ! Agamemnon a-t-il donc perdu la raison ?

LE VIEILLARD.

Non, il ne se trompe que sur ce qui concerne Iphigénie & sa mere.

C L Y T E M N E S T R E .

Mais quel génie malfaisant s'est donc emparé de lui ?

LE VIEILLARD.

Il suit un oracle prononcé par Calchas, qui assure à l'armée un départ prochain.

C L Y T E M N E S T R E .

(à part.)

Où prétend-elle aller ? Que je suis malheureuse ! Que tu es à plaindre, ma fille, d'avoir un pere qui veut être ton bourreau !

LE VIEILLARD.

Cette armée doit aller à Troye . . . pour y redemander Hélène, femme de Ménélas.

C L Y T E M N E S T R E .

Le retour de cette princesse sera donc payé du sang d'Iphigénie.

LE VIEILLARD.

Voilà tout le mystère ; Agamemnon doit l'immoler à Diane. Iphigénie, acte IV. scène 111.

ARCAS.

Ah, Seigneur ! plutôt au Ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux , jusques-là protecteurs de Pâris ,
Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur , de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée ! 1)

1) *Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée !*]

Dans Sophocle, Antigone, prête à subir la mort à laquelle elle a été condamnée par Créon, fait un retour à peu près semblable sur elle-même.

Citoyens de Thèbes, regardez-moi, dit-elle, toucher au terme de mes jours, ouvrir pour la dernière fois les yeux à la lumière ; je vais descendre toute vive dans l'affreux tombeau sans avoir goûté les douceurs de l'hyménée je vais épouser l'Acheron.

Antigone, acte III. scène 11.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée. 1)
 Tout le camp même encore est trompé comme vous.

1) *Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée, &c.]*
 Dans Euripide, Clytemnestre demande au Vieillard:
Quel étoit donc le prétexte de cet hymen qui m'a fait sortir
de mon palais ?

LE VIEILLARD.

Agamemnon a feint de vouloir donner votre fille en mariage
à Achille, afin de vous faire consentir plus aisément à son
départ.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille ! tu viens donc ici pour mourir ! je t'ai donc
amenée pour être frappée moi-même du coup qui te fera périr, &c.
Vieillard, dis-moi donc qui t'a appris ce mystère ?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une lettre toute différente de celle que
vous aviez d'abord reçue.

CLYTEMNESTRE.

Étoit-ce pour me défendre, ou pour m'engager de conduire ma
fille à la mort ?

LE VIEILLARD.

C'étoit pour vous en empêcher ; Agamemnon avoit changé
d'avis, il étoit revenu à lui-même.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi ne m'as-tu donc pas remis cette lettre ?

LE VIEILLARD.

Ménélas me l'a arrachée ; il est l'auteur de tous vos maux.
Iphigénie, acte IV. scène III.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux. 1)

1) Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux, &c.]
 Tout ce morceau est une traduction d'Euripide.

CLYTEMNESTRE.

Je ne rougirai point de tomber à vos genoux ; vous êtes le fils d'une déesse : & moi fille d'un mortel , de quoi pourrois-je aujourd'hui m'enorgueillir ? A qui dois-je prendre plus d'intérêt qu'à ma fille ? Prenez donc sa défense , fils de Thétis. Soyez sensible à mon malheur , à celui d'une fille qui a porté le nom de votre épouse. Ce titre lui seroit-il donc inutile ? Mais cependant , c'étoit dans l'espérance de l'unir avec vous que je l'ai amenée ici couronnée de fleurs ; & c'est à la mort que je l'ai conduite ! Achille , si vous lui refusez votre appui , vous serez à jamais deshonoré. Quoique vous ne l'ayez pas encore épousée , vous avez été appelé l'époux de la malheureuse Iphigénie. Vous lui devez toute votre protection. Je vous la demande par ce menton (c'étoit l'usage chez les Grecs de toucher le menton de ceux qu'on supplioit) , par cette main , par le nom de votre mere ; car je n'ose à présent implorer le vôtre , qui fait seul mon malheur. J'embrasse vos genoux ; je n'ai plus d'autre asyle , je n'ai plus d'amis qui s'intéressent à mon sort. Vous sçavez le parti cruel qu'a pris Agamemnon ; je suis venue , comme vous le voyez , au milieu d'un camp séditieux , toujours empressé à faire le mal . . . quoique souvent porté à faire le bien. Si vous osez nous prêter une main secourable , nous n'avons plus rien à craindre ; si vous nous abandonnez , nous sommes morts. Iphigénie , acte IV. scene III.

Ah , Madame !

C L Y T E M N E S T R E .

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaiffement convient à ma fortune.

Heureufe , fi mes pleurs peuvent vous attendrir !

Une mere à vos pieds peut tomber fans rougir.

C'est votre épouse , hélas ! qui vous est enlevée !

Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funefte bord ;

Et votre nom , Seigneur , la conduit à la mort !

Ira-t-elle , des dieux implorant la juftice ,

Embraffer leurs autels parés pour fon fupplice ?

Elle n'a que vous feul. Vous êtes en ces lieux

Son pere , fon époux , fon afyle , fes dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous preffe.

Auprès de votre époux , ma fille , je vous laiffe.

Seigneur , daignez m'attendre , & ne la point quitter.

A mon perfide époux je cours me préfenter.

Il ne foutiendra point la fureur qui m'anime.

Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;

Ou , fi je ne vous puis dérober à leurs coups ,

Ma fille , ils pourront bien m'immoler avant vous.



SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

MADAME, je me tais, & demeure immobile. 1)
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille ?
Une mere, pour vous, croit devoir me prier !
Une reine à mes pieds se vient humilier !
Et, me deshonorant par d'injustes allarmes,
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes !

1) Madame, je me tais, & demeure immobile, &c.]

Dans Euripide, Clytemnestre dit à Achille :

Fils de Thétis & de Pélée, vous l'entendez.

ACHILLE.

*Je vois tous vos malheurs, je suis où ne peut plus sensible aux
moyens qu'on a pris de vouloir m'en faire regarder comme l'auteur.*

CLYTEMNESTRE.

*Ils égorgeront ma fille ! . . . Ils nous ont séduits par l'espérance
de vous voir unis par les nœuds de l'hyménée.*

ACHILLE.

*Ce procédé m'indigne contre votre époux ; je ne souffrirai point
patiemment cette injure. Iphigénie, acte IV. scene III.*

Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ? 1)
 Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde ; & , quoi qu'on entreprenne ,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne. 2)
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
 C'est peu de vous défendre ; & je cours vous venger ,
 Et punir à la fois le cruel stratagème
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

I P H I G É N I E .

Ah ! demeurez , Seigneur , & daignez m'écouter.

1) *Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?*

Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi .]

Euripide fait dire à peu près la même chose à Achille.
*Comptez que si vous avez eu tant à souffrir des personnes qui
 vous sont les plus chères , vous devez tout attendre de la jeunesse
 d'un homme qui a trop de sensibilité pour vous , pour ne pas
 s'opposer à vos malheurs. Non , Agamemnon ne sacrifiera point
 votre fille , qu'il a annoncée comme mon épouse ; je ne souffrirai
 point que , pour assurer le succès de ses intrigues , il ait osé
 abuser de mon nom. Iphigénie , acte IV. scène III.*

2) *L'outrage me regarde ; & , quoi qu'on entreprenne ,*

Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.]

Agamemnon , dit Achille dans Euripide , *a osé me faire un
 affront. . . . Mais avant que j'arrive à Troye , ce fer , ajoute-
 t-il en montrant son épée , pourroit être teint du sang de celui
 qui entreprendroit de me ravir Iphigénie. Ibid. acte IV. scène III.*

ACHILLE.

A C H I L L E.

Quoi, Madame ! un barbare osera m'insulter !
 Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
 Il sçait que , le premier lui donnant mon suffrage ,
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
 Et, pour fruit de mes soins , pour fruit de mes travaux ,
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire ,
 Qui le doit enrichir , venger , combler de gloire ,
 Content & glorieux du nom de votre époux ,
 Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
 Cependant aujourd'hui , sanguinaire , parjure ,
 C'est peu de violer l'amitié , la nature ;
 C'est peu que de vouloir , sous un couteau mortel ,
 Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice ,
 Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice !
 Que ma crédule main conduise le couteau !
 Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
 Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée ,
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
 Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment ,
 Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée ,
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée !
 Il faut de ce péril , de cette trahison ,
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée ,

Madame , vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

I P H I G É N I E .

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grace dernière,
Vous daigniez d'une amante écouter la priere,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il en soit, songez qu'il est mon pere.

A C H I L L E .

Lui, votre pere ? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

I P H I G É N I E .

C'est mon pere, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un pere que j'aime, un pere que j'adore,
Qui me chérit lui-même, & dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense :
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.

Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?
 Quel pere de son sang se plaît à se priver ?
 Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvoit me sauver ?
 J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
 Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé,
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

A C H I L L E.

Quoi, Madame ! parmi tant de sujets de crainte,
 Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
 Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller ?)
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse !
 On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le plaint !
 C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on
 craint !

Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
 Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

I P H I G É N I E.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel œil, & comme indifférente
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir

A quel excès tantôt alloit mon défefpoir,
 Quand, prefqu'en arrivant, un récit peu fidelle
 M'a de votre inconfiance annoncé la nouvelle ?
 Quel trouble , quel torrent de mots injurieux
 Accufoit à la fois les hommes & les dieux !
 Ah ! que vous auriez vu , fans que je vous le die,
 De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
 Qui fçait même , qui fçait fi le ciel irrité
 A pu fouffrir l'excès de ma félicité ?
 Hélas ! il me sembloit qu'une flamme fi belle
 M'élevoit au deffus du fort d'une mortelle.

A C H I L L E .

Ah ! fi je vous fuis cher , ma princeffe , vivez. 1)

1) *Ah ! fi je vous fuis cher , ma princeffe , vivez.]*

Cette fcene eft tout à fait différente dans Euripide ; Iphigénie n'y eft point feule avec Achille , ce tête - à - tête n'auroit point été dans les mœurs grecques. Sans blâmer Euripide , on fent combien la fcene françoife eft préférable. *Quelle fîtuation , s'écrie Louis Racine , tome II. page 67 , pour deux jeunes amants qui s'imaginent être unis par les nœuds les plus étroits , & qui fe voient prêts à être séparés l'un de l'autre par une mort auffi cruelle !*



SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE,
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

TOUT est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, &, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame ; & je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame !... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

Au nom des dieux ,

Madame , retenez un amant furieux.

De ce triste entretien détournons les approches.

Seigneur , trop d'amertume aigriroit vos reproches.

Je sçais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;

Et mon pere est jaloux de son autorité.

On ne connoît que trop la fierté des Atrides. 1)

Laissez parler , Seigneur , des bouches plus timides.

Surpris , n'en doutez point , de mon retardement ,

Lui-même , il me viendra chercher dans un moment. 2)

Il entendra gémir une mere oppressée ;

Et que ne pourra point m'inspirer la pensée

De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,

D'arrêter vos transports , & de vivre pour vous ?

A C H I L L E .

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.

1) *Et mon pere est jaloux de son autorité.*

On ne connoît que trop la fierté des Atrides.]

Ces vers préparent la réponse d'Agamemnon à Achille ; on ne sera donc point étonné de voir ce roi , dont Achille aura choqué la fierté , quitter le caractère de pere pour prendre la résolution d'immoler sa fille.

2) *Lui-même , il me viendra chercher dans un moment.]*

Après l'idée qu'Iphigénie a donnée d'Agamemnon , il n'est pas naturel de lui faire dire qu'il doit venir la chercher pour la mener à l'autel.

Donnez-lui, l'une & l'autre, un conseil salutaire ; 1)
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles, 2)
Il faut des actions, & non pas des paroles.

1) *Donnez-lui, l'une & l'autre, un conseil salutaire ;
Rappelez sa raison, &c.]*

Imitation vive & pressée d'Euripide.

A C H I L L E.

Essayez d'abord d'engager Agamemnon à prendre un meilleur parti.

C L Y T E M N E S T R E.

Il est foible ; d'ailleurs il craint l'armée.

A C H I L L E.

Mais vous avez des raisons qui doivent l'emporter sur les siennes.

C L Y T E M N E S T R E.

Vain espoir !... Mais enfin, que faut-il que je fasse ?...

A C H I L L E.

Allez vous jeter à ses pieds, tâchez de le détourner d'immoler sa fille ; s'il est sourd à vos représentations, venez me retrouver, &c. Iphigénie, acte IV. scène III.

2) *Je perds trop de moments en des discours frivoles.]*

Ce vers, comme le dit Louis Racine, tom. II. pag. 69, condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très-long à assurer Clytemnestre qu'il sera son dieu tutélaire, que sa fille ne mourra point, & que son honneur l'oblige à la défendre.

(à Clytemnestre.)

Madame , à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra , je puis vous le prédire. 1)
Croyez du moins , croyez que , tant que je respire ,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

1) *Votre fille vivra , je puis vous le prédire.]*

Dans Euripide , Achille s'exprime ainsi :

Soyez tranquille , vous m'avez imploré comme un dieu puissant ; je ne le suis pas , mais peut-être réussirai-je à le paroître pour vous. Iphigénie d'Euripide , acte IV. scene 111.

Fin du troisieme acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
 Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
 Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
 Qui le croira , Madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
 Jamais de tant de soins mon esprit agité,
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.
 Favorables périls ! espérance inutile !
 N'as-tu pas vu sa gloire , & le trouble d'Achille ?
 J'en ai vu , j'en ai fui les signes trop certains.
 Ce héros , si terrible au reste des humains ,
 Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre ,
 Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre ,

Et qui, si l'on nous fait un fidelle discours,
 Suça même le sang des lions & des ours, 1)
 Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
 Elle l'a vu pleurer, & changer de visage.
 Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?
 Quand je devrois, comme elle, expirer dans une
 heure.

Mais que dis-je expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
 Achille aura pour elle impunément pâli ?
 Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle.
 Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
 Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment,
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
 Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
 On supprime des dieux la sentence mortelle ;
 Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
 Le nom de la victime est encore ignoré.

1) *Et qui, si l'on nous fait un fidelle discours ,
 Suça même le sang des lions & des ours.]*

Racine, selon la remarque de Louis Racine, a sçu ennobler dans notre langue des détails qu'on ne lit point sans peine dans les vers latins de Stace.

*Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis
 Uberibus satiassè famem, sed scissa leonum
 Viscera, semi-animesque libens traxisse medullas.*

Tout le camp n'en sçait rien. Doris, à ce silence,
 Ne reconnois-tu pas un pere qui balance ?
 Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
 Soutiendra les assauts qu'on lui prépare ici ?
 Une mere en fureur, les larmes d'une fille, 1)
 Les cris, le désespoir de toute une famille,
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
 Achille menaçant tout prêt à l'accabler ?
 Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée.
 Je suis, & je serai la seule infortunée.
 Ah ! si je m'en croyois.....

D O R I S.

Quoi ! que méditez-vous ?

É R I P H I L E.

Je ne sçais qui m'arrête & retient mon courroux ;
 Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
 Je ne coure des dieux divulguer la menace,
 Et publier par-tout les complots criminels
 Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

D O R I S.

Ah ! quel dessein, Madame !

1) *Une mere en fureur, les larmes d'une fille,*

Les cris, le désespoir de toute une famille, &c.]

Ces quatre vers font le tableau de tout ce qui va suivre.

Ah, Dôris ! quelle joie !
 Que d'encens brûleroit dans les temples de Troye ,
 Si, troublant tous les Grecs , & vengeant ma prison ,
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon !
 Si leur haine , de Troye oubliant la querelle ,
 Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguïssent contre elle !
 Et si , de tout le camp , mes avis dangereux
 Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux !

D O R I S .

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
 Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

É R I P H I L E .

Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
 Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux. 1)

1) *Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
 Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.*]

C'est ici que le défaut de l'épisode d'Ériphile se fait principalement remarquer. Cette scène, à la vérité, étoit nécessaire pour développer le caractère jaloux & forcé de cette princesse, & indiquer le dénouement ; mais elle refroidit l'ame du spectateur, elle coupe la marche de la pièce.

Le pere Brumei a eu raison d'observer ici que la scène reste vuide. *Théâtre des Grecs, tom. II. pag. 489.*

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

ÆGINE, tu le vois ; il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure , & tremble pour sa vie ,
Elle excuse son pere , & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance ! ô respect ! Pour prix de sa tendresse ,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison :
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison.....
Il vient. Sans éclater contre son injustice ,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.



S C E N E I I I.

AGAMEMNON , CLYTEMNESTRE , ÆGINE.

A G A M E M N O N .

QUE faites-vous , Madame ? Et d'où vient que ces lieux

N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ? ¹⁾
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
 Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
 A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas ?
 Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
 Parlez.

C L Y T E M N E S T R E .

S'il faut partir , ma fille est toute prête.
 Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

A G A M E M N O N .

Moi, Madame ?

1) *Que faites-vous , Madame ? Et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?*]

Il n'est pas inutile de remarquer ici l'attention qu'a toujours Racine de ne point faire paroître ses acteurs sans raison. Agamemnon a fait demander sa fille à Clytemnestre par Arcas ; & comme elle ne s'est point encore rendue à ses ordres, il vient ici la chercher naturellement.

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré. 1)
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime. 2)

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux.....

1) *Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré.]*

L'Agamemnon d'Euripide dit aussi : *Faites sortir votre fille, &c. On a déjà préparé l'autel, les eaux lustrales, &c. Iphigénie, acte V. scène II.*

2) *Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.]*

Ce trait pathétique n'est point dans Euripide. Racine l'a peut-être emprunté de la question ingénue que fait Isaac à son pere Abraham, qui se préparoit à le sacrifier. *Mon pere, disoit-il, je vois bien le feu & le bois, mais où est la victime qu'il doit consumer ?* Genèse, chap. XXII, v. 74.



SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRÉ,
IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRÉ.

VENEZ, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un pere qui vous aime, 1)
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

1) *Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un pere qui vous aime', &c.]*

Dans la piece grecque, Clytemnestre dit à Iphigénie :
*Sortez, ma fille ; vous sçavez les desseins qu'a formés votre pere ;
apportez avec vous votre frere Oreste.* Iphigénie, *act. V. sc. 11.*
Ces détails attendrissants étoient fort du goût des anciens ;
la Mothe les a osé employer avec succès dans la tragédie
d'Inès. Cependant ces petits moyens, qu'on peut regarder
comme les ressorts les plus sûrs du pathétique, ont déplu
à quelques censeurs. C'est là cet endroit dont Aristophane,
chez les Grecs, s'est moqué ouvertement dans la comédie
des Guêpes, en faisant paroître sur la scene les petits du
chien *Labès*. Racine, dans les Plaideurs, a imité ce trait
comique, & même l'a accompagné de cette remarque dé-
risoire :

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

Tom. II. pag. 272.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez, 1)
Et baïffez devant moi vos yeux mal assurés !
Quel trouble ! Mais tout pleure , & la fille & la mere.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon pere !

Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi. 2)
Quand vous commanderez , vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres , sans détours , pouvoient se faire entendre.

1) *Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille , vous pleurez , &c.]*

Euripide fait tenir le même discours à Agamemnon. *Ma fille , vous pleurez ! vous ne me regardez plus avec le même plaisir ! vous baïffez les yeux & vous les couvrez de vos voiles !*
Que vois-je ? ajoute-t-il en parlant à ceux de sa suite qui sont assemblés autour de lui , *quel trouble , quelle consternation vous réunit auprès de moi ?* Et plus bas : *Je suis perdu , tous mes secrets sont révélés.* Iphigénie , acte V. scene III.

2) *Mon pere !*

Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi.]

Ce que dit Iphigénie chez le poëte grec , sent un peu la harangue. *Iphigénie desire l'éloquence d'Orphée pour attendrir son pere.* Cette tournure fait un contraste bisarre avec la simplicité touchante de tout ce qu'Iphigénie dit après à Agamemnon. La simplicité de Racine est bien plus pathétique.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
 Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
 Je sçaurai, s'il le faut, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné. 1)
 Si pourtant ce respect, si cette obéissance
 Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
 Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis;
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
 Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie, 2)
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
 Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
 Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.

1) *Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.]*

Imitation de Rotrou :

Le sang qui sortira de ce sein innocent ;
 Prouvera, malgré vous, sa source en se versant.

Acte IV. scène III.

2) *J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
 Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie, &c.]*

Ce sentiment si naturel & si touchant, exprimé avec une
 élégance noble & simple, ressemble à ce que dit Andro-
 mede dans Corneille :

Seigneur, je vous l'avoue, il est très-douloureux
 De tout perdre au moment que l'on croit être heureux.

Acte II. scène IV

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première, 1)
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père.
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.

1) *Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,*

Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père, &c.]

Imitation d'Euripide.

Je fus, dit Iphigénie, la première que vous prîtes sur vos genoux, que vous appellâtes votre fille; je fus la première qui ressentis, en vous appelant mon père, tous les plaisirs que je vous donnai. Iphigénie, acte V. scène III. Idée que Rotrou traduit ainsi, acte IV. scène III.

S'il vous souvient pourtant que je suis la première

Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,

Qui vous ait fait caresse, & qui sur vos genoux

Vous ait servi long-temps de passe-temps si doux.

Euripide entre après cela dans des détails plus attendrissants. Vous me disiez : ma fille, te verrai-je un jour florissante & révérée dans la maison d'un époux digne de moi ? Je vous répondois, en couvrant de baisers ces joues que je touche aujourd'hui de mes mains : mon père, vous verrai-je arriver à une heureuse vieillesse ? Pourrai-je un jour vous recevoir dans mon palais, & payer de ma tendresse les soins pénibles que vous avez pris de mon enfance ? Hélas ! je me rappelle encore tout ce que vous me disiez ; ce souvenir est sans doute perdu pour vous, puisque vous pensez à présent à me faire mourir. Ibid. acte V. scène III.

Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et , déjà d'Ilion prédisant la conquête ,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que , pour le commencer ,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée ,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous ; 1)
Et , si je n'avois eu que ma vie à défendre ,
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,
Une mere, un amant attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis ,

1) *Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux ,
Ne fera point rougir un pere tel que vous.]*

On a blâmé Racine d'avoir fait résoudre Iphigénie à la mort ; on a prétendu qu'une jeune fille , aimée d'un héros qu'elle aime , ne se détermine pas si aisément à quitter la vie : mais aussi n'y est-elle résolue que quand elle voit Achille & Agamemnon aux prises ensemble , & qu'elle est persuadée que l'intérêt de sa patrie exige d'elle ce sacrifice. Cette soumission aux volontés de son pere, cette générosité augmente encore l'intérêt qu'on prend à cette princesse.

Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
 Il sçait votre dessein , jugez de ses allarmes.
 Ma mere est devant vous , & vous voyez ses larmes.
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter ,
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

A G A M E M N O N .

Ma fille , il est trop vrai ; j'ignore pour quel crime
 La colere des dieux demande une victime.
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
 Croyez-en cet amour , par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore , on a pu vous le dire ,
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
 Je vous sacrifiois mon rang , ma sûreté.
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
 Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné ,
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence ,
 Quand les dieux , nous livrant à son zele indiscret ,
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?

Ma fille , il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée. 1)

1) *Ma fille , il faut céder. Votre heure est arrivée , &c.]*

Voici la réponse que fait , dans Euripide , Agamemnon à Iphigénie.

Je sçais , dit-il , jusqu'où s'étend la sensibilité que doit avoir un pere pour ses enfans ; je ne suis pas assez dépourvu de raison pour ignorer aussi où cette sensibilité doit s'arrêter ; croyez que je souffre beaucoup de l'alternative dans laquelle je me trouve ici. S'il est dur à un pere de se porter à une pareille extrémité , il est presque aussi redoutable pour lui de chercher à s'en affranchir... Voyez , ma fille , ce nombre prodigieux de vaisseaux grecs , & ces rois qui , ne respirant que le sang , sont instruits par l'oracle de Calchas que les dieux ont attaché leur départ pour Troye , & la ruine de cette ville , au sacrifice d'Iphigénie ; ils desireront tous avec ardeur de se transporter dans cette terre barbare , & de punir , sur ses infames habitants , l'injure faite aux loix inviolables du mariage. Ma fille , si je cherche à éluder la réponse des dieux , ils vous feront périr avec moi ; ils comprendront même dans cet arrêt celles de vos sœurs qui sont restées à Argos. Ce n'est point à Ménélas , croyez-moi , que j'ai cru devoir céder : il ne m'a point fait épouser ses idées ; c'est à la Grece que vous devez imputer le sacrifice rigoureux qu'elle m'impose ; il aura lieu , malgré tous les efforts que je ferois pour l'empêcher. On ne peut point commander à la nécessité. Vous devez , ma fille , autant qu'il est en vous , contribuer à la liberté de votre patrie , à celle de votre pere , & ne point chercher à enhardir , par votre refus , les coupables ravisseurs des femmes grecques. Iphigénie ,
acte V. scene III.

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que
moi.

Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

C L Y T E M N E S T R E.

Vous ne démentez point une race funeste. 1)
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.

1) *Vous ne démentez point une race funeste, &c.*]

Rotrou dit de même, acte IV. scène IV.

Soule-toi du plaisir de voir tes mains sanglantes,
Du vermeil animé de ces roses vivantes;
Mais garde de m'en faire une leçon pour toi,
Cette main peut pécher contre la même loi,
Et par ton propre exemple, à toi-même funeste,
Venger sur toi mon sang & celui de Thyeste.

Leclerc a copié ce morceau presque tout entier.

Digne héritier d'Atrée, achève une aventure,
Dont la simple pensée étonne la nature.
Donne un spectacle aux Grecs, plus triste & plus affreux
Que celui du festin qu'il fit de ses neveux.
Une seconde fois, de sa route ordinaire,
Fais reculer d'horreur l'astre qui nous éclaire.
Mais crains que ce ne soit une leçon pour moi,
Qu'un exemple si grand ne me serve de loi;
Et que sur toi, d'un coup également funeste,
Je ne venge ma fille & les fils de Thyeste.

Iphigénie, acte IV. scène IV.

K iv

Bourreau de votre fille , il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice 1)
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain ,
 N'a pas , en le traçant , arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ? 2)
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ? 3)
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
 Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de morts me condamne au
 silence ?

1) *Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice ,*

Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ! &c.]

Les fureurs de Clytemnestre sont bien mieux placées ici
 que chez Euripide ; le poète grec lui fait reprocher à son
 époux des crimes qui le rendent trop odieux.

2) *Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?*

Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?]

Imitation d'Euripide.

*Je sçais tout , dit Clytemnestre , on m'a fait le récit de toute
 ce que vous projettez ; votre silence , ces soupirs fréquents que
 vous échappent , achevent de me convaincre de votre perfidie.
 Iphigénie , acte IV. scène IV.*

3) *Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?]*

Peut-on dire rendre des combats , pour soutenir des combats ?

Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ? 1)
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?

1) *Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !*

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?]

Le soupçon que paroît inspirer Clytemnestre à Agamemnon sur la véritable interprétation de l'oracle de Calchas, semble avoir été fourni à Racine par la manière méprisante dont Achille parle de Calchas à Clytemnestre.

Il n'aura, dit-il dans Euripide, qu'à reporter ailleurs ses gâteaux & ses eaux lustrales. Que sont donc, après tout, ces prétendus prophètes ? Des fourbes adroits, qui savent interpréter à leur gré tous les événements, & qui disent quelques vérités à travers toutes les faussetés qui leur échappent. Iphigénie, acte IV. scène III.

Ceci étoit très-bien dans la bouche d'Achille ; Racine a cru devoir adoucir cette idée ; il a senti qu'en jettant du ridicule sur Calchas, il auroit été obligé d'ôter au rôle d'Agamemnon toute la force de ses raisons.

Pourquoi moi-même enfin , me déchirant le flanc ,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ? 1)
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie ,
 Cette Hélène , qui trouble & l'Europe & l'Asie ,

1) *Pourquoi moi-même enfin , me déchirant le flanc ,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ? &c.]*

L'idée renfermée dans ce vers & les trois suivans , paroît être prise d'un endroit d'Euripide , où Clytemnestre dit à Agamemnon : *Je vous ai donné trois filles & un fils , & vous voulez le priver inhumainement d'une de ses sœurs ; mais si l'on vous demande la raison qui vous a déterminé à la faire mourir , dites-moi , que répondrez-vous ? Voulez-vous me laisser le soin de vous justifier ? C'étoit , direz-vous , pour rendre Hélène à Ménélas. Quelle idée de payer le retour d'une femme perfide du sang de nos enfans , & de racheter ce que nous détestons le plus de tout ce que nous avons de plus cher !* Iphigénie , acte IV. scene III.

Dans Sophocle , Clytemnestre , en parlant à Électre , tient à peu près le même langage. *Dites-moi , lui dit-elle , quel étoit le sujet qui détermina votre pere à sacrifier Iphigénie ? Quelles étoient ses vues ? Vous me direz peut-être que c'étoit en faveur des Grecs qu'il s'y résolut ; mais devoit-il , pour eux , faire mourir sa fille ? Non , ce ne fut point pour son frere qu'il fit cet affreux sacrifice. . . . Ménélas n'avoit-il pas deux enfans ? Au lieu de condamner Iphigénie à la mort , n'étoit-il pas plus juste qu'ils fussent sacrifiés , puisqu'il étoit leur pere , & que leur propre mere étoit la cause de l'expédition qu'il projettoit ?* Acte I. scene II. Rotrou , acte IV. scene III. a mis ces raisons puissantes dans la bouche d'Iphigénie.

Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ? 1)
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere,
Thésée avoit osé l'enlever à son pere :
Vous sçavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mere a cachée au reste de la Grece.
Mais non, l'amour d'un frere, & son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé. 2)
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir & vous
craindre ,

1) *Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?*

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere, &c.]

Toute cette tirade est pleine d'adresse & d'éloquence.
Cependant le récit que fait Clytemnestre de l'enlèvement
d'Hélène par Thésée, refroidit tout le pathétique de ce mor-
ceau ; Racine n'a sans doute été forcé de le placer ici que
pour préparer le dénouement de sa piece : c'est un défaut
nécessaire de son épisode d'Ériphile.

2) *Mais non, l'amour d'un frere, & son honneur blessé,*

Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.]

Rotrou fait dire aussi à Ménélas, acte II. scene II.

Mais la perte, en effet, que vous plaiguez dans l'ame,

Étoit de votre rang, & non pas de ma femme.

C'est de votre intérêt que vous êtes jaloux,

Et d'inclination vous ne servez que vous.

Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez.
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on veut vous envier, 1)
 De votre propre sang vous courrez le payer ;
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raison
 Cede à la cruauté de cette trahison.

1) *Trop jaloux d'un pouvoir qu'on veut vous envier ;
 De votre propre sang vous courez le payer, &c.]*

Toutes ces raisons sont très-fortes ; Racine paroît en avoir emprunté tout le fond d'Euripide. Voici la maniere dont le poëte grec fait parler Clytemnestre.

L'amour de commander à la Grece, l'honneur d'être le chef de tous ces rois, doit-il donc l'emporter sur vous, sur tous les sentimens de la nature ? Vous aviez tant de bonnes raisons à leur présenter ! Ne pouviez-vous pas leur dire : vous voulez traverser les mers qui nous séparent de la Phrygie, tirons au sort celui d'entre nous qui doit immoler sa fille ? La loi devenoit égale pour tous. Mais est-il juste que vous soyez condamné seul à sacrifier votre fille aux Grecs ? C'étoit à Ménélas, qui a le plus d'intérêt à cette guerre, à immoler Hermione au crime de sa mere. Et moi, qui ai toujours respecté la foi que je vous ai jurée, je serai séparée de ma fille, tandis qu'Hélène ramenera la sienne à Sparte, & sera plus heureuse que moi ! Iphigénie, acte IV. scene v.

Un prêtre, environné d'une foule cruelle ;
Portera sur ma fille une main criminelle , 1)
Déchirera son sein , & , d'un œil curieux ,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux ! 2)
Et moi , qui l'amenai triomphante , adorée ,
Je m'en retournerai seule & désespérée !

1) *Un prêtre, environné d'une foule cruelle ,
Portera sur ma fille une main criminelle , &c]*

Tout ce morceau est plein d'une chaleur sublime : Racine n'en doit point les beautés à Euripide ; il ose perdre de vue son modele en cet endroit , & l'on peut dire qu'il s'élève au dessus de lui.

On prétend que Lully , auquel on reprochoit de ne devoir ses succès qu'aux vers de Quinault , mit ceux-ci en musique , & qu'il les exécuta sur son clavecin ; on ajoute que les spectateurs furent saisis d'horreur , la musique de Lully étant encore plus déchirante que les vers de Racine. M. de Marmontel a observé dans sa poétique , que dans les quatre vers qu'ajoute Clytemnestre ,

» Et moi qui l'amenai triomphante , adorée , &c. »
le contraste de ces deux tableaux a quelque chose de si touchant , qu'au théâtre il ne manque jamais de faire couler des ruisseaux de larmes.

2) *Et , d'un œil curieux ,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !]*
C'est le beau vers de Virgile :

*Pecudumque reclusis
Pecoribus inhians spirantia consulit exta.*

Énéide , liv. IV. vers 64.

Je verrai les chemins encor tout parfumés ¹⁾
 Des fleurs dont, sous les pas, on les avoit semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice ,

¹⁾ *Je verrai les chemins encor tout parfumés, &c.]*

On peut comparer à cette situation touchante cette autre d'Euripide, qui est aussi forte, aussi vive & aussi pathétique. C'est Clytemnestre qui parle :

Puisque vous me laissez à Argos, pour aller conduire l'armée des Grecs à Troye, où vous pouvez demeurer long-temps, pensez du moins à l'état où vous me réduirez. Que ferai-je en rentrant dans mon palais, lorsque je ne verrai plus ma fille dans l'appartement qu'elle occupoit, que je ne la trouverai plus dans celui de ses sœurs ? Seule, livrée à moi-même, je la pleurerai sans cesse ; je lui dirai à tout moment : ma fille, c'est ton père qui t'a fait périr, il a pris lui-même le soin cruel de te donner la mort ; voilà l'exemple qu'il donne à sa famille. Et qui sçait si, pour venger cet attentat, le moindre prétexte ne nous suffira point un jour pour vous faire essuyer le même traitement ? Au nom des dieux, ne me forcez point à vous haïr par tout le mal que vous voulez me faire en immolant ma fille... Vous sacrifierez Iphigénie !... Quel bien osez-vous vous promettre d'un pareil sacrifice?... Votre retour... mais il vous sera funeste, puisque le moment de votre départ est consacré par un trait de barbarie... Quel autre vœu puis-je faire pour vous?... Je regarderois comme des êtres insensibles les dieux qui protégeroient votre parricide.... Mais en rentrant dans vos états, comment vous présenterez-vous à vos enfants ?... Mais non, vous ne les reverrez plus.... Et qui d'entre eux oseroit vous regarder, si vous avez eu la cruauté de tremper vos mains dans leur sang ? Iphigénie, act. V. sc. 111.

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere. 1)
 Et vous, rentrez, ma fille, & du moins à mes loix
 Obéissez encor pour la derniere fois.

1) *Aussi barbare époux qu'impitoyable pere ,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.]*

Voici l'usage que Leclerc a fait de cette superbe situation.

C L Y T E M N E S T R E .

Barbare ! tu crois donc que sa mere y consente ;
 Qu'elle livre au supplice une fille innocente ?
 Celle de qui les jours me sont si précieux ,
 Se verroit par son pere immolée à mes yeux !
 Je serois de sa mort la premiere complice !
 Moi-même je l'aurois conduite au sacrifice !
 Non , non , de ses beaux jours mes jours sont le soutien ;
 Il faut percer mon cœur pour aller jusqu'au sien ;
 Je défendrai , sans toi , les droits de la nature ,
 Contre la tyrannie & contre l'imposture ;
 Car la divinité que fait parler Calchas ,
 N'a jamais approuvé de tels assassinats : .
 On ne lui vit jamais autoriser des crimes.
 Qu'Ulysse & Ménélas cherchent d'autres victimes ;
 C'est l'intérêt d'Hélène : elle irrita les dieux ;
 Sa fille, par son sang , les apaisera mieux.

Iphigénie, acte IV. scene III.



SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
 Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
 Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,
 Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
 Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
 Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de
 pere ? 1)

1) *Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,*

Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de pere ?]

Le lecteur observera ici l'art avec lequel Racine, par le seul combat des passions, & par l'enchaînement naturel des événements, a su suspendre l'intérêt & le redoubler. Ici, par exemple, on sent qu'Agamemnon ne peut résister à tout ce que vient de dire Clytemnestre. Mais Achille irrité viendra braver Agamemnon ; & ce roi offensé se déterminera à sacrifier sa fille par fierté.

Nous observerons ici, d'après le pere Brumoi, qu'Euripide avoit si bien marqué les caractères d'Agamemnon & de Clytemnestre, que ses successeurs n'y ont rien ajouté ; Racine seul a donné plus de grandeur à l'un & à l'autre. Théâtre des Grecs, tom. II. pag. 492.



SCENE

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi. 1)

1) *Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi, &c.]*

Cette admirable scène a été préparée par ces vers que dit Achille à Iphigénie, acte III. scène VI.

» Il faut de ce péril, de cette trahison ;

» Aux yeux de tous les Grecs, lui demander raison ».

On a trouvé qu'elle avoit quelque ressemblance avec la seconde scène du second acte du Cid ; mais nous croyons que Racine en a plutôt trouvé le modèle dans la dernière scène du quatrième acte de l'Ajux de Sophocle, & la première scène du cinquième acte de cette pièce. On a dit longtemps que l'amour nuisoit à un sujet où la nature doit seule éclater ; cependant il nous a paru que l'amour, contrastant avec la nature, donnoit un jeu plus vif aux passions.

Euripide a évité de mettre Achille aux prises avec Agamemnon, sans doute dans la crainte d'être obligé d'emprunter une scène à Homère, qui n'auroit peut-être point plu dans une langue où ce père des poètes avoit écrit. Le poète françois, qui n'avoit pas le même écueil à éviter, a enrichi sa tragédie de cette magnifique situation, la plus brillante peut-être de toute l'Iliade.

Tome IV.

L

On dit, & fans horreur je ne puis le redire ,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
 Que vous-même , étouffant tout sentiment humain ,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
 On dit que , sous mon nom à l'autel appelée ,
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
 Et que , d'un faux hymen nous abusant tous deux ,
 Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

A G A M E M N O N .

Seigneur , je ne rends point compte de mes desseins.
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
 Et , quand il fera temps qu'elle en soit informée ,
 Vous apprendrez son sort , j'en instruirai l'armée.

A C H I L L E .

Ah ! je sçais trop le fort que vous lui réservez.

A G A M E M N O N .

Pourquoi le demander , puisque vous le sçavez ? 1)

1) *Pourquoi le demander , puisque vous le sçavez ?*]

Cette réponse , qui fait ordinairement sourire le spectateur , est bien dans la simplicité des Grecs ; mais notre goût , plus difficile , se trouve blessé de ces naïvetés qui ne conviennent qu'à la comédie.

A C H I L L E.

Pourquoi je le demande ? O Ciel ! le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux ,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi , mon amour , mon honneur y consente ?

A G A M E M N O N.

Mais vous , qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ? 1)

A C H I L L E.

Oubliez-vous qui j'aime , & qui vous outragez ?

A G A M E M N O N.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je , sans vous , disposer de ma fille ? 2)
Ne suis-je plus son pere ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle

1) *Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?*]

Agamemnon reprend ici la fierté que lui donne Homere ;
il est tel que Boileau l'exige dans son art poétique.

Qu'Agamemnon soit fier , superbe , intéressé.

2) *Ne pourrai-je , sans vous , disposer de ma fille ?*]

Dans le débat qui se passe entre Ménélas & Agamemnon dans Euripide , le roi d'Argos fait à son frere la même question : *Je n'aurai pas*, dit-il, *la liberté de régler à mon gré ma maison ?* Iphigénie , acte II. scene II.

Non , elle n'est plus à vous.

On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines ,
(Vous deviez à mon fort unir tous les moments)
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

A G A M E M N O N .

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez & Calchas & le camp tout entier ,
Ulysse , Ménélas , & vous tout le premier.

A C H I L L E .

Moi !

A G A M E M N O N .

Vous qui , de l'Asie embrassant la conquête , 1)
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous qui , vous offensant de mes justes terreurs ,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur , pour la sauver , vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez , vous ne cherchez que Troye.

1) *Vous qui , de l'Asie embrassant la conquête .]*

L'unique observation que nous ferons ici sur cette scène ,
c'est qu'il y en a peu au théâtre de mieux écrites , de mieux
dialoguées , de plus vives , de plus chaudes , & qui pro-
duisent plus d'effet.

Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, la mort va vous l'ouvrir.

A C H I L L E.

Juste Ciel ! puis-je entendre & souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ? 1)
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux, partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theffaliens oferent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai
faites ?

1) *Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?* }

Homere fait tenir le même discours à Achille.

Je ne suis point venu, dit-il, ici pour faire la guerre aux Troyens dont je n'ai point à me plaindre. Sont-ils venus dans les plaines fertiles de Phitie, enlever à ses nombreux habitants leurs troupeaux de bœufs & de chevaux, désoler l'espérance de leur récolte ? . . . Ingrat ! . . . ce fut pour te donner la satisfaction de rendre à Ménélas son épouse outragée, que je me rangeai sous tes loix. . . . Iliade, liv. I. vers 152.

Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
 Vous, que j'ai fait nommer & leur chef & le mien;
 Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ? 1)
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
 Seul, d'un honteux affront votre frere blessé,
 A-t-il droit de venger son amour offensé ?
 Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
 Elle est de mes serments seule dépositaire.

1) *Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?*]

Dans Homere, Achille récapitule ainsi tous les avantages que les Grecs ont retirés de ses exploits.

Il ne me reste rien à moi... qui ai si souvent exposé ma vie dans les combats..... J'ai passé des jours de sang à combattre avec les Grecs pour l'honneur de leurs femmes. J'ai ravagé douze villes ennemies..... Agamemnon s'est emparé du fruit de mes conquêtes..... Pourquoi donc la Grece fait-elle la guerre aux Troyens ? Pourquoi les Atrides ont-ils rassemblé une nombreuse armée ? N'étoit-ce pas pour faire rendre Hélène à Ménélas ? Les Atrides sont-ils donc les seuls sur la terre qui chérissent leurs femmes ? Iliade, liv. IX. vers 486. Virgile a exprimé cette dernière idée de la manière suiv. ante, *énéid.* liv. IX. vers 138.

Nec solos tangit Atridas

-Iste dolor;

Content de son hymen , vaisseaux , armes , soldats ,
Ma foi lui promet tout , & rien à Ménélas. 1)
Qu'il poursuive , s'il veut , son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam , Hélène , ni Pâris.
Je voulois votre fille , & ne pars qu'à ce prix.

A G A M E M N O N .

Fuyez donc. Retournez dans votre Theffalie.
Moi-même je vous rends le ferment qui vous lie.
Affez d'autres viendront , à mes ordres soumis ,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et par d'heureux exploits forçant la destinée ,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris , & juge , à vos discours ,
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois , à vous ouïr , m'ont paré d'un vain titre.

1) *Content de son hymen , vaisseaux , armes , soldats ,
Ma foi lui promet tout , & rien à Ménélas.]*

Dans l'Ajax de Sophocle , Teucer , en parlant de ce héros , tient un langage à peu près pareil à Ménélas.

Ce ne fut point , dit-il , en considération de votre épouse qu'il se rangea sous vos enseignes comme un soldat mercenaire ; il ne prit parti dans cette guerre que parce qu'il s'y trouvoit engagé par la loi du serment , il n'eut aucun égard à votre intérêt.

AËte V. scene 1.

Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos
loix. 1)

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense. 2)
Je veux moins de valeur, & plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux; 3)
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

1) *Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.]*

Imitation d'Homere. Agamemnon dit à Nestor : *Achille veut l'emporter sur tout le monde, il veut que tout lui soit soumis, & prétend dominer sur tous les Grecs, & nous faire adopter ses idées, Iliade, liv. I.*

2) *Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.]*

Vers suggéré peut-être à Racine par celui de Corneille dans sa Théodore :

Un bienfait perd sa grace à le trop publier.

3) *Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux.]*

Tout ce morceau, plein d'un feu sublime, est emprunté d'Homere, *iliade, liv. I. vers 173*. Achille, irrité de l'affront que lui a fait Agamemnon en lui ravissant Briséis, menace le roi des Grecs de retourner dans la Phrye. Agamemnon lui répond : *Va, fuis, si tu le veux, dans tes états ; je ne te prierai point de rester ici pour moi ; assez d'autres, sans toi, prendront part à mes affronts. Je te hais plus que tous les rois dont Jupiter règle les destinées ; tu n'aimes que le trouble, la guerre & le carnage. Si tu as pour toi le courage & la force, tu dois aux dieux cet avantage. Rentre dans ta patrie avec ta flotte & tes soldats, va y commander à tes Myrmidons Je ne fais point assez de cas de toi pour redouter tes fureurs. . . .*

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere.
 D'Iphigénie encor je respecte le pere. 1)
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.
 Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
 J'ai votre fille ensemble & ma gloire à défendre. 2)

1) *Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere, &c.]*

Ce sentiment de fierté paroît avoir été suggéré à Racine par la réponse d'Étéocle à Polynice : *Rendez grace*, dit-il, *à la foi publique ; sans elle j'aurois déjà puni de mort votre arrogante fierté.* Phéniciennes d'Euripide, acte II. Idée que ce poète avoit peut-être empruntée d'Homere, qui représente Achille portant la main sur son épée, & partagé entre le sentiment d'une injure & la crainte de manquer de respect au chef de tous les Grecs. *Si la Grece*, dit-il, *ne t'avoit pas confié le commandement de ses armées, tu m'eusses outragé pour la dernière fois.* Iliade, liv. I. vers 231.

2) *Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre, &c.]*

Homere fait dire à Achille les mêmes choses, *iliade*, liv. I. vers 293 ; elles ne different que par l'objet. *Je me regarderois comme le plus foible & le plus vil de tous les hommes, si je consentois à tous les sacrifices que vous exigez de moi. . . . Je n'ajouterai qu'un mot, c'est à vous à y faire attention Vous ne vous approprierez point, malgré moi, ce que renferment mes vaisseaux ; soyez au moins assuré que je sçaurai m'en venger, & qu'en présence même des Grecs, je tremperai mon épée dans votre sang.*

Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer, 1)
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

1) *Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.]*

Le sentiment renfermé dans ces vers paroît avoir été suggéré à Racine par un passage de Sophocle , où Teucer dit à Agamemnon , qui vouloit faire refuser les honneurs de la sépulture à Ajax : *Sçachez au moins que si vous le faites jeter hors du camp , sans l'ensevelir , il faudra que vous nous fassiez essuyer le même outrage à tous trois ; je mettrai bien plus de gloire à mourir pour la défense d'une si belle cause , que pour l'honneur de votre femme ou de celle de votre frere. Ainsi donc , pensez bien à ce que vous allez faire. . . . Si vous m'offensez , vous vous reprocherez peut-être bientôt de n'avoir pas été à mon égard plus modéré que violent.* Ajax , acte V. scene 1. Passage que Racine traduit ainsi en marge d'un exemplaire de cet auteur , qui lui a appartenu , & que l'on conserve à la bibliotheque du roi. *Si vous faites jeter Ajax , faites votre compte qu'il faudra que vous nous jettiez tous trois avec lui : car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme ou votre frere ; mais prenez garde qu'en voulant nous outrager , vous ne vous repentiez de votre entreprise.* Le commentaire ajoute , dit-il , *que ces trois personnes sont Teucer , Agamemnon & Ménélas ; mais je crois que c'est Teucer , Euryface & Tecmesse.* Sophocle de Jean Racine , pag. 53.



SCÈNE VII.

AGAMEMNON *seul.*

ET voilà ce qui rend sa perte inévitable.
 Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
 Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
 Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
 Ne délibérons plus ; bravons sa violence.
 Ma gloire intéressée emporte la balance.
 Achille menaçant détermine mon cœur ;
 Ma pitié sembleroit un effet de ma peur. 1)
 Holà, Gardes, à moi !

1) *Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.*]

Voilà Iphigénie dans un nouveau danger. Achille aime mieux périr que de ne la pas défendre ; Agamemnon appréhende qu'on n'attribue sa sensibilité à la crainte des menaces d'Achille ; lequel triomphera des deux ? Le spectateur , à l'instant où le trouble redouble , est toujours en suspens.



S C E N E V I I I .

AGAMEMNON, EURYBATE, *Gardes.*

E U R Y B A T E .

S E I G N E U R .

A G A M E M N O N .

Que vais-je faire ? 1)

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
 Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?
 Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
 Une mere m'attend ; une mere intrépide ,
 Qui défendra son sang contre un pere homicide.
 Je verrai mes soldats , moins barbares que moi ,
 Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
 Achille nous menace , Achille nous méprise.
 Mais ma fille en est-elle à mes loix moins soumise ?

1)

Que vais-je faire ? &c.]

Chez presque tous les poètes dramatiques , les monologues sont des morceaux sans art , des hors-d'œuvres , des scènes de liaison ou de pur remplissage. Chez Racine , ce sont des chef-d'œuvres de poésie & d'éloquence , le triomphe de l'art & de l'intérêt : tels sont les monologues de Pyrrhus , d'Hermione , de Titus , de Mithridate , &c.

Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?¹⁾
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?

1) *Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?*

Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?]

Leclerc a placé Agamemnon dans une situation à peu près semblable à celle-ci ; voici ce qu'il lui fait dire.

AGAMEMNON.

Barbare, qu'as-tu dit ? Tu veux verser ton sang !
Es-tu, jusqu'à ce point, esclave de ton sang ?
La Grece des Troyens veut punir l'arrogance.
Mais de cet appareil dressé pour sa vengeance,
Monarque infortuné, quel fruit esperes-tu,
S'ils triomphent déjà sans avoir combattu ?
Si tu verses ton sang pour expier leur crime ?
Si ta fille devient leur première victime ?
Si, pour premier exploit, ton courage inhumain
Ne peut les approcher qu'en lui perçant le sein ?
Quoi donc ! le choix des Grecs m'aura rendu leur maître ;
Pour être l'assassin de ce que j'ai fait naître !
Ah ! subsiste plutôt le superbe Ilion !
Périssent tout le camp par ma rebellion !
Et, dussions-nous du ciel épuiser la colere,
Vivons, mourons en roi, sans cesser d'être pere.
Non, je n'avoûrai point cet écrit criminel
Qui feroit à mon ame un reproche éternel.

Iphigénie, acte IV. scene 111.

Une situation fait souvent trouver la même pensée à l'écrivain célèbre & à l'auteur médiocre ; il n'y a que la maniere de les exprimer qui les différencie.

Quelques prix glorieux qui me soient proposés ,
Quels lauriers me plairont , de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême.
Ah ! quels dieux me feroient plus cruels que moi-même ?

Non , je ne puis. Cédons au sang , à l'amitié ,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive ... Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire ,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil , que je vais redoubler ,
Croira que je lui cede , & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate , appelez la princesse , la reine.
Qu'elles ne craignent point.



SCENE IX.

AGAMEMNON, Gardes.

AGAMEMNON.

GRANDS Dieux ! si votre haine

Perfèvre à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime ;
Je le sçais. Mais, grands Dieux ! une telle victime 1)
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses loix,
Vous me la demandiez une seconde fois.

1) *Mais, grands Dieux ! une telle victime, &c.]*

Louis Racine observe ici que les scenes VII. VIII. & IX. ne forment qu'une scene, & même un monologue ; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujours à soi-même que parle Agamemnon. Ce monologue, ajoute-t-il, est la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel & la fierté. Remarques, tom. II. pag. 77.



S C E N E X.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
AGAMEMNON, EURYBATE, DORIS,
Gardes.

A G A M E M N O N .

ALLEZ, Madame, allez, prenez soin de sa vie.
Je vous rends votre fille, & je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas. 1)
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas.
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret & de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé. 2)

1) *Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas, &c.]*

Dans les Phéniciennes d'Euripide, Créon donne un conseil semblable à son fils Ménécée, que l'oracle de Tiréfiyas a condamné à la mort pour le salut de sa patrie. *Fuyez, dit-il, mon fils... avant que la ville soit instruite de l'arrêt des dieux... fuyez promptement... Si vous prévenez la connaissance qu'elle aura bientôt de cet oracle, vous êtes sauvé ; si vous différez tant soit peu à vous éloigner d'ici, je suis perdu, vous mourrez.* Acte III.

2) *Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Gardez que ce départ, pour prenez garde que.*

Cachez

Cachez bien votre fille, & que tout le camp croie
Que je la retiens seule, & que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps!
Gardes, suivez la reine.

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, Seigneur!

I P H I G É N I E.

Ah, mon pere!

A G A M E M N O N.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.



SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS..

ÉRIPHILE.

SUIS-MOI. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin. 1)

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin !

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

1) *Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.*]

Les comédiens suppriment ordinairement cette scène à la représentation, persuadés, sans doute, que la présence d'Ériphile nuisoit à la vivacité de la scène précédente : mais ils n'ont point fait attention que cette scène étoit le seul fil qui lioit le quatrième acte au cinquième ; autrement la pièce est finie. D'ailleurs, comment Ériphile pourroit-elle découvrir à Calchas tout ce qui se passe, si elle n'en étoit point instruite ?

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

CESSE de m'arrêter. Va, retourne à ma mere,
 Ægine ; il faut des dieux appaiser la colere.
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
 Confidere l'état où la reine est réduite.
 Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;
 Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
 Nos gardes repouffés, la reine évanouie.....
 Ah ! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie ;
 Et, sans attendre ici ses secours impuissants,
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
 Mon pere même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
 Mon pere, en m'e sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame ! Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

M ij

I P H I G É N I E .

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.
Mais le roi , qui le hait , veut que je le haïsse.
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice ;
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
Ægine , il me défend de lui parler jamais.

Æ G I N E .

Ah , Madame !

I P H I G É N I E .

Ah , sentence ! Ah , rigueur inouïe !
Dieux plus doux , vous n'avez demandé que ma vie !
Mourons , obéïssons. . . 1) Mais qu'est-ce que je voi ?
Dieux ! Achille !

1) *Mourons , obéïssons.*]

La soumission d'Iphigénie ne nous paroît pas trop vraisemblable. Euripide a bien mieux suivi l'ordre de la nature. Iphigénie apprend qu'elle doit être sacrifiée , que le soulèvement de l'armée ne lui permettra point de tirer avantage de la résistance qu'elle feroit à cet arrêt. Elle donne à l'amour de la vie tout ce que les premiers mouvements de la nature doivent lui arracher ; & , après avoir épuisé auprès de son pere les larmes & les prieres , elle cherche à se consoler par l'espérance de la gloire qu'une si belle mort fera rejaillir sur elle.



SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

VENEZ, Madame, suivez-moi.
 Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
 Paraissez ; & bientôt, sans attendre mes coups,
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
 Patrocle, & quelques chefs qui marchent à ma suite,
 De mes Theffaliens vous amènent l'élite.
 Tout le reste, assemblé près de mon étendart,
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
 A vos persécuteurs opposons cet asyle.
 Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
 Quoi, Madame ! est-ce ainsi que vous me secondez ?
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
 Vous fiez-vous encore à de si foibles armes ?
 Hâtons-nous. Votre pere a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sçais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir ! Ah ! cessez de tenir ce langage.

M ij

Songez-vous quel ferment vous & moi nous engage ?
 Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

I P H I G É N I E .

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
 Attaché le bonheur de votre destinée.
 Notre amour nous trompoit ; & les arrêts du sort
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
 Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire 1)
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
 Ce champ si glorieux, où vous aspirez tous,
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
 Telle est la loi des dieux, à mon pere dictée.
 En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée.
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
 Vous-même dégagez la foi de vos oracles ;
 Signalez ce héros à la Grece promis,
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.

1) *Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire, &c.]*

On dit des *moissons de lauriers* ; mais peut-on dire des *moissons de gloire* ? Quoi qu'il en soit, nous admirons, avec Louis Racine, comment la métaphore est toujours suivie ; ce sont des *moissons* que la victoire présente à de *vaillantes mains* dans un *champ* qui devient *stérile* si le *sang* ne l'*arrose*.
 Remarques, tom. II. pag. 44.

Déjà Priam pâlit. Déjà Troye, en allarmes, 1)
Redoute mon bûcher, & frémit de vos larmes.
Allez; &, dans ses murs vuides de citoyens, 2)
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.

1) *Déjà Priam pâlit. Déjà Troye, en allarmes, &c.]*

Imitation de l'Iphigénie de Rotrou :

Laissez donc accomplir les vœux de la déesse,
Je lui donne mon sang, je le donne à la Grece.
Tirez-le de mon sein, arrosez-en l'autel;
Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
Fille, à mille vaisseaux j'aurai tracé la voie,
J'aurai puni Pâris, j'aurai saccagé Troye,
Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas.
Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas.

Acte IV. scene VI.

Idées que ce poète avoit empruntées du cantique funebre
de l'Iphigénie d'Euripide.

*Jeunes filles, leur dit-elle, célébrez mon malheur par des
cris de joie & d'allégresse; honorez, par vos chants, Diane,
fille immortelle de Jupiter; que tous les Grecs en tirent les plus
heureux présages; que l'on commence le sacrifice; qu'on mette le
feu aux gâteaux d'expiation; que mon pere porte la main sur
l'autel: je vais assurer la victoire & le salut de la Grece. Con-
duisez-moi comme une victime destinée à renverser les murs de
Troye & la puissance des Phrygiens.*

Acte V. scenes VI. & VII.

2) *Allez; &, dans ses murs vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.]*

Ce dernier vers renferme une pensée plus fine & plus
ingénieuse que grande; mais il n'en est pas moins beau.

M iv

Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquille. 1)
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
 J'espère que du moins un heureux avenir
 A vos faits immortels joindra mon souvenir;
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
 Adieu, Prince; vivez digne race des dieux.

A C H I L L E.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
 En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
 Veut servir votre pere, & tromper ma tendresse;
 En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
 Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer,
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
 Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre,
 Venez, Madame; il faut les en croire, & me suivre.

1) *Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquille, &c.]*

La situation de ces cinq vers paroît être la même que celle de l'Andromède de Corneille, acte II. scene III.

Assez souvent le ciel, par quelque fausse joie,
 Se plaît à préseoir les maux qu'il nous envoie.
 Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux,
 Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous.
 Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
 Gardez mon souvenir, & je mourrai contente.

IPHIGÉNIE.

Qui? Moi! Que, contre un pere osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter!
Où seroit le respect, & ce devoir suprême.....?

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.¹⁾
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre pere?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,
Quand il cesse de l'être, & ne vous connoît plus?
Enfin c'est trop tarder, ma Princesse; & ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi, Seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie?
Ah, Seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.

¹⁾ *C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.]*

Cette maniere de parler ne s'est pas conservée dans le style élevé. Nous observerons encore que ce style outrageant, ces expressions féroces & si peu ménagées conviennent très-bien au caractère foudroyant d'Achille.

Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
 Ou , par mes propres mains immolée à ma gloire ,
 Je sçaurai m'affranchir , dans ces extrémités ,
 Du secours dangereux que vous me présentez.

A C H I L L E .

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez , cruelle ,
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
 Portez à votre pere un cœur , où j'entrevois
 Moins de respect pour lui , que de haine pour moi. 1)
 Une juste fureur s'empare de mon ame.
 Vous allez à l'autel , & moi j'y cours , Madame.
 Si de sang & de mort le ciel est affamé ,
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé :

1) *Portez à votre pere un cœur , où j'entrevois
 Moins de respect pour lui , que de haine pour moi.*]

Comparez ici Leclerc avec Racine. Voici comme il s'exprime.

A C H I L L E .

Ingrate ! votre cœur abhorre l'hyménée
 Qui devoit avec vous unir ma destinée !
 Et vous ne renoncez à la clarté du jour ,
 Ni ne cherchez la mort que pour fuir mon amour !
 Hé bien ! allez remplir tous les vœux de l'armée.
 Ne désolerez que moi pour vous avoir aimée.
 Mais , courant à l'autel , ne vous offensez pas
 Si ma douleur y fait l'office de Calchas.
 Je m'y signalerai par quelque illustre crime ;
 Et vous ne ferez pas la première victime , &c.

Acte III. scene VI.

A mon aveugle amour tout fera légitime ;
 Le prêtre deviendra la première victime. 1)
 Le bûcher, par mes mains détruit & renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.
 Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
 Votre père frappé tombe & périt lui-même,
 Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, Seigneur ! Ah, cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
 O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
 Termine, juste Ciel, ma vie & mon effroi ;
 Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

1) *A mon aveugle amour tout fera légitime.*

Le prêtre deviendra la première victime.]

Imitation de Rotrou.

Je suivrois, sans respect, la fureur qui m'anime.

J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime.

Et j'achèterois l'heur de servir ces beaux yeux

Au mépris des enfers, des hommes & des dieux.

Acte IV. scène VI.

Idée que Leclerc a mise aussi dans la bouche d'Achille.

Rien ne sauroit borner la fureur qui m'anime.

J'immolerais le prêtre aux pieds de la victime.

Et sur l'autel sanglant, sans respecter les dieux,

Mon cœur s'applaudiroit d'un coup si glorieux.

Acte III. scène VI.

S C E N E I I I .

CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE , EURYBATE ,
ÆGINE, *Gardes.*

C L Y T E M N E S T R E .

OUI, je la défendrai contre toute l'armée. 1)
Lâches ! vous trahissez votre reine opprimée !

E U R Y B A T E .

Non , Madame ; il suffit que vous nous commandiez :
Vous nous verrez combattre , & mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé.
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne , seul commande.
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder ;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.

1) *Oui , je la défendrai contre toute l'armée , &c.]*

Le trouble va toujours en croissant , & cependant l'espérance n'est point encore tout à fait perdue. Le spectateur , toujours agité & toujours incertain , attend le dénouement avec impatience.

Achille à qui tout cede , Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il , Madame ? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

C L Y T E M N E S T R E .

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie ,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie ! 1)
La mort seule , la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.
Mon corps fera plutôt séparé de mon ame ,
Que je souffre jamais.... Ah , ma fille !

I P H I G É N I E .

Ah , Madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour !

1) Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie ,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie , &c.]

Imitation de ce que dit Hécube dans Euripide.

Prince , dit-elle à Ulysse , si vous voulez faire une offrande
agréable au fils de Pélée , ne vous couvrez point d'opprobre en
faisant mourir ma fille ; menez Hécube à son tombeau , percez son
sein , ne l'épargnez pas ; elle est la mere de Pâris qui fit périr
le valeureux fils de Thétis. . . . Faites-moi mourir en même temps
que ma fille. . . . je lui serai toujours aussi étroitement attachée
que le lierre l'est à l'arbre qui lui sert d'appui. . . . Je ne con-
sentirai jamais à me séparer d'elle. Hécube , acte II. scene 1.

Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
 Vous avez à combattre & les dieux & les hommes.
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
 N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux, 1)
 Seule à me retenir vainement obstinée,
 Par des soldats peut-être indignement traînée,
 Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
 Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
 Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
 Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mere,
 Ne réprochez jamais mon trépas à mon pere.

C L Y T E M N E S T R E .

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté!...

I P H I G É N I E .

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

1) *N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux, &c.]*

Polyxene, dans Euripide, tient les mêmes discours.

Malheureuse Hécube ! n'allez point, lui dit-elle, vous opposer à la tyrannie de vos vainqueurs ; vous vous verriez renversée par terre. Jouet déplorable d'une jeunesse audacieuse, vous seriez arrachée avec violence à mes embrassements ; & peut-être, malgré le faix des ans sous lequel vous gémissiez, ne remporteriez-vous que des blessures de cette inutile résistance. Hécube, act. II. sc. 1.

C L Y T E M N E S T R E.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue ! 1)

I P H I G É N I E.

Il me cédoit aux dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux ;
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere.
Puisse-t-il être , hélas ! moins funeste à sa mere !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois ,
Madame ; & rappelant votre vertu sublime.....
Eurybate , à l'autel conduisez la victime.

1) *Par quelle trahison le cruel m'a déçue !*]

Dans Euripide , Clytemnestre demande à Iphigénie ce qu'elle pourra faire à Argos qui puisse lui être agréable ; Iphigénie lui répond : *Ne haïssez point , ma mere , votre époux & mon pere.*

C L Y T E M N E S T R E.

Il doit , pour vous , souffrir les plus grands maux.

I P H I G É N I E.

C'est malgré lui qu'il m'a sacrifiée au salut de la Grece.

C L Y T E M N E S T R E.

Oui ; mais c'est par un effet de ses artifices , c'est par ses bassesses , par une conduite indigne du sang des Atrides. Iphigénie , acte V. scene VI.

S C E N E I V .

CLYTEMNESTRÉ, ÆGINE, *Gardes.*

C L Y T E M N E S T R E .

AH ! vous n'irez pas seule, & je ne prétends pas...
 Mais on se jette en foule au devant de mes pas.
 Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

Æ G I N E .

Où courez-vous, Madame ? Et que voulez-vous faire ?

C L Y T E M N E S T R E .

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
 Et rentre au trouble affreux dont à peine je fors. 1)
 Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ? 2)

1) *Et rentre au trouble affreux dont à peine je fors.*]

En prose il faudroit dire *rentre dans*. Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 45.

2) *Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?*]

Ce vers ne paroît d'abord dire autre chose que *mourrai-je tant de fois sans mourir ?* Et cependant, en l'examinant, on s'apperçoit que le poëte a voulu dire : *la douleur me conduira-t-elle si souvent aux portes de la mort, sans mourir ?*

M. de Thou, selon la remarque de L. Racine, t. II. p. 84, finit les vers qu'il fit le jour de sa mort sur ses souffrances, en disant : *la vie ne vaut pas que pour elle on meure tant de fois.*

Nec vita tanti est, tandiù ut vivas, mori.

ÆGINE.

ÆGINE.

Ah ! sçavez-vous le crime, & qui vous a trahie,
Madame ? Sçavez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein ? 1)
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jetté !
Quoi ! tu ne mourras point ? Quoi ! pour punir son
crime

Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs & leurs mille vaisseaux, 2)
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recele,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,

1) *Sçavez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein ?*

Racine s'est déjà servi de cette image dans *Andromaque*,
tom. II. pag. 34 & 35.

*Vous-même de vos soins craignez la récompense ;
Et que , dans votre sein ce serpent élevé , &c.*

2) *Quoi ! pour noyer les Grecs & leurs mille vaisseaux.]*

Il nous semble qu'au lieu de *noyer*, le mot d'*engloutir* aurait
été plus expressif ; il eût du moins mieux répondu à cette
belle image, *l'Aulide aura vomi*, &c.

Les vents, ces mêmes vents si long-temps accusés,
 Ne te couvriront pas de ces vaisseaux brisés !
 Et toi, soleil, & toi, qui, dans cette contrée, 1)
 Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée ;
 Toi, qui n'osas du pere éclairer le festin,
 Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
 Mais cependant, ô Ciel ! ô mere infortunée !
 De festons odieux ma fille couronnée,

1) *Et toi, soleil, & toi, qui, dans cette contrée,
 Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée, &c.]*

Cette invocation, que Racine a employée d'une autre maniere dans la scene 1. de la Thébàide, tom. I. pag. 19, paroît ressembler à celle que fait Hippolite dans Garnier, acte III. scene IV.

Et toi, soleil, qui luis par tout ce grand espace,
 Peux-tu voir, sans pâlir, les crimes de ta race ?
 Cache-toi, vergogneux, quitte à la nuit ton cours ;
 Détourne tes chevaux galopant à rebours, &c.

C'est peut-être de la VIII^e strophe de l'ode II. du liv. II. des poésies de Malherbe, que ces deux poètes ont pris cette idée.

O soleil ! ô grand luminaire !
 Si jadis l'horreur d'un festin
 Fit que de ta route ordinaire
 Tu reculas vers le matin,
 Et d'un émerveillable change
 Te couchas aux rives du Gange ;
 D'où vient que ta sévérité,
 Moindre qu'en la faute d'Atrée,
 Ne punit point cette contrée,
 D'une éternelle obscurité ?

Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés.
Calchas va dans son sang.... Barbares ! arrêtez ; 1)
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.....
J'entends gronder la foudre , & sens trembler la terre.
Un dieu vengeur , un dieu fait retentir ses coups.

1) *Calchas va dans son sang.... Barbares ! arrêtez ;*

C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre....]

A l'instant que Clytemnestre se figure que sa fille est immolée par Calchas , il nous paroît fort adroit de lui faire deviner la délivrance d'Iphigénie. Racine observe par-tout, soit dans les actes , soit dans les scènes , une gradation nécessaire à tout ouvrage dramatique. Nous remarquerons ici que toutes les beautés de la poésie sont rassemblées dans ce morceau : le tableau que présentent ces vers est de la plus forte expression ; les passions y parlent toutes le langage qui leur est propre ; la colère , la rage , le désespoir y sont peints en traits de feu , & jamais la tendresse maternelle ne s'exprima avec plus de violence & de force.



S C E N E V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes.*

A R C A S.

N'EN doutez point, Madame, un dieu combat
pour vous.

Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.

Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.

Le fatal sacrifice est encor suspendu.

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille,
Achille fait ranger autour de votre fille

Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.

Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer, 1)

1) *Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer, &c.]*

Voilà le sujet du fameux tableau du Timante ; tout le monde sçait qu'après avoir caractérisé les princes Grecs qui assistèrent à ce sacrifice, par une expression de douleur, de surprise ou de joie qui convint à leur caractère, ou à l'intérêt que chacun d'eux devoit prendre à cet événement, ce peintre habile crut ne pouvoir mieux peindre le deuil d'Agamemnon qu'en le représentant la tête couverte d'un voile. Ce que tout le monde ne sçait peut-être pas, c'est que cet expédient sublime est dû à Euripide, qui précéda Timante de plus d'un demi siècle. *Dès qu'Agamemnon*, dit

Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il préface,
 Ou, pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
 Venez, puisqu'il se tait, venez, par vos discours,
 De votre défenseur appuyer le secours.
 Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
 Il veut entre vos bras remettre son amante;
 Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
 Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas.
 Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
 J'irai par-tout. Mais Dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
 C'est lui. Ma fille est morte ; Arcas, il n'est plus temps.

le poète Grec, vit *Iphigénie s'avancer vers le terme fatal de son sacrifice, il gémit, il détourna la vue, & versant des larmes, il se couvrit le visage de sa robe.* ACTE V. scène IX.

L'homme de lettres qui a présidé à la dernière édition du théâtre des Grecs du pere Brumoi, élève ici une critique qui nous paroît fort juste. Selon lui, Agamemnon, chez Euripide, peut se voiler le visage, parce que le coup mortel est prêt à frapper sa fille, & que nul des Grecs ne prend sa défense. Chez Racine, au contraire, toute l'armée est en trouble, le péril d'Iphigénie devient incertain, & le sang qui coule est celui des soldats d'Agamemnon. Nous pensons avec lui que ce n'est pas dans une telle circonstance qu'un général d'armée peut s'envelopper la tête de son manteau,

S C E N E D E R N I E R E .

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS,
ÆGINE, *Gardes.*

U L Y S S E .

NON, Madame, elle vit, & les dieux sont contents.
Rassurez-vous ; le ciel a voulu vous la rendre.

C L Y T E M N E S T R E .

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

U L Y S S E .

Oui, c'est moi, qui long-temps, contre elle & contre
vous,

Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux ;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes ;
Et qui viens, puisqu'enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé. 1)

1) *Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.*]

Le mot d'*ennui* ne nous paroît pas ici assez fort ; Racine
auroit pu changer ainsi ces vers :

» Et qui viens, puisque enfin *les dieux sont apaisés*,

» Réparer *tous les maux* que je vous ai *causés* ».

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! Ah, Prince ! O Ciel ! je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel dieu me l'a rendue ? 1)

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,

Saisi d'horreur, de joie, & de ravissement.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.

Déjà de tout le camp la discorde maîtresse

Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,

Et donné du combat le funeste signal.

De ce spectacle affreux votre fille allarmée, 2)

1) *Quel miracle, Seigneur, quel dieu me l'a rendue ?*]

Clytemnestre, impatiente de revoir sa fille, devoit voler dans ses bras, & ne point s'arrêter à écouter le récit d'Ulyffe. Sa fille est sauvée, cela lui suffit. Mais le spectateur n'auroit pu sçavoir le prodige qui a opéré la conservation de cette princesse. Il a donc fallu que le poëte arrêtât Clytemnestre en scene, malgré l'intérêt qu'elle avoit de s'en éloigner. Ce défaut se fera toujours remarquer dans toutes les pieces dont le dénouement ne sera point en action.

2) *De ce spectacle affreux votre fille allarmée.*]

Racine oublie dans cet endroit la constance qu'il a prêtée à son héroïne dans ses derniers adieux ; il la suppose *allarmée* de ce qui se passe autour de l'autel, parce que le point essentiel, dans le moment qu'il dépeint, est d'émouvoir le spectateur.

L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
 Déjà, pour la saisir, Calchas leve le bras. 1)
Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.
 Furieuse elle vole, & sur l'autel prochain
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
 A peine son sang coule & fait rougir la terre, 2)
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
 Et la mer leur répond par ses mugissements;

1) *Déjà, pour la saisir, Calchas leve le bras, &c.]*

Situation empruntée du récit que fait Talthybius de la mort de Polyxène. *Le fils d'Achille*, dit-il, *avoit déjà tiré son épée du fourreau; il fit signe à la jeune Grecque, qui avoit été chargée de ce soin, de se saisir de la victime. Dès qu'elle s'aperçut de ce mouvement, elle leur dit: Grecs qui avez détruit ma patrie, arrêtez! Que personne ne mette la main sur moi: je me dévoue moi-même à la mort, & j'en recevrai le coup sans effroi.* Hécube d'Euripide, acte III. scène 1.

2) *A peine son sang coule & fait rougir la terre, &c.]*

Traduction pompeuse du commencement du XII^e liv. des métamorphoses d'Ovide, vers 35 & suiv.

Ergo ubi, quâ decuit, lenita est cæde Diana,
Et pariter Phæbus, pariter maris ira recessit;
Accipiunt ventos à tergo mille carina,
Multaque perpeffa Phrygiâ potiuniur arenâ.

La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous
 Jette une faible horreur qui nous rassure tous.
 Le foldat étonné dit que , dans une nue , 1)
 Jusques fur le bûcher Diane est descendue ;

1) *Le foldat étonné dit que , dans une nue , &c.]*

Ulyffe met ici cette apparition dans les yeux d'un foldat ; Racine , par ce tour heureux , a trouvé l'art d'employer cette tradition fans choquer l'éloignement que nous aurions à l'adopter : c'est Dolce qui lui a fourni cette idée ; il fait dire que quelques-uns ont cru voir une biche au lieu d'Iphigénie , mais qu'il ne veut pas croire ce qu'il n'a pas vu.

La catastrophe d'Iphigénie a changé , suivant le génie différent des poètes qui ont traité ce sujet , ou qui en ont parlé. Euripide substitue une biche à Iphigénie au moment du sacrifice : Ovide a suivi cette tradition fabuleuse dans ses métamorphoses , liv. XII. vers 25 & suiv.

Nous ne sçavons point le dénouement qu'Eschyle & Sophocle avoient imaginé. Il y a lieu de penser cependant que ces poètes faisoient réellement immoler Iphigénie , puisqu'un , dans la tragédie d'Agamemnon , & l'autre dans celle d'Electre , reconnoissent que le sang de cette princesse a été répandu en Aulide. Dolce fait aussi périr Iphigénie. Rotrou a tant soit peu changé la machine à laquelle Euripide a eu recours. Le sacrifice se passe sous les yeux du spectateur , mais il fait enlever la victime si soudainement , qu'on demande :

Qui des deux nous la cache , ou la terre ou les cieux ?

Et croit que , s'élevant au travers de ses feux ,
 Elle portoit au ciel notre encens & nos vœux.
 Tout s'empresse , tout part. La seule Iphigénie , 1)
 Dans ce commun bonheur , pleure son ennemie.
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
 Venez ; Achille & lui , brûlant de vous revoir ,
 Madame , & déformais tous deux d'intelligence ,
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

C L Y T E M N E S T R E.

Par quel prix , quel encens , ô Ciel ! puis-je jamais
 Récompenser Achille , & payer tes bienfaits ?

1)

*La seule Iphigénie ,**Dans ce commun bonheur , pleure son ennemie.]*

Racine n'a laissé échapper aucun trait pour rendre Iphigénie intéressante.

F I N.



EXAMEN

D'IPHIGÉNIE.

LA tragédie d'Iphigénie a toujours passé pour un des chef-d'œuvres de la scène française ; on y a cependant trouvé des côtés foibles , que l'œil de la critique n'a pas manqué de saisir.

Le principal reproche qu'on ait fait à Racine , c'est de n'avoir point motivé la colère des dieux. On a prétendu avec justice qu'un père ne peut pas , sans les raisons les plus puissantes , se déterminer à immoler sa fille. Le plan que Racine s'étoit tracé rendit sa faute nécessaire ; son dessein étant de faire tomber sur Ériphile l'explication de l'oracle , il auroit été injuste de faire supporter à cette princesse la peine d'un crime commis par Agamemnon. Ainsi le rôle d'Ériphile , qui est lui-même une faute , fut la cause de cette imperfection. *Racine* , comme l'a très-bien remarqué *Leclerc* , pag. 3 de sa préface d'Iphigénie , s'étoit un peu trop persuadé que le sacrifice d'Iphigénie donneroît de l'horreur Il crut que le sujet auroit été trop nu , s'il ne donnoit pas une rivale à Iphigénie. Il me semble cependant , ajoute-t-il , que les irrésolutions d'un père combattu par les

sentiments de la nature & par son devoir que le désespoir ensuite d'une mere, qui s'apperçoit qu'elle a conduit sa fille à la mort, lorsqu'elle s'attendoit de la voir devenir l'épouse du plus fameux héros de la Grece; que la constance de cette princesse, qui s'offre si généreusement à être la victime des Grecs, quelque joie qu'elle ressentit à se voir aimée d'Achille; enfin que la colere de cet amant, dont le nom avoit servi à exposer les jours de sa maîtresse, suffisoient pour attacher l'esprit de l'auditeur pendant cinq actes, & pour y produire cette terreur & cette pitié si essentielles à la tragédie, & qu'il n'étoit aucunement nécessaire d'y joindre des intrigues d'amour & des jalousies hors d'œuvre, qui ne servent qu'à rompre le fil de l'action principale. Leclerc avoit raison: l'épisode d'Ériphile est un défaut; mais en relevant cette faute, il auroit dû admirer aussi l'art avec lequel Racine a sçu faire dépendre ce personnage de son sujet, & l'adresse singuliere avec laquelle cet illustre poète a fait contraster la jalousie sombre & réfléchie de cette princesse avec la douceur, l'ingénuité & la candeur d'Iphigénie.

L'un des plus grands mérites de l'Iphigénie de Racine, c'est la beauté & la variété des caractères qui regnent dans cette piece. L'orgueil & l'ambition d'Agamemnon, l'emportement de Clytemnestre, la fureur d'Achille, l'éloquence & l'adresse d'Ulysse, la jalousie d'Ériphile, & l'aimable ingé-

nuité d'Iphigénie, sont autant de beautés qu'on ne peut guere se lasser d'admirer.

Il est vrai cependant qu'Agamemnon ne pouvoit nous intéresser qu'autant qu'il croyoit devoir le sacrifice de sa fille à l'État qui périlite, aux dieux qu'il a offensés, ou à des désastres plus fâcheux encore que la perte d'Iphigénie. Ainsi le motif de la gloire ne devoit point balancer dans son cœur les sentiments de la nature. Il est encore vrai qu'il ne devoit pas convenir ouvertement que l'ambition étoit l'unique mobile de sa conduite; mais ces défauts sont couverts à la représentation par le pathétique admirable répandu dans tout ce rôle; & l'on oublie, en faveur des larmes qu'on y répand, les ressorts avilissans qui font agir ce personnage.

Le rôle d'Iphigénie est un chef-d'œuvre de sentiment, de tendresse, d'ingénuité & de vertu; c'est peut-être, de tous les rôles du théâtre, celui qui cause le plus d'attendrissement; comment pourroit-on en effet ne pas s'intéresser au sort d'une jeune princesse qui, pour plaire à son pere, se dévoue elle-même à la mort, au moment où sa naissance, sa jeunesse & sa beauté sembloient lui assurer la destinée la plus glorieuse?

C'est sur-tout dans le rôle de Clytemnestre que Racine paroît avoir développé toute la force de son génie & les ressorts puissans de cette éloquence

vive & passionnée qui agite l'ame du spectateur. En effet, ce rôle étincelle de beautés sublimes, & se soutient toujours avec la même vigueur, Racine ayant sçu conserver à cette princesse, jusques dans ses emportemens, un ton de grandeur qu'elle n'a pas chez Euripide. Le poëte françois doit à la vérité au poëte grec le fond de ce caractère, mais il l'emporte si souvent sur son modele, par la maniere dont il a sçu l'imiter, qu'on peut dire qu'il lui appartient tout entier.

Racine a le même avantage sur le poëte grec dans le rôle d'Achille, qu'il représente fougueux, téméraire, présomptueux, emporté, superbe, ne reconnoissant d'autre droit que son épée, d'autre loi que ses caprices, en un mot tel qu'Homere en avoit fixé l'idée; au lieu qu'Euripide le peint comme un prince affable, religieux, modéré, circonspect, sententieux, si maître de lui, qu'il craint, même dans ses emportemens, d'aller trop loin.

Quelques personnes ont désapprouvé qu'Ulysse s'étant annoncé dans la seconde scene comme un personnage important, ce roi ne paroisse plus dans le cours de la piece que comme un acteur subalterne: ces censeurs auroient désiré que Racine l'eût rendu l'ame & le ressort principal de toute l'action, & qu'il eût sans cesse opposé l'amour de la gloire & du bien public à la tendresse d'Agamemnon; mais
ils

ils n'ont pas fait attention que le poëte s'étant mis dans la nécessité de faire jouer un rôle à Ériphile, il ne pouvoit guere éviter ce défaut ; la jalousie de cette princesse, toujours occupée à traverser le bonheur d'Iphigénie, produisant dans cette piece le même effet que les raisons d'Ulysse auroient pu faire.

Il seroit peut-être très-difficile de repousser la plupart des critiques qu'on a faites de l'Iphigénie de Racine : nous nous contenterons de dire, pour sa justification, que ces objections ne s'offrent à l'esprit qu'après une attention profonde & réfléchie, & que le spectateur, que l'on a eu le secret d'intéresser & d'émouvoir, pardonne aisément ces légères imperfections.

Nous n'avons qu'un regret à former, c'est que Racine n'ait point composé sa piece dans un temps où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de la foule des spectateurs qui inondoient autrefois le lieu de la scene ; ce poëte n'auroit pas manqué de mettre en action la catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vu, d'un côté, un pere consterné, une mere éperdue, vingt rois en suspens, l'autel, le bûcher, le prêtre, le couteau, la victime ; eh, quelle victime ! de l'autre, Achille menaçant, l'armée en émeute, le sang de toutes parts prêt à couler. Ériphile alors seroit survenue ; Calchas l'auroit

déignée pour l'unique objet de la colere céleste ; & cette princesse , s'emparant du couteau sacré , auroit expiré bientôt après sous les coups qu'elle se feroit portés.

Le style d'Iphigénie est un modele inimitable d'élégance , de pureté & de facilité ; il n'y a peut-être point de piece où le poëte ait si bien sçu plier sa versification au caractère particulier de chaque acteur , comme il n'y en a peut-être point non plus où *la pitié , la terreur , l'amour de la patrie , l'amour paternel , l'amour filial , tous les ressorts en un mot de la tragédie soient mis en jeu avec plus d'action.* Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine , *page 439.* Aussi , de quelque côté qu'on envisage cette piece , soit du côté du plan , soit du côté de l'intrigue & de la marche , soit du côté des caractères , des détails & du style , est-on forcé de convenir qu'elle est , non - seulement un des meilleurs ouvrages de Racine , mais encore un des principaux chef-d'œuvres de la scene françoise.







H. Gravé par m.

J.B. Simonet Sculp.

P H E D R E,
TRAGÉDIE.

1 6 7 7.





PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

LE fujet de Phedre a paru de tout temps propre au théâtre. Euripide, à l'âge de trente-cinq ans, entreprit de le traiter; il le fit avec tant de succès, que sa piece en a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Lycophron & Sopater, parmi les Grecs; Seneque le jeune, chez les Latins; Garnier, la Pineliere, Gilbert, Segrais & Bidard, en France, travaillerent après lui sur le même fujet, & ne réussirent guere qu'à défigurer le modele qu'ils s'étoient proposé d'imiter. Les pieces de Lycophron & de Sopater se sont perdues; celles de la Pineliere & de Bidard, représentées en 1635 & 1670, ont eu le même sort, ou sont extrêmement rares. L'*Hippolyte* de Garnier & de Gilbert, qui parurent en 1568 & 1646, se trouvent dans quelques bibliotheques, mais ils mé-

ritent à peine qu'on en parle. Cependant la piece de Garnier jouit dans son temps de quelque célébrité ; ce n'étoit pourtant qu'une mauvaise traduction de l'Hippolyte de Senèque que Ronfard admira le premier , & qu'à son exemple la France applaudit ; mais dans ces temps de barbarie & de grossiereté , on regardoit comme des chef-d'œuvres tous les ouvrages que le mauvais goût enfantoit.

Semblable à Appelle , qui , de plusieurs beautés réunies , forma le chef-d'œuvre immortel de sa Vénus , Racine s'enrichit de tout ce qu'il trouva d'excellent dans ses prédécesseurs , & il en composa sa piece de Phedre. Un entretien qu'il avoit eu , deux ans auparavant , chez Madame de la Fayette avec quelques personnes de beaucoup d'esprit , lui firent naître l'idée de travailler sur ce sujet , l'un des plus tragiques des anciens , & l'écueil de tous ceux qui l'avoient traité depuis Euripide.

Racine prétendit un jour qu'un poète qui a du talent peut faire excuser les plus grands crimes , inspirer même plus de compassion que d'horreur pour ceux qui les commettent , &

qu'avec de la délicatesse, de la fécondité & de la justesse d'esprit, il viendrait à bout de rendre Phedre plus intéressante, d'inspirer même pour elle plus de pitié que pour le vertueux Hippolyte. Soit qu'on se défiât des talents de Racine à cet égard, soit qu'on ne regardât ce sentiment que comme un paradoxe qu'il hasardoit, on contredit cette idée avec tant de chaleur, que Racine se vit forcé, pour appuyer son opinion par des exemples, de faire une tragédie sur Phedre.

Une autre considération déterminait Racine à travailler sur ce sujet. Mademoiselle de Champmélé l'avoit souvent prié de faire pour elle une tragédie où les passions qu'elle sçavoit le mieux exprimer fussent mises en jeu. Le rôle de Phedre lui parut très-propre à faire briller les talents de cette excellente actrice. Ce rôle mit en effet le comble à son triomphe. Mais Racine, qui auroit dû avoir part aux mêmes applaudissements, parut à peine digne de la célébrité qu'il s'étoit acquise.

C'étoit apparemment le sort de la Phedre de Racine d'être persécutée à sa naissance, puis-

que, long-temps avant qu'elle parût, on s'étoit assuré des moyens de la faire tomber. Madame Deshoulières, qui s'étoit laiffé prévenir contre Racine, s'unit dans cette vue avec Madame la duchesse de Bouillon, M. le duc de Nevers son frere, & d'autres personnes de distinction. Elles engagerent Pradon à composer une tragédie sur Phedre 1), qu'il devoit faire représenter en même temps que celle de Racine. Tout autre que Pradon ne se feroit point engagé dans une pareille concurrence ; mais dans l'ivresse où l'espèce de succès de Pyrame & Thisbé l'avoit laiffé, Pradon se flatta de triompher, & s'engagea sans peine à faire tout ce qu'on exigeoit de lui.

La Phedre de Racine fut représentée pour la premiere fois, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le premier janvier 1677 ; celle de Pradon le troisieme du même mois sur le théâtre de la rue Guenegaud. La tragédie de

1) Pradon prétend cependant, dans sa préface d'Hippolyte, qu'il travailla sur ce sujet *par un pur effet de son choix*. C'est une fausseté démentie par tous les historiens littéraires.

Racine n'eut qu'un succès fort équivoque ; la piece de Pradon fut portée jusqu'aux nues. Ce fut l'effet des précautions que prirent les personnes attachées au parti de Madame la duchesse de Bouillon. Boileau prétend *qu'elles firent retenir toutes les premieres loges des deux théâtres pour cette représentation & les cinq suivantes* , & qu'afin d'empêcher les partisans de Racine de prévaloir contre la cabale qui lui étoit opposée , elles laisserent vuides toutes les premieres loges du théâtre de l'hôtel de Bourgogne. *Cette ruse* , ajoute-t-il , *leur coûta plus de quinze mille livres* , mais elle produisit l'effet qu'elles s'en étoient promis , celui d'assurer à Pradon le plus grand concours. C'étoit alors un spectacle bien singulier de voir les personnes les plus faites pour admirer les talents du célèbre Racine , employer tout leur crédit à traverser ses succès.

Madame Deshoulières affista à la premiere représentation de la Phedre de Racine. Elle reconnut bientôt que tous ses efforts ne suffiroient pas pour l'empêcher de réussir. Persuadée cependant qu'elle gagneroit beaucoup

à différer le triomphe de ce poëte inimitable ; elle publia un sonnet, dans lequel elle essaya de relever les défauts, & de tourner en ridicule les beautés les plus remarquables de la Phedre de Racine. Ce sonnet fut, dit-on, composé dans un souper qu'elle donna, au sortir de cette piece, à Pradon & à quelques personnes qui lui étoient affectionnées. Le voici :

» Dans un fauteuil doré, Phedre, tremblante & blême,
» Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
» Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
» Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

» Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime.
» Rien ne change son cœur ni son chaste maintien.
» La nourrice l'accuse ; elle s'en punit bien.
» Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

» Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds, 1)
» N'est là que pour montrer deux énormes tettons,
» Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

1) C'étoit Mademoiselle d'Ennebaut, qui étoit blonde & grasse, mais très-jolie ; & point du tout, comme le prétendent quelques auteurs, Mademoiselle des Eillets, morte en 1670.

» Il meurt enfin , traîné par ses courriers ingrats ;
» Et Phedre , après avoir pris de la mort-aux-rats ,
» Vient , en se confessant , mourir sur le théâtre ».

Ce qu'il y a de singulier dans cette piece , c'est que Madame Deshoulières n'y releve aucun des défauts réels de la Phedre de Racine , & qu'elle y blâme au contraire une des plus belles scènes qui aient jamais paru sur le théâtre , tant il est vrai que

» Tel excelle à rimer qui juge sottement ».

Cette critique méprisable fut bientôt répandue dans Paris. Le lendemain matin , l'abbé de Tallemant l'aîné en apporta une copie à Madame Deshoulières ; elle la reçut comme une nouveauté , & publia par-tout qu'elle la tenoit de cet académicien. Ainsi l'abbé de Tallemant , qui ne sçavoit pas comment ce sonnet lui étoit parvenu , passa pour celui qui avoit le plus contribué à le faire connoître.

Les amis de Racine soupçonnerent M. le duc de Nevers d'en être l'auteur , & lui répondirent ainsi :

» Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême,
» Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
» Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien;
» Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.

» La muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
» Il a d'un franc poète & l'air & le maintien.
» Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien.
» Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

» Une sœur vagabonde 1), aux crins plus noirs que
» blonds,
» Va par tout l'univers promener deux tettons,
» Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

» Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats.
» L'énéide, à son goût, est de la mort-aux-rats;
» Et, selon lui, Pradon est le roi du théâtre ».

Le duc de Nevers fut outré des personnalités que cette pièce renfermoit. Dans un autre temps on auroit puni l'auteur qui auroit osé les hasarder; mais alors l'esprit de parti sembloit

1) C'étoit Hortense Mancini, célèbre par sa beauté, ses malheurs, & les ouvrages de Saint-Evremond, épouse d'Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraie.

excuser l'imprudente témérité qui les imagina.

M. le duc de Nevers n'eut d'autre ressource que celle de se plaindre de Racine & de Despréaux, auxquels on attribuoit ce sonnet; il les fit menacer de toute son indignation. Il n'en fallut pas tant pour effrayer ces deux poètes; aussi s'empressèrent-ils de déclarer qu'ils n'y avoient aucune part. C'étoit en effet Messieurs le chevalier de Nantouillet, le comte de Fiesque, les marquis de Manicamp & d'Effiat, & M. de Guilleragues, qui l'avoient composé en commun, comme Racine & Despréaux le publièrent depuis. Pour les rassurer cependant contre les terreurs qu'on leur avoit inspirées, M. le duc Henri-Jules les invita à venir se réfugier auprès du grand Condé son pere. *Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez*, leur disoit-il, *à l'hôtel de Condé, où M. le Prince sçaura bien vous garantir de ces menaces. . . . Si vous l'avez fait, venez aussi à l'hôtel de Condé, & M. le Prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très-plaisant.* Hist. du théât. franç. tom. XII. pag. 6.

Le duc de Nevers n'ignoroit pas l'intérêt que ce jeune prince prenoit à nos deux poètes ; il composa contre eux un sonnet rempli sur les mêmes rimes que les précédents.

» Racine & Despréaux , l'air triste & le teint blême ,
» Viennent demander grace , & ne confessent rien.
» Il faut leur pardonner , parce qu'on est chrétien ;
» Mais on sçait ce qu'on doit au public , à soi-même.

» Damon , pour l'intérêt de cette sœur qu'il aime ,
» Doit de ces scélérats châtier le maintien ;
» Car il feroit blâmé de tous les gens de bien ,
» S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

» Ce fut une furie aux crins plus noirs que blonds ,
» Qui leur pressa , du pus de ses affreux tettons ,
» Ce sonnet qu'en secret leur cabale idolâtre.

» Vous en ferez punis , satyriques ingrats ,
» Non pas en trahison , d'un fou de mort-aux-rats ,
» Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre ».

Ces menaces n'eurent point de suite , parce que M. le Prince réconcilia nos deux poètes avec M. le duc de Nevers. Enfin le temps , seul appréciateur du vrai mérite , termina cette

querelle. On méprisa le sonnet : la piece de Racine fut placée au rang des chef-d'œuvres du théâtre ; & ce poëte eut la satisfaction de voir la Phedre de Pradon tomber dans un éternel oubli après seize représentations 1), sans qu'on pût lui reprocher d'avoir rien fait pour traverser sa réussite. 2)

1) La dernière représentation fut donnée le mardi 9 février 1677.

2) M. Pradon prétend, dans ses *nouvelles remarques sur tous les ouvrages de Despréaux*, pag. 69 & 70, que Racine voulut se servir de l'autorité du Roi pour empêcher que les deux pieces ne fussent représentées en même temps ; & dans la préface de son Hippolyte, tom. I. pag. 199 de ses œuvres, il accuse Racine & ses partisans d'avoir détourné Mademoiselle de Brie, la meilleure actrice de l'hôtel de Guenegaud, d'accepter le premier rôle, qui fut aussi refusé par Mademoiselle Moliere, & rempli enfin par Mademoiselle Dupin. Cette accusation est sans fondement, & nous croyons plutôt, avec Subligny, que la crainte de ne pouvoir égaler Mademoiselle de Champmélé, actrice inimitable de l'hôtel de Bourgogne, fit refuser le premier emploi dans cette piece à une personne qui, sans doute, s'en fût bien acquittée : & que la fierté d'une autre dédaigna d'accepter ce que la première avoit refusé. *Dissertations sur les tragédies de Corneille & de Racine*, tom. II. pag. 355. *Histoire du théâtre François*, tom. XII. pag. 54.

C'étoit beaucoup pour Pradon , dit alors Subligny , d'avoir pu soutenir pendant quelque temps le parallele avec Racine. Differtations sur les tragédies de Corneille & de Racine , tom. II. pag. 413. Une piece en effet écrite d'un style dur & barbare , qui n'offroit ni plan ni conduite , dans laquelle on ne trouvoit ni situations ni mouvements , parce que l'auteur , en cherchant à diminuer le crime de Phedre , avoit fait perdre à son sujet tout ce qui le rendoit tragique , une telle piece ne méritoit pas de balancer la Phedre immortelle de Racine , qui réunissoit tous les avantages contraires ; aussi , selon la remarque de M. de Vifé , eut-on très-grand tort de vouloir en juger par comparaison de l'une à l'autre , puisqu'elles n'avoient rien de commun que le titre qu'elles portoient. Mercure galant , année 1677 , tom. I. pag. 32.

Les deux Phedre furent critiquées par Subligny dès qu'elles parurent imprimées. Cet ouvrage qui jouit de quelque considération dans son temps , est à peine aujourd'hui connu. Pradon , qui craignoit que Racine ne fit la critique

critique de sa Phedre , s'étoit préparé à lui répondre par une critique en vers de la sienne. C'étoit une petite comédie en un acte, connue sous le titre de *Jugement d'Apollon sur la Phedre de Racine*. Cette piece devoit être représentée sur le théâtre de la rue Guenegaud; mais Pradon fut assez sage pour la supprimer.

Cependant, malgré la justice qu'on rendit alors à Racine, le désagrément d'avoir eu un adversaire si méprisable, les chagrins que lui causerent les critiques qu'on fit de Phedre, & l'on ne sçait quelle délicatesse, le firent renoncer au théâtre à l'âge de trente-huit ans. En vain Boileau voulut le faire rentrer dans la carrière, en lui adressant sa septieme épître; Racine persista dans son dessein, & il n'y eut dans la suite que la piété qui l'en fit changer.

Nous croirions abuser de la patience de nos lecteurs, si nous leur présentions une comparaison suivie entre la piece de Racine & celles des autres poëtes François qui ont travaillé sur le même sujet; nous nous contenterons seulement d'examiner cet ouvrage en lui-même, & de le comparer, selon notre cou-

tume, avec les auteurs Grecs & Latins dont Racine a pu profiter. Le plan que ce poète a suivi n'est pas entierement celui d'Euripide; il differe aussi beaucoup de celui de Senèque : mais il a des traits de ressemblance avec eux, qu'il faut saisir à leur place, pour juger de l'effet qu'ils y produisent, & de l'art avec lequel Racine les a employés. On pourra les reconnoître ici, dans le précis que nous allons donner de l'Hippolyte de ces deux poètes.

P R É C I S

DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

HIPPOLYTE vint à Athenes pour voir les fêtes de Vénus. Par un effet de la colere de cette déesse, Phedre l'aima dès qu'elle le vit. Par une autre fatalité, Thésée, ayant tué Palante, se vit forcé de s'exiler d'Athenes, & de se retirer à Trézene, où étoit alors Hippolyte. Thésée partit quelque temps après de cette dernière ville. Phedre, rapprochée de l'objet de son amour, sentit renaître tous ses transports.

La piece d'Euripide commence au moment où cette princesse gémit de n'avoir pu étouffer cette horrible passion.

ACTE PREMIER.

Vénus ouvre la scene. Elle se plaint qu'Hippolyte a toujours dédaigné ses autels pour offrir tous ses hommages à Diane : elle annonce qu'elle va profiter , pour le perdre , de l'amour qu'elle a sçu inspirer à Phedre pour lui ; elle raconte alors la maniere dont cet amour se forma , les efforts de Phedre pour s'opposer à ses progrès , les moyens qui ont le plus servi à l'entretenir , les circonstances qui contribuent encore à le fomenter. Comme elle est persuadée que Thésée punira son fils , elle s'applaudit déjà de la perte de ce jeune prince.

Dans ce moment Hippolyte arrive de la chasse en chantant , avec sa suite , des hymnes en l'honneur de la chaste Diane ; il présente à cette déesse une couronne : il la prie de lui faire passer le reste de ses jours dans l'innocence & la chasteté.

Un officier du palais , témoin de cette priere , s'approche alors d'Hippolyte : il paroît étonné qu'il n'ait pas encore invoqué la déesse de l'amour , que ses ancêtres ont choisie pour leur divinité tutélaire. Hippolyte lui dit que tous les hommes ont la liberté de choisir les objets de leur culte , qu'il a cru d'ailleurs ne devoir point honorer une divinité dont les mysteres ne s'operent que dans les ténèbres. Il interrompt cet entretien , pour dire aux personnes de sa suite de se tenir prêtes à le suivre après son repas ; il proteste en même temps à l'officier du palais , que Vénus peut chercher un autre adorateur que lui. Celui-ci frémit à cette impiété , & supplie Vénus de la pardonner à la jeunesse d'Hippolyte.

Le chœur , composé de femmes de Trézene , s'avance alors sur la scene : il raconte qu'une d'entre elles vient d'apprendre que Phedre , atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à cacher , veut finir sa destinée. La part qu'il prend au malheur de la reine , lui en fait rechercher la cause. Phedre , pendant ce temps , croit trouver quelque diversion à ses chagrins , en changeant

souvent de place; elle sort de son palais, soutenue sur les bras de sa nourrice. Sa beauté flétrie, sa foiblesse, sa maigreur annoncent toute la force du mal qui la dévore. Sa nourrice, désespérée de la voir en cet état, lui représente le tort qu'elle a de s'abandonner ainsi à sa douleur. Cette princesse, qui ne perd pas de vue un instant toute l'horreur de son penchant, répond à cette représentation par des cris de douleur qui ne servent qu'à attendrir la confidente, & qu'à lui faire redoubler sa curiosité. Phedre n'oppose à son empressement que des discours dont le désordre peint tout le trouble de son ame; elle voudroit courir les bois & les montagnes, poursuivre un cerf, dompter un cheval rebelle, puiser de l'eau dans une fontaine pour y étancher sa soif, &c. Plus son délire la fait parler, plus la nourrice lui recommande de ne point rendre le chœur confident de ses transports. Phedre reconnoît alors qu'une divinité ennemie lui a fait perdre l'usage de sa raison, elle rougit de son indiscretion; elle demande son voile, elle s'en couvre le visage, & termine ainsi le premier acte.

A C T E I I.

Le chœur, témoin de la confusion de la reine, s'adresse à la confidente pour sçavoir la cause de ses chagrins. La nourrice lui répond qu'elle n'a rien négligé pour en connoître le sujet, & qu'elle va cependant faire de nouveaux efforts. Elle s'approche alors de Phedre, elle la prie d'oublier le passé, elle la conjure de recourir aux remedes qui peuvent opérer sa guérison... elle la presse de parler. Phedre ne répond rien à ces représentations; enfin désespérée de l'inutilité de ses tentatives, la confidente se tourne vers le chœur, comme pour se plaindre de l'impuissance de ses raisons... Elle représente ensuite à Phedre qu'Hippolyte dépouillera ses enfants de l'héritage de leur pere... A ce nom, Phedre rompt le silence, & défend à sa nourrice de le prononcer devant elle. La nourrice réitere ses questions; elle s'informe si Thésée n'a rien fait qui lui déplaît; Phedre confuse dit alors qu'elle voudroit bien elle-même ne l'avoir pas outragé; elle prie sa confidente de ne plus la forcer de s'expliquer;

elle l'assure qu'elle n'est point l'objet de tous les reproches qu'elle se fait. La nourrice se jette alors aux genoux de Phedre, elle serre ses mains entre les siennes, elle les applique contre sa bouche, elle les arrose de ses pleurs. Phedre attendrie oppose aux instances qu'on lui fait la honte dont elle se couvrirait en dévoilant son secret. La nourrice combat ses raisons par des considérations aussi puissantes, & finit enfin par lui reprocher le mépris qu'elle paraît faire des soins qu'elle a eus de son enfance. La reine, qui cherchoit à se dérober à une situation aussi terrible, cede aussi-tôt à ce reproche ; elle fait relever sa nourrice : elle veut parler ; mais, retenue par une honte intérieure, elle rappelle tous les crimes de sa race. La confidente, qui ne voit point où tend ce discours, veut empêcher sa maîtresse de se déchaîner contre son sang. Phedre, qui croit en avoir assez dit, voudroit qu'elle devinât le reste... Enfin cet aveu, si important pour elle, lui échappe.

Ce mot terrible saisit d'horreur le cœur & la confidente. Phedre, pour arrêter l'effet de

cette impression , croit alors devoir justifier la conduite qu'elle a tenue ; elle leur apprend la résistance qu'elle fit à cette passion naissante , les précautions qu'elle prit pour la cacher , ses efforts pour la détruire ; elle témoigne ensuite tant d'horreur pour son crime , elle paroît avoir toujours été si éloignée de ressembler aux femmes perfides qui en ont donné le premier exemple , elle redoute si fort que sa honte ne rejaillisse sur son époux & sur son fils , qu'elle inspire au chœur la plus vive compassion. La confidente , qui ne songe qu'aux moyens de conserver sa maîtresse , essaie de diminuer à ses yeux l'atrocité de sa passion ; elle la justifie sur la nécessité où sont les hommes d'aimer , & le peu de moyens qu'ils ont de résister au pouvoir de Vénus. Elle appuie ensuite ses raisons par des exemples : elle fait remarquer que tous les dieux ont aimé , que les époux qui ont vu souiller leur lit , ou qui ont eu à rougir des amours de leurs enfants , ne se sont point affligés comme elle d'un pareil malheur , &c. Le chœur encourage Phedre à ne point s'arrêter aux conseils de sa nourrice ; celle-ci fait de

nouveaux efforts pour les faire adopter. Phedre alors lui ordonne de se taire. La confidente , qui voudroit être autorisée à déclarer l'amour de la princesse à Hippolyte , propose de recourir à des philtres. Phedre , sans y consentir , paroît entrer en composition avec sa nourrice , en s'informant de la maniere dont ces philtres s'operent ; elle lui défend cependant encore de faire connoître son amour à Hippolyte ; elle ouvre les yeux sur le précipice qu'elle s'est creusé , & prévoyant que Thésée n'ignorera pas long-temps le mystere de son amour , elle retombe dans ses premieres frayeurs.

A C T E I I I.

Pendant que le chœur termine le second acte par une espece de retour sur le pouvoir de Vénus , la confidente déclare à Hippolyte l'amour de Phedre pour lui. Hippolyte , saisi d'horreur , fait éclater son indignation. Phedre , qui est restée sur la scene avec le chœur , entend ses cris , & soupçonne , à la fureur qui passionne ce jeune prince , l'indiscrétion de sa nourrice ; elle s'en plaint aussi-tôt d'une

maniere si vive & si forte , que le chœur en est attendri.

Hippolyte veut se soustraire à cet horrible entretien. La nourrice, qui craint que son secret ne lui échappe, le poursuit jusques sur la scene : elle lui rappelle , en présence de Phedre & du chœur, le serment qu'elle a eu l'adresse de lui arracher. Hippolyte , qui se trouve forcé de se taire par cet engagement, se permet alors une satire contre les femmes, qui pouvoit être du goût des Athéniens, mais qui ne seroit pas supportable aujourd'hui ; il se plaint de ce que les dieux les ont rendu nécessaires au renouvellement du genre humain : il voudroit qu'on eût pu se procurer des enfans sans avoir commerce avec elles, en portant seulement des offrandes dans les temples : il détaille les inconvénients qui résultent du mariage, les peines sur-tout que traîne après soi l'éducation des filles, les difficultés qu'on trouve à les marier, les désagréments auxquels leur établissement donne lieu : il convient cependant qu'il est des femmes qui joignent à une simplicité vertueuse toutes les

qualités qui peuvent les faire chérir; il regrette ensuite de s'être engagé par un serment à ne point révéler le mystère qu'on lui a confié; il sort du palais, & promet de n'y rentrer que pour être témoin de la réception que Phedre & sa nourrice feront à Thésée.

Phedre confuse ne sçait où se cacher; elle se plaint à la nourrice de l'embarras où son indiscretion l'a jettée; elle lui reproche la nécessité où elle se trouve de recourir à un artifice qui fera peut-être sans effet pour son honneur. La confidente, qui ne peut se justifier par l'heureux succès de sa témérité, convient de sa faute. Phedre désespérée lui impose silence, & lui défend pour jamais de reparoître à ses yeux. Elle recommande ensuite au chœur le secret sur tout ce qui s'est passé; elle lui confie les moyens qu'elle a imaginés de sauver son honneur & celui de ses enfants. Elle se retire après, en disant que la fierté de son ennemi ne triomphera pas long-temps de sa foiblesse.

A C T E I V.

Le chœur occupe le théâtre pendant que Phedre va se donner la mort ; il voudroit être changé en oiseau , pour se transporter dans les lieux que de pareils malheurs ont rendu fameux ; il plaint le triste sort de Phedre qui , par un effet du courroux de Vénus , vient de recourir à un nœud cruel pour finir ses jours.

Une femme de Phedre sort toute éperdue ; elle appelle du secours ; elle s'écrie que Phedre vient d'attenter à ses jours. Le chœur , qui craint d'être la dupe de son trop d'empressement à la servir , balance sur le parti qu'il doit prendre.

Pendant ce temps un officier du palais court à Phedre , il l'étend par terre , après avoir coupé le nœud fatal. Thésée arrive au milieu de ce trouble , qu'il croit occasionné par la mort de Pitthée son aïeul , ou de ses enfants. Il apprend que Phedre est morte ; il s'informe des raisons qu'elle a eues de mourir ; personne ne lui répond ; il fait ouvrir les portes de son palais , il

voit son épouse couverte d'un voile funebre... il se jette sur son corps, il la couvre de baisers... il s'écrie qu'il veut la suivre au tombeau ; il apperçoit une lettre ¹⁾ entre les mains de cette princesse, il croit y trouver un dernier gage de sa tendresse : qu'y voit-il ? Hippolyte accusé d'avoir voulu fouiller son lit. Il invoque aussi-tôt Neptune pour le venger de son fils ; il rappelle à ce dieu la promesse qu'il lui a faite d'exaucer trois de ses vœux. En vain le chœur veut faire révoquer à Thésée cette indiscrète imprécation ; ce prince, qui craint de n'être pas assez tôt vengé, condamne son fils au bannissement.

Hippolyte est bien éloigné de soupçonner le sort qu'on lui prépare ; dès qu'il est instruit de l'arrivée de Thésée, il vient au devant de lui. Il voit à ses pieds Phedre morte. Saïsi de terreur & d'effroi, il le prie de lui apprendre la cause d'un si grand malheur. Thésée , sans

1) Racine a emprunté de cet endroit d'Euripide l'idée du billet trouvé dans le sein d'Aratide, qui fait découvrir à Roxane les intrigues de cette princesse avec Bajazet.

faire attention à ses instances , paroît absorbé par sa douleur. Hippolyte épuisé tous les moyens de le rendre sensible à la part qu'il prend à sa situation ; Thésée ne lui répond rien. Hippolyte présume alors qu'on a cherché à le perdre dans l'esprit de son pere Thésée , qui ne peut contenir sa fureur , lui reproche le crime dont il est accusé ; il lui montre la lettre de Phedre , qu'il regarde comme une preuve de sa conviction. Hippolyte , par ménagement pour son pere , ne veut pas révéler tout le mystere de cette intrigue ; il lui rappelle sa conduite passée , ses liaisons , son attachement au culte des dieux , son éloignement de l'amour qu'il ne connoît que de nom ; il lui fait observer qu'ayant toujours été sans ambition , il n'a point eu de raisons de commettre un aussi grand crime ; il prend enfin les dieux à témoin de son innocence ; il proteste que Phedre , qui la connoît aussi bien qu'eux , lui rendroit justice si elle pouvoit parler. Thésée n'ajoute pas plus de foi à ses serments qu'à ses raisons ; il prononce une seconde fois l'arrêt de son exil. En vain Hippolyte le supplie de

ne le point condamner sans examen, Thésée persiste dans ses préventions. Hippolyte , au désespoir, est presque tenté de violer son serment ; mais quel fruit retireroit-il de cette infidélité ? Il appelle en témoignage les lieux où il devint coupable du crime prétendu qu'on lui impute. Thésée rentre dans son palais , & commande à ses officiers d'arracher son fils de sa présence. Hippolyte , resté sur la scène, se soumet alors à la rigueur de son destin : il assure ses amis que , quelque part où ils le suivent , ils ne trouveront jamais un cœur plus vertueux que le sien.

ACTE V.

Tandis que le chœur termine le quatrième acte & s'occupe à réfléchir sur l'incertitude des choses humaines , Hippolyte sort de Trézene. Un officier de sa suite arrive aussi-tôt pour apprendre à Thésée l'accident affreux qui lui est arrivé ; il détaille , à peu près comme dans Racine , toutes les circonstances de cet horrible événement ; il termine ce douloureux récit par assurer Thésée qu'il seroit bien éloigné

de croire Hippolyte coupable, quand même les forêts du mont Ida seroient remplies de lettres pareilles à celles qui le lui ont fait condamner. Thésée tient toujours à l'erreur dans laquelle on l'a jetté : il convient qu'il n'a pu s'empêcher d'être sensible au sort de son fils, malgré la satisfaction avec laquelle il a appris la nouvelle de sa vengeance ; il ordonne cependant qu'on le transporte dans son palais.

Diane paroît alors pour tirer Thésée de son illusion ; elle lui reproche sa coupable tranquillité au milieu des troubles de sa maison , & la facilité avec laquelle il s'est laissé prévenir contre son fils : elle lui découvre l'intrigue qu'on avoit tramée contre lui. Thésée, accablé de tant de reproches , prie Diane de lui donner la mort.

Dans ce moment on apporte Hippolyte ; son désespoir, ses cris, ses convulsions, la prière qu'il fait à ses officiers de ne point augmenter ses douleurs par les soins qu'ils prendroient de les prévenir, ses retours sur son innocence, l'invocation qu'il adresse à la mort pour la prier d'abrégier ses maux, les regrets qu'il a d'être
la

la victime du crime de ses peres, qui ont réuni sur sa tête tout le courroux des dieux, l'inquiétude où il paroît être de ne pouvoir trancher lui-même le peu de vie qui lui reste, le calme que ramene dans son ame la présence de Diane, le chagrin qu'il ressent ensuite de ne pouvoir plus s'occuper de son culte, les pleurs qu'il verse sur le malheur de Thésée, les remords enfin de ce pere crédule, fournissent à ce tableau tant de traits attendrissans, qu'il est étonnant que Racine n'en ait point fait usage. Diane assure ensuite Hippolyte qu'il ne mourra point sans vengeance ; elle lui promet de faire périr un des favoris de Vénus ; elle l'instruit aussi des moyens qu'elle a pris d'éterniser à Trézene le souvenir de ses vertus ; elle s'éloigne enfin pour n'être pas présente à ses derniers soupirs ; & tandis qu'Hippolyte expirant pardonne sa mort à son père, Thésée, accablé de regrets, termine cette scene douloureuse en rendant toute sa tendresse à son fils.



P R É C I S

DE L'HIPPOLYTE DE SÈNEQUE.

AP R È S l'enlèvement d'Hélène, Thésée s'unit avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, femme de Pluton. Pirithoüs périt dans cette expédition ; Thésée demeura prisonnier dans les enfers. Phedre, pendant le séjour qu'il y fit, conçut de l'amour pour Hippolyte. La piece de Sénèque commence au moment où cette princesse est prête de céder à sa passion.

A C T E P R E M I E R.

Hippolyte arrive sur la scène à la tête d'une troupe de chasseurs : il part avec eux, après avoir invoqué Diane. Dans le même moment Phedre paroît, suivie de sa nourrice ; elle se plaint de l'indifférence de Thésée, de son voyage aux enfers, & des motifs qui le lui ont fait entreprendre. Elle déclare ensuite qu'un amour violent a pris sur son ame le plus grand

empire ; elle voudroit courir sans cesse les bois , pourfuivre les animaux qui les habitent , &c. Elle convient cependant que cet amour est une fuite de la colere de Vénus ; elle raconte alors la cause de l'averfion de cette déesse pour tous les enfans du Soleil. La nourrice effaie de détourner sa maîtresse de cette passion ; elle lui représente les peines dont elle fera suivie ; elle l'assure que Thésée absent trouvera des vengeurs dans sa famille. Elle lui peint , avec les couleurs les plus fortes , le désordre dans lesquels elle va se précipiter , les remords qu'elle éprouvera , &c. Phedre convient de tout , & cherche en même temps à se rassurer contre les frayeurs qu'on veut lui inspirer par l'exemple des dieux qui ont cédé au pouvoir de l'amour. La confidente , plus embarrassée , lui représente que le libertinage tout seul plaça l'amour au rang des dieux , afin de se ménager une excuse contre les remords qu'il excite : elle lui fait observer aussi qu'elle est obligée , par son rang , à respecter les loix de la bienséance ; qu'elle doit sur-tout appréhender le retour de son époux. Elle lui repré-

sente Thésée comme un homme emporté , colere & jaloux , qui fit périr , pour un léger soupçon , la vertueuse Antiope ; elle l'assure aussi qu'Hippolyte est encore plus inflexible que Thésée. Phedre détaille alors les moyens qu'elle prendra pour calmer son époux , s'il revient sur la terre ; ceux qu'elle emploiera ensuite pour faire consentir Hippolyte à sa passion , si Thésée a rempli le cours de son destin. La nourrice , qui ne gagne rien à raisonner avec la passion de sa maîtresse , essaie alors de la fléchir par le souvenir de la tendresse qu'elle a eue pour elle ; elle lui fait considérer les chagrins dont elle affligera sa vieillesse , si elle voit tous les soins qu'elle a pris de son enfance , détruits pour jamais par l'impression funeste d'un crime aussi horrible. Phedre cede à cette représentation , & prend le parti de se donner la mort. La nourrice fait des efforts inutiles pour la détourner de ce dessein insensé ; elle est ensuite obligée , pour l'empêcher de l'exécuter , de s'engager à seconder la passion de cette princesse.

ACTE II.

Tandis que le chœur réfléchit sur l'étendue du pouvoir de l'amour , Phedre rentre dans son palais. La nourrice retourne un instant après sur la scène pour apprendre au chœur que sa maîtresse est plus que jamais en proie aux fureurs de l'amour.

Dans ce moment le palais s'ouvre : Phedre paroît à sa toilette, habillée en Amazone. La nourrice , qui voudroit trouver un moyen de guérir la manie dont sa maîtresse est possédée , prie Diane d'inspirer à Hippolyte de la tendresse pour Phedre. L'arrivée subite de ce jeune prince fait croire d'abord à la nourrice que sa priere est écoutée ; mais elle n'ose bientôt plus se flatter d'un si grand bonheur. Hippolyte lui trouve un air inquiet, il lui demande si Thésée ou Phedre ne seroient point exposés à quelques dangers, si l'État ne seroit pas à la veille de quelque révolution. La nourrice assure Hippolyte que la tristesse qu'elle ressent n'est point occasionnée par de pareils malheurs ; elle est seulement fâchée de le voir négliger, dans

l'âge des plaisirs ; les douceurs de la société , & préférer aux charmes de l'amour les exercices les plus laborieux ; elle ajoute que si tous les hommes témoignent le même éloignement pour les femmes , l'espece humaine s'enfveliroit bientôt sous ses ruines , &c. Hippolyte , épris des agréments de la vie champêtre , est bien éloigné d'adopter ces idées ; il oppose aux douceurs de cette félicité prétendue , les désordres qui se commettent dans les villes , & qui sont presque toujours l'ouvrage des femmes. La nourrice essaie de justifier son sexe sur tous les malheurs qu'il lui impute. Hippolyte , qui ne veut point examiner s'il a tort ou raison de l'accuser , déclare ouvertement la haine qu'il ressent pour lui. La nourrice , qui ne voit aucun moyen de le ramener , exalte le pouvoir de l'amour. Phedre arrive en ce moment ; sa honte , les regrets qu'elle témoigne de ne s'être pas ôtée la vie , les efforts qu'elle fait pour s'enhardir à découvrir à Hippolyte sa passion , les motifs par lesquels elle justifie cette démarche , annoncent tout le trouble de son ame. Ce désordre n'échappe point à Hippolyte ;

il prie Phedre de lui en dire le sujet ; plus il la presse de s'expliquer , plus Phedre est embarrassée. Hippolyte lui représente qu'une mere ne doit rien avoir de caché pour son fils. Ce titre , que Phedre voudroit ne point avoir , est précisément ce qui la retient : elle voudroit n'être que sa sœur , elle le suivroit par-tout , elle s'exposeroit avec lui aux plus grands dangers. Cette protestation d'attachement ne suffit pas encore à son cœur , elle lui offre son trône ; elle ne lui demande , pour prix d'un pareil abandon , que d'avoir soin de son veuvage. Hippolyte , qui ne sçait comment sortir d'une scene aussi pressante , promet tout ce qu'on lui demande ; il flatte Phedre du retour de Thésée , malgré la persuasion où elle est qu'on ne revient point de l'autre monde ; il l'assure ensuite de son amitié pour ses enfants , il la prie de ne pas se regarder comme veuve , il lui promet de lui tenir lieu de pere. Phedre prend pour une déclaration d'amour tout ce qu'un sentiment de pitié fait dire à Hippolyte ; elle voudroit qu'il pût lire au fond de son ame. . . . Elle prend cependant la résolution

de parler , mais elle le fait d'une maniere si confuse , qu'Hippolyte la prie de s'exprimer plus clairement. . . . Elle lui dit donc qu'elle aime. Hippolyte ne croit pas d'abord qu'un autre que Thésée puisse être l'objet de ce transport. Phedre , qui craint qu'Hippolyte ne se méprenne trop long - temps sur le véritable objet de sa passion , le dépeint sous les traits de ce jeune prince. A mesure qu'Hippolyte s'apperçoit que l'amour de Phedre s'adresse à lui , sa honte , sa rougeur , son trouble expriment tour à tour son indignation. Phedre croit le fléchir par des souplesses , elle se jette à ses genoux , elle lui proteste que s'il rejette sa priere , son désespoir mettra bientôt fin à sa douleur & à sa vie. Hippolyte ne répond à toutes ces instances , que par sa confusion ; il est surpris que les dieux écoutent de pareilles horreurs sans les punir , &c. Plus il est furieux , plus Phedre s'efforce de le calmer ; elle vante les efforts qu'elle a faits pour résister à sa passion ; elle rejette sur sa destinée le tort qu'elle a eu de la fomentier. Phedre se jette une seconde fois à ses genoux ; elle veut l'embrasser. Hip-

polyte s'éloigne avec horreur , & Phedre éperdue court après lui. Dans ce moment Hippolyte tire son épée, saisit Phedre par les cheveux , & se dispose à la sacrifier à Diane. Le calme , la tranquillité avec laquelle Phedre envisage la mort , la joie qu'elle a de périr sous les coups de celui qu'elle aime , détournent Hippolyte de cette violence : il repousse Phedre loin de lui , il jette son épée par terre comme s'il la croyoit profanée ; & , fuyant avec précipitation de ce lieu d'horreur , il court s'enfoncer dans les bois. La nourrice reconnoît alors le danger dans lequel elle a engagé sa maîtresse ; elle lui fait sentir l'importance dont il est pour elle de prévenir l'accusation d'Hippolyte , en la faisant retomber sur lui. Elle appelle aussi-tôt les Athéniens au secours de sa maîtresse ; & sans donner à Phedre le temps de réfléchir sur l'expédient qu'elle emploie pour la sauver , elle accuse Hippolyte d'avoir voulu attenter à l'honneur de cette princesse. L'épée de ce jeune prince qu'elle présente , la précipitation avec laquelle il s'enfuit , son trouble & son agitation passent aussi-tôt pour des preuves

sans réplique de sa scélératesse. La nourrice ne s'arrête pas à cette première impression, elle répète aux uns le détail de cet attentat, elle envoie les autres s'affurer de la vérité de ses rapports par le désordre de la reine. Phedre, toute hors d'elle-même, les cheveux épars, cherche à se soustraire aux moyens qu'on prend de la consoler.... Le crime d'Hippolyte se répand aussi-tôt dans Athenes; & tandis que le chœur réfléchit sur les moyens qu'on a pris de le rendre vraisemblable, Hippolyte s'applaudit en secret d'avoir sauvé son innocence d'un aussi grand danger.

A C T E I I I.

Thésée arrive au milieu de ce désordre. Il interrompt le récit de ses aventures pour demander la cause du bruit qui frappe ses oreilles : la nourrice vient alors lui annoncer que Phedre veut se donner la mort. Thésée l'interroge sur les motifs qui peuvent forcer cette princesse à prendre un parti si singulier ; elle répond à ses questions d'une façon si mystérieuse, que Thésée fait ouvrir les portes de son palais pour

apprendre de Phedre elle-même le secret qu'on veut lui cacher. Phedre paroît, & demande à Thésée la permission de mourir. Il épuise auprès d'elle tous les moyens que lui inspire sa tendresse pour la détourner de cette extravagante résolution ; ses caresses , ses soupirs , sa douleur , ses larmes ne produisent aucun effet. Rebuté de l'inutilité de ses questions , il menace la nourrice d'employer les tourments pour la forcer de lui dévoiler tout ce mystère. Phedre , dans ce moment , dit qu'on a fait violence à son honneur ; elle atteste le ciel qu'elle n'y a point consenti ; elle proteste qu'elle n'a cédé qu'aux mauvais traitements qu'on lui a faits ; elle ne dit point cependant ouvertement qu'Hippolyte soit l'auteur de ce crime , mais elle le laisse soupçonner à Thésée , en lui montrant l'épée de son fils.

Thésée , absorbé par la douleur , se livre d'abord à toutes les réflexions que son désespoir lui suggere ; il cherche ensuite à se rendre raison du principe qui a pu porter son fils à un si grand crime. La sagesse dont Hippolyte a fait profession , sa retenue , sa modestie ne

lui paroissent bientôt plus que des vices déguisés sous le masque de la vertu. Sans autre examen il condamne Hippolyte à l'exil. Il invoque ensuite Neptune , à peu près comme dans Racine. Le chœur , qui connoît l'innocence d'Hippolyte , se plaint alors de ce que la nature , qui a établi des loix si sages pour maintenir tous les corps dans l'ordre qu'elle leur a prescrit , ne s'est point attachée à prévenir les dangereux effets de la calomnie.

A C T E I V.

Dans ce moment un officier d'Hippolyte vient annoncer à Thésée l'accident qui a fait périr son fils. Thésée , que ses malheurs ont préparé aux plus rudes épreuves , s'informe de tous les détails de cette catastrophe ; il écoute ce récit avec toute la satisfaction que donne la nouvelle d'une vengeance sur laquelle il n'osoit presque pas compter. La nature cependant se fait entendre au fond de son cœur , & il ne peut s'empêcher de donner quelques larmes à la mort d'Hippolyte.

ACTE V.

Phedre vient aussi - tôt se présenter à son époux, l'épée d'Hippolyte à la main. Elle prie Neptune d'épuiser sur elle son courroux ; elle reproche à Thésée d'avoir consacré les premiers moments de son retour par le meurtre de son fils ; elle appelle ensuite Hippolyte à la déclaration qu'elle va faire du crime qu'elle a commis ; elle dit qu'elle ne veut point être séparée de lui, & qu'elle va se tuer pour le suivre à travers le Tartare & le Styx, &c. &c. Elle proteste ensuite aux Athéniens que tout ce qu'elle a dit contre lui est faux : elle se frappe enfin, en disant à Thésée, que son exemple doit lui apprendre ce qu'il doit à un fils qu'il a fait périr injustement. Thésée au désespoir entre en fureur. Le chœur l'interrompt bientôt pour lui faire rendre à son fils les derniers devoirs. On lui apporte les membres d'Hippolyte l'un après l'autre ; il les arrange, il les met à leur place, & termine cette scène singulière par faire élever le bûcher qui doit consumer le corps de ce jeune prince.

P R É F A C E

D E L'A U T E U R.

VOICI encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma piece de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractère de Phedre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, & qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, & qui sont propres à exciter la compassion & la terreur. En effet, Phedre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente ; elle est engagée , par sa destinée & par la colere des dieux , dans une passion illégitime , dont elle a horreur toute la premiere. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter , elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; & lorsqu'elle est forcée de la découvrir , elle en parle avec une

confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas & de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse, qui a d'ailleurs des sentimens si nobles & si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, & qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie & l'honneur de sa maîtresse. Phedre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même; & elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence & de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide & dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philo-

sophe exempt de toute imperfection 1); ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince caufoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son pere, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phedre, & se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie 2), qui est la fille & la sœur des ennemis mortels de son pere.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, & en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé & emmené en Italie une jeune Athé-

1) *On reprochoit à Euripide de l'avoir représenté, &c.]*

Racine semble s'élever ici contre les auteurs tragiques qui se sont proposé de mettre sur la scene des héros un peu trop parfaits. Nous avons eu occasion de remarquer que l'admiration n'étoit point un ressort tragique; rien n'est en effet moins intéressant qu'un homme qui ne tient à l'humanité par aucune foiblesse.

2) *La passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie.]*

M. Arnauld, qui jugeoit de tout avec le plus grand sens, ne trouva rien à redire dans Phedre, que l'amour d'Hippolyte pour Aricie. *Pourquoi, disoit-il, avoir fait Hippolyte amoureux?* M. de Fenelon a fait la même remarque. Racine, nienne

nienne de grande naissance , qui s'appelloit Aricie , & qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités , parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée , telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine , étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron , chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme , & qui arrêta Thésée prisonnier ; après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire , sans rien perdre des ornements de la fable , qui four-

dit-il , qui a joint à *Phedre furieuse* , *Hippolyte soupirant* , s'est laissé entraîner par la mode du bel esprit , qui veut de l'amour par-tout. Réflexions sur l'éloq. Le pere Saverio lui reproche d'avoir fait d'un prince farouche , d'un héros chaste & vertueux , un tendre & joli damoiseau. Damerino delicato affai e gentile. Mais qu'auroient pensé , s'écrioit Racine , tous nos petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes ? Quelles mauvaises plaisanteries n'auroient-ils point faites ? Il auroit mieux valu que Racine eût laissé nos petits maîtres faire des plaisanteries sur Hippolyte , que de refroidir l'économie de sa pièce par une intrigue inutile & contraire au caractère connu de ce jeune prince.

nit extrêmement à la poésie. Et le bruit de la mort de Thésée , fondé sur ce voyage fabuleux , donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur , & qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste , je n'ose encore affirmer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse , & aux lecteurs , & au temps , à décider de son véritable prix. Ce que je puis affirmer , c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci ; les moindres fautes y sont sévèrement punies ; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même ; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; & le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connoître & haïr la difformité ¹⁾. C'est là

1) *Et le vice y est peint avec des couleurs , &c.]*

On remarque dans cette pièce , & sur-tout dans ce rôle , que la morale est tellement liée au poëme , qu'elle en fait la partie sublime ; de-là vient ce charme secret qui nous y attache autant que la grandeur des images & la beauté de la diction. Euripide n'a pas toujours envisagé ce rôle dans le point de vue le plus utile aux mœurs ; en cela Racine aura toujours l'avantage sur lui.

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 259

proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ; & c'est ce que les premiers poètes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des regles du poëme dramatique ; & Socrate , le plus sage des philosophes , ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété & par leur doctrine , qui l'ont condamnée dans ces derniers temps , & qui en jugeroient sans doute plus favorablement , si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir , & s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.



A C T E U R S.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos &
de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

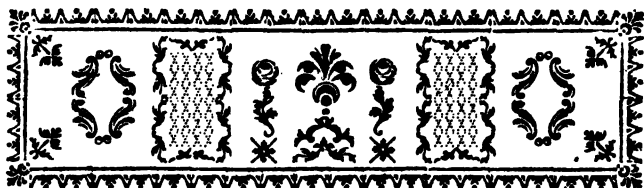
ŒNONE, nourrice & confidente de Phèdre.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.



P I E D R E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

H I P P O L Y T E.

LE dessein en est pris ; je pars, cher Théramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois, éloigné de mon pere,
J'ignore le destin d'une tête si chere ; 1)

1) *J'ignore le destin d'une tête si chere.*]

Tête pour personne ; c'est une expression familiere aux poëtes.

J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

T H É R A M E N E.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?

Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts.
J'ai visité l'Élide, &, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare. 1)
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sçait même, qui sçait si le roi votre pere
Veut que de son absence on sçache le mystère ?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée.....

H I P P O L Y T E.

Cher Thérámene, arrête & respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;

1) *Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.*]

Cette citation de *la mer qui vit tomber Icare*, fait ici richesse, par le rapport qu'a eu l'histoire de Dédale avec celle de Thésée, vainqueur du Minotaure.

Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale, 1)
Phedre, depuis long-temps, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé ! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux 2), si chers à votre enfance,

1) Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,

Phedre, depuis long-temps, &c.]

M. l'abbé d'Olivet prétend qu'en lisant le vers qui précède celui-ci, on seroit tenté de croire que le participe fixant se rapporte à Thésée, & qu'on n'est détrompé que par le troisième vers, qui prouve que tout ce qui est dit dans le second se rapporte à Phedre. Remarq. sur Racine, nouv. édit. p. 87. Nous pensons, avec l'abbé Desfontaines, que cette transposition ne jette dans cette phrase ni touche ni obscurité ; Racine vengé, pag. 211 ; parce qu'on ne s'arrête jamais, comme le dit Louis Racine, à un vers dont un participe suspend le sens. Remarques, tom. II. pag. 128.

2) Hé ! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux ?]

Craignez-vous la présence de ces lieux ? pour dire, craignez-vous d'être présent à ces lieux ? Hardiesse poétique contre laquelle on s'est élevé avec raison, parce que le mot présence ne s'applique à aucun lieu, ne signifiant autre chose que l'existence d'une personne en tel ou tel endroit.

Et dont je vous ai vu préférer le séjour
 Au tumulte pompeux d'Athene & de la cour ? 1)
 Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

H I P P O L Y T E .

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
 Depuis que, sur ces bords, les dieux ont envoyé
 La fille de Minos & de Pasiphaé. 2)

T H É R A M E N E .

J'entends. De vos douleurs la cause m'est connue.
 Phedre ici vous chagrine & blesse votre vue :
 Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
 Que votre exil d'abord signala son crédit ; 3)
 Mais sa haine, sur vous autrefois attachée,
 Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.

1) *Au tumulte pompeux d'Athene & de la cour ?*]

C'est mal à propos qu'on a imprimé dans quelques éditions
d'Athenes, de la cour, au lieu d'*Athene & de la cour*. Les
 poètes ont droit d'ajouter ou de retrancher une *s* aux noms
 propres & aux noms de lieux.

2) *La fille de Minos & de Pasiphaé.*]

Ce vers semble préparer le spectateur à ce caractère mê-
 langé de vices & de remords, que le poète donne à Phedre.

3) *Que votre exil d'abord signala son crédit.*]

Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine ; il feint
 que Phedre, encore vertueuse, a fait éloigner Hippolyte
 qu'elle aime, pour se soustraire au danger de le voir souvent.

Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir ?
Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, 1)
Lasse enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie. 2)
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi ! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous ?

1) *Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire.]*

L'idée de ce vers paroît empruntée de l'endroit suivant d'Euripide : *Après, dit le poëte grec, que Thésée se fut transporté dans une terre étrangere pour y passer une année entiere dans l'exil prescrit par la loi, son épouse qui l'y accompagna... fut atteinte d'un mal secret qu'elle ne confia pas même aux personnes qui l'environnoient. Hippolyte, acte I. scene 1.*

2) *Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.]*

Aricie est donc à présent la cause de la fuite d'Hippolyte : cependant ce jeune prince ne vouloit d'abord s'éloigner de Trézene que pour chercher *Thésée* ; & lorsque Théramene lui a demandé ce qui le chassoit de cette ville, il a répondu :

» Tout a changé de face,

» Depuis que, sur ces bords, les dieux ont envoyé

» La fille de Minos & de Pasiphaé ».

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides 1)
 Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides ?
 Et devez-vous haïr ses innocents appas ?

H I P P O L Y T E .

Si je la haïffois , je ne la fuïrois pas.

T H É R A M E N E .

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
 Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte , 2)
 Implacable ennemi des amoureuses loix ,
 Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?

1) *Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides*

Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides ? }

Pallantides, c'étoient les fils de Pallante , frere d'Égée ; pere de Thésée , qui se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur oncle dans le royaume d'Athenes par l'arrivée de son fils , conjurerent contre lui. Thésée les fit tous mourir. *Plutarque , vie de Thésée , p. 52. 6.* Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'Athenes. *Pausanias , antiq. pag. 20.*

2) *Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte ,*

Implacable ennemi des amoureuses loix , &c.]

Dans Euripide , Vénus se plaint ainsi de la fierté dédaigneuse de ce jeune prince. *Je suis , dit-elle , regardée comme une divinité puissante dans le ciel & sur la terre ; & le fils de Thésée , ce sang de l'Amazone , ce disciple de l'irréprochable Pithée . . . me regarde comme la divinité la plus malfaisante ; il fuit les douceurs de l'hyménée , &c.* Hippolyte , *act. I. sc. 1.*

Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée ?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
Aimeriez-vous, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire ?

Toi qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
C'est peu qu'avec son lait une mere Amazone ¹⁾
M'ait fait fuser encor cet orgueil qui t'étonne ;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sçais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide ,
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ,

¹⁾ C'est peu qu'avec son lait une mere Amazone.]

Cette mere Amazone étoit Antiope, reine des Amazones, selon Plutarque, *vie de Thésée*, pag. 12, ou Hippolyte, selon Athénée, liv. XIII. pag. 557, que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célèbres héroïnes. *Pausanias*, attiq. pag. 25.

Les monstres étouffés, & les brigands punis, 1)
 Procruste, Cercyon, & Sciron, & Sinnis,
 Et les os dispersés du géant d'Épidaure, 2)

1) *Les monstres étouffés, & les brigands punis, &c.]*

La récapitulation que fait ici Racine des exploits de Thésée, paroît empruntée du livre VII. des métamorphoses d'Ovide. *Illustre Thésée*, dit le poète, *Marathon te vit avec surprise couvert du sang du Minotaure . . . c'est toi qui fis périr, à la vue d'Épidaure, ce fils énorme de Vulcain, qu'armoit une lourde massue ; tu fis expirer sur les bords du Céphise l'impitoyable Procruste. Eleusis, consacrée à Cérès, vit presque en même temps tomber sous tes coups Cercyon, & ce Sinnis qui fit un si mauvais usage de ses forces ; qui, courbant les troncs d'arbres, faisoit baisser jusqu'à terre la cime des pins les plus élevés pour y attacher des hommes qu'ils démembroient & dispersoient en se relevant. Le chemin d'Alchatoë, fondée par Lélex, n'est plus interdit aux voyageurs depuis la mort de Sciron, brigand fameux, dont les os furent d'abord le jouet de tous les éléments, & se changèrent ensuite en rochers appelés Scyronniens.* Vers 432 & suiv.

2) *Et les os dispersés du géant d'Épidaure.]*

Racine fait ici un géant de *Périphète*, qui affoimoit, dans un défilé aux environs d'Épidaure, tous les voyageurs qui s'y engageoient. Cette supposition, ainsi que celle de la dispersion des os de ce brigand, fait ici un très-bel effet, quoiqu'elle soit démentie par Ovide, qui fait dire à Phèdre, dans sa lettre à Hippolyte, que Thésée brisa les os, non de Périphète, mais du Minotaure, & qu'il les répandit çà & là.

*Ossa mei frâtris clavâ perfracta trinodâ**

Sparsit humi.

Et la Crete fumant du sang du Minotaure. 1)
 Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,
 Sa foi par-tout offerte, & reçue en cent lieux;
 Hélène à ses parents dans Sparte dérobée; 2)
 Salamine témoin des pleurs de Périclès; 3)
 Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
 Trop crédules esprits que la flamme a trompés;
 Ariane aux rochers contant ses injustices; 4)
 Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;

1) *Et la Crete fumant du sang du Minotaure.*]

Il n'est personne qui ne connoisse la fable du *Minotaure*,
 que les poètes représentent comme un monstre moitié homme
 & moitié taureau.

2) *Hélène à ses parents dans Sparte dérobée.*]

Racine, dans *Iphigénie*, a déjà parlé de cet enlèvement.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere,

Thésée avoit osé l'enlever à son père, &c.

Acte IV. scène iv.

3) *Salamine témoin des pleurs de Périclès.*]

Cette *Périclès*, dont parle ici Racine, est la même que
 l'*Éribée*, mere d'Ajace, dont parle Sophocle, acte V. scène III.
 Athénée, liv. XII. l'appelle *Mélibée*, & dit que Télamon,
 roi de Salamine, l'épousa après Thésée qui l'abandonna.
 C'étoit, à ce qu'on croit, une des sept filles que Thésée
 conduisit en Crete pour être exposées au Minotaure.

4) *Ariane aux rochers contant ses injustices.*]

L'expression de *contar des injustices aux rochers* nous paroît
 hardie; mais elle est si belle que nous n'osons la blâmer.

Tu sçais cõme , à regret écoutant ce discours ,
 Je te pressois souvent d'en arrêter le cours. 1)
 Heureux , si j'avois pu ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire !
 Et moi-même , à mon tour , je me verrois lié !
 Et les dieux jusques là m'auroient humilié !
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable ,
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable ,
 Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui ,
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui. 2)
 Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie ,
 Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
 Mon pere la réproûve ; &c , par des loix séveres ,
 Il défend de donner des neveux à ses freres.
 D'une tige coupable il craint un rejetton ;
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom ;

1) *Je te pressois souvent d'en arrêter le cours.*]

On trouve dans la premiere édition de cette piece imprimée en 1677 :

» Je te pressois souvent d'en abrèger le cours , &c. »

2) *Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.*]

On ne se sert plus du mot *faillir* ; notre langue , en l'abolissant , n'en a point substitué d'autre qui exprime la même chose.

Et que , jusqu'au tombeau , soumise à sa tutelle ,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un pere irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée

T H É R A M È N E .

Ah , Seigneur ! si votre heure est une fois marquée , 1)
Le ciel de nos raisons ne sçait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine , irritant une flamme rebelle ,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin , d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur , n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ? 2)

1) *Ah , Seigneur ! si votre heure est une fois marquée , &c.]*

Le commencement de ce couplet a paru à tous les connoisseurs rempli de maximes triviales sur le pouvoir de l'amour ; dans la bouche d'un gouverneur elles sont encore plus ridicules.

2) *Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?]*

Vénus , dans le prologue d'Euripide , exalte ainsi l'étendue de son pouvoir.

Je comble , dit-elle , d'honneurs ceux qui se soumettent à mes loix , & je renverse les mortels orgueilleux qui osent braver ma puissance. Hippolyte , acte I. scene. 1.

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
 Si toujours Antiope, à ses loix opposée, 1)
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
 Avouez-le, tout change ; &c , depuis quelques jours,
 On vous voit moins souvent, orgueilleux & sauvage,
 Tantôt faire voler un char sur le rivage ,
 Tantôt, sçavant dans l'art par Neptune inventé,
 Rendre docile au frein un courfier indompté.
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
 Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent. 2)

1) *Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
 Si toujours Antiope, à ses loix opposée, &c.]*

Ce raisonnement comique est bien contraire au goût épuré qui distingue les ouvrages de Racine ; ce poète paroît en avoir pris l'idée du Pastor fido. C'est ici le seul exemple qu'on trouve chez lui d'un personnage qui s'exprime d'une manière contraire à son caractère.

Molière a mis cette pensée à sa place dans sa comédie des Femmes sçavantes. Henriette dit à sa sœur :

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez ,
 Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés ;
 Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
 N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.

Acte I. scène I.

2) *Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.]*

Il n'est pas possible de mieux peindre les impressions de l'amour.

Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez ;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle sçu vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramene, je pars, & vais chercher mon pere.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere *(Enone ?)*

1) *Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Enone ?*]

HIPPOLYTUS.

Quid huc seniles fessa moliris gradus ,
O fida nutrix ? Turbidam frontem gerens ,
Et macula vultus.

Seneca Hippolytus , act. II. scen. I.



S C E N E I I.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE, CENONE.

C E N O N E .

HÉLAS ! Seigneur , quel trouble au mien peut être égal ?

La reine touche presque à son terme fatal.
 En vain à l'observer jour & nuit je m'attache ,
 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
 Un désordre éternel regne dans son esprit.
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
 Elle veut voir le jour ; & sa douleur profonde
 M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde
 Elle vient.

H I P P O L Y T E .

Il suffit ; je la laisse en ces lieux ,
 Et ne lui montre point un visage odieux. 1)

1) *Il suffit ; je la laisse en ces lieux ,
 Et ne lui montre point un visage odieux.]*

Cette courte scène , qui ne paroît faite que pour écarter Hippolyte du lieu de la scène , sert encore à préparer le spectateur à l'arrivée de Phedre , & au désordre de sa situation.

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'ALLONS point plus avant ; demeurons , chere
Œnone. 1)

Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne. 2)

1) *N'allons point plus avant ; demeurons , chere Œnone.*]

Cette entrée de Phedre est imitée de la piece grecque ; Euripide fait apporter cette princesse sur un fauteuil ; elle commande à ses femmes de soulever un peu son corps , de soutenir ses mains , de relever sa tête. Cette imitation trop simple de la nature peut-être ne nous auroit point plu.

2) *Je ne me soutiens plus , ma force m'abandonne.*]

Λέλυμαι μιλῶν σῶνδισμα , φίλαι.

Dit Phedre dans Euripide. *Hippolyte* , acte I. scene vi.

Comme Racine représente Phedre marchant avec peine , & se soutenant sur Œnone , cette situation particuliere est moins imitée de l'*Hippolyte* de ce poëte grec , que de la scene I. de l'acte II. de son *Alceste* , où cette reine expirante dit aux femmes qui la soutiennent : *Arrêtez , arrêtez ; appuyez-moi ; je ne me soutiens plus.*

Μίθιστι , μίθιστί , μ' ἄδῃ

Κλίνατί μ' , ὡ σῶνῃ

Πέρι.

Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi. 1)
Hélas !

(Elle s'assied.)

Œ N O N E.

Dieux tout-puissants ! que nos pleurs vous appaissent !

P H E D R E.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent ! 2)
Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?

1) *Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.]*

C'est ici que commence tout l'intérêt, c'est ici que devrait aussi commencer l'exposition du véritable sujet de la pièce ; car tout ce que dit Hippolyte dans la première scène, ne contient guère qu'une énumération des infidélités de Thésée, aussi étrangère au fond du sujet, que la passion d'Hippolyte pour Aricie est inutile pour la marche de la pièce.

2) *Que ces vains ornements , que ces voiles me pèsent !]*

Dans Euripide, Phèdre dit : *je souffre avec peine le voile qui couvre mon front.* Hipp. *act. I. sc. v r.* Denis d'Halicarnasse a remarqué que le vers d'Euripide renferme une grace singulière, parce qu'il est composé d'une mesure qu'on nomme *anapest*, qui peint très-bien l'inertie, la lassitude & la défaillance. Nous observerons que le vers de Racine, qui répond à celui d'Euripide, a conservé ce genre de beauté. Si dans le vers grec,

Βαρέ μοι κεφαλῆς στίκταιν ἔχων,

la légèreté du mot *βαρέ* est tout-à-coup fixée par le mono-

Tout m'afflige & me nuit, & conspire à me nuire.

ÆNONÉ.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire ! 1)

Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière.

syllabe *me* qui le suit, on peut dire aussi que la légèreté du mot *voiles* est pareillement arrêtée par la paresse des deux mots *me pesent*; & que ce vers de Racine,

» Que ces vains ornements, que ces voiles me pesent » !
ne le cede en rien au vers grec, puisqu'il commence d'une manière tardive, & qu'il finit par une chute sans consistance.

1) Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !]

Imitation d'Euripide. Vous voyez, lui dit la confidente, l'éclat brillant du jour; vous respirez le grand air; vous voici hors de votre palais. . . . Vous nous parliez sans cesse de venir ici; bientôt, sans doute, vous vous ferez reporter dans votre appartement: car vous changez d'un moment à l'autre; rien ne vous plaît: vous vous dégoûtez de tout ce que vous avez, & vous lui préférez après ce que vous avez rejeté. Hippol., act. I. sc. VI.

Séneque fait faire à la confidente de Phedre un détail bien plus étendu de l'accablement de cette princesse; mais ce tableau est sans vie auprès de celui d'Euripide & de Racine, qui font réellement passer Phedre, aux yeux du spectateur, par toutes les épreuves que Séneque se contente de décrire & de raconter. Hippolyte, acte II. scène 1.

Vous la voyez, Madame ; & , prête à vous cacher,
 Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !

P H E D R E .

Noble & brillant auteur d'une triste famille ,
 Toi , dont ma mere osoit se vanter d'être fille ,
 Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois ,
 Soleil ! je te viens voir pour la dernière fois .

Œ N O N E .

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
 Vous verrai-je toujours , renonçant à la vie ,
 Faire de votre mort les funestes apprêts ?

P H E D R E .

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ? 1)

1) *Dieux , que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?]*

Ceci est une traduction vive & rapide d'Euripide.

*Hélas , dit Phedre , que ne puis-je à présent m'égarer dans les
 bois , & m'y reposer sur le gazon ! Que ne puis-je m'y désaltérer
 au bord d'une source claire & limpide ! &c. . . . Conduis-moi
 sur les hauteurs. . . . Je suis déjà dans une forêt de pins , je vois
 les chasseurs suivre la trace des chiens qui poursuivent les cerfs.
 Grands Dieux ! je voudrois pouvoir aussi les animer par mes
 cris. Que ne puis-je , armée d'un carquois thessalien , remplir mes
 mains de traits . . . & me disposer à les lancer ! &c. Diane ,
 qui présides aux lieux sacrés où la jeunesse vient s'exercer au
 manège , que ne suis-je occupée comme elle à dompter des chevaux !
 Hippolyte , acte I. scène VI.*

Quand pourrai-je , au travers d'une noble poussière ,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ? 1)

ENONE.

Quoi ! Madame.

PHEDRE.

Insensée ! où suis-je , & qu'ai-je dit ? 2)
Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit ?
Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.
Enone... la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux , malgré moi , se remplissent de pleurs.

ENONE.

Ah ! s'il vous faut rougir , rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.

1) *Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière.*]

La prosodie de ce vers est d'une légèreté admirable , elle exprime à l'oreille la rapidité du char.

2) *Insensée ! où suis-je , & qu'ai-je dit ? &c.*]

Imitation d'Euripide. *Malheureuse ! qu'ai-je fait ? à quel délire ai-je abandonné mes sens ? J'ai perdu ma raison.... Ce changement est l'ouvrage du cruel destin. . . . Et plus bas : Étendez à présent mon voile , couvrez-m'en le front ; j'ai honte de tous ce que je viens de dire : couvrez-moi ; mes yeux ne peuvent plus retenir mes larmes ; un rouge affreux s'étend sur mon visage.* Hip. act. 1. sc. v 1.
Phedre se laisse ensuite tomber sur son fauteuil , sans ouvrir les yeux à la lumière , & sans proférer un seul mot.

Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
 Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
 Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
 Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
 Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux, 1)
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.
 A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ? 2)
 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
 Vous offensez les dieux, auteurs de votre vie ;
 Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;

1) *Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux, &c.]*

Ces vers sont une traduction pompeuse des vers suivants d'Euripide. *Hippolyte*, acte I. scène v.

Τριτάταν δὲ τιν κλύω

Τάνδ' κατ' ἀμβροσίον

Στόματος αἶμα

Δάματρος ἀπὸς δῖμος ἀγνὸν ἔσχη.

Racine a cru qu'Œnone devoit faire remarquer avec une sorte d'affectation le temps que Phedre a passé sans prendre aucune nourriture. On a donc eu tort de le critiquer ici. On ne trouve point à redire que Thésée, dans Sénèque, exagère le temps qu'il a demeuré aux enfers, parce qu'il est très-vraisemblable que l'ennui d'une prison rigoureuse doit grossir le sentiment de sa durée. *Hippolyte*, acte II. scène 1.

2) *A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?]*

On ne dit point se laisser tenter à quelque chose.

Vous trahissez enfin vos enfants malheureux, 1)
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere ,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangere ,

1) *Vous trahissez enfin vos enfants malheureux , &c. &c.*]

Imitation d'Euripide. *Hippolyte*, acte II. scene II.

LA CONFIDENTE.

Sçachez au moins . . . que vous trahirez en mourant les intérêts de vos enfants ; & qu'ils seront dépouillés de l'héritage de leur pere , par cette orgueilleuse Amazone qui mit au monde un fils qui sera leur maître , tout étranger qu'il est . . . Vous le connoissez cet Hippolyte.

P H E D R E.

Ah , malheureuse !

LA CONFIDENTE.

Ce reproche vous touche ?

P H E D R E.

Je suis perdue ! Ne me parle jamais de lui , je t'en conjure au nom des dieux.

LA CONFIDENTE.

Mais quelle est votre idée ? Quoi ! vous ne voulez ni conserver vos jours , ni prendre soin des intérêts de vos enfants ?

P H E D R E.

Ja chéris mes enfants (A part.) Je suis en proie à des soins bien plus déchirants. Sénèque s'est privé de ce morceau , en supposant la confidente de Phedre instruite de l'amour de sa maîtresse dès le commencement de la piece.

A ce fier ennemi de vous , de votre sang ,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc ,
Cet Hippolyte.....

P H E D R E ,

Ah, Dieux !

Æ N O N E .

Ce reproche vous touche ?

P H E D R E .

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

Æ N O N E .

Hé bien ! votre colere éclate avec raison ;
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc ; que l'amour , le devoir vous excite ;
Vivez , ne souffrez pas que le fils d'une Scythe ,
Accablant vos enfants d'un empire odieux ,
Commande au plus beau sang de la Grece & des dieux.
Mais ne différez point , chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue ;
Tandis que , de vos jours prêts à se consumer ,
Le flambeau dure encore & peut se rallumer.

P H E D R E .

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

Æ N O N E .

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?

Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent. 1)

P H E D R E.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme
elles !

Œ N O N E.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

P H E D R E.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

Œ N O N E.

Mourez donc , & gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière ,
Mon ame chez les morts descendra la première ;

1) *Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.*]

Ce vers & les deux suivans sont une traduction littérale
d'Euripide. *Hippolyte* , acte II. scene II.

Τ Ρ Ο Φ Ο Σ.

Ἀγνὸς μὲν , ὃ παῖ , χεῖρας αἵματος φέρεις.

Φ Α Ι Δ Ρ Α.

Χεῖρες μὲν ἀγνὰι , φρὸν δ' ἔχει μίσημά τι.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
 Et ma juste douleur choisira les plus courts.
 Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
 Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
 Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
 Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?

P H E D R E.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence ? 1)
 Tu frémiras d'horreur, si je romps le silence.

1) *Quel fruit esperes-tu de tant de violence ? &c.]*

Cette situation terrible est tirée d'Euripide. La confidente se jette aux pieds de Phedre, & lui prend les mains en s'écriant : *Non, certes, je ne souffrirai point que vous continuiez à vous taire, ou bien j'expirerai à vos pieds.*

P H E D R E.

Que fais-tu ? prétends-tu me faire violence en te suspendant à mon bras ?

L A C O N F I D E N T E.

Non, je ne quitterai point vos genoux.

P H E D R E.

Si je te révéle l'horreur de ma situation, cet aveu fera ton malheur.

L A C O N F I D E N T E.

Eh ! peut-il m'arriver un plus grand mal que de vous perdre ?

P H E D R E. (à part.)

Tu mourras . . . Ce silence au moins me fera toujours honneur.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cede , grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

P H E D R E.

Quand tu fçauras mon crime , & le sort qui m'accable ,
Je n'en mourrai pas moins ; j'en mourrai plus coupable.

L A C O N F I D E N T E.

Et pourquoi me cacher ce qui doit servir à vous faire honorer , puisque ma curiosité n'a d'autre objet que votre intérêt ?

P H E D R E.

Les choses les plus honnêtes tournent souvent à notre confusion.

L A C O N F I D E N T E.

Si vous ne me dites rien , vous vous croirez donc plus estimable ?

P H E D R E.

Retire-toi , je t'en supplie ; laisse mes mains.

L A C O N F I D E N T E.

Non , je ne vous obéirai point , puisque vous me refusez la confiance que vous me devez.

P H E D R E.

Eh bien ! tu seras satisfaite ; car je respecte encore les mains qui m'ont nourrie.

L A C O N F I D E N T E.

*Je vous écoute , vous pouvez me parler. Hippolyte, acte II.
scène II.*

C E N O N E.

Madame , au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

P H E D R E.

Tu le veux. Leve-toi.

C E N O N E.

Parlez. Je vous écoute.

P H E D R E , *à part.*

Ciel ! que vais-je lui dire , & par où commencer ?

C E N O N E.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

P H E D R E.

O haine de Vénus ! ô fatale colere ! 1)

1) *O haine de Vénus ! ô fatale colere !]*

Plusieurs poètes anciens , & Sénèque sur-tout , ont feint que la haine de Vénus contre la postérité du Soleil , venoit de l'affront que le dieu du jour lui avoit fait , en révélant ses amours avec Mars. *Hippolyte* , acte I. scene II. vers 40 & suiv. Louis Racine observe en effet , d'après Servius , que *Vénus tourmenta* , par des amours déshonnêtes , *Circé* , *Médée* & *Pasiphat* , filles du Soleil ; *Ariane* & *Phedre* ses petites-filles. *Remarques* , tom. II. pag. 160.

Dans quels égarements l'amour jetta ma mere ! 1)

ŒNONE.

Oublions-les, Madame ; & qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

1) *Dans quels égarements l'amour jetta ma mere !*]

Racine ne parle qu'à mots couverts , & comme à regret , de l'étrange dérèglement de Pasiphaë ; il fait parler la confidente de Phedre avec bien plus de retenue qu'Euripide.

PHEDRE.

O mere infortunée ! à quel amour vous êtes-vous livrée ?

LA CONFIDENTE.

*De quoi parlez-vous ? ... de sa passion pour un taureau. ...
Ma fille , pourquoi la rappeler ? Hippolite , acte II. scene 11.*

Pasiphaë conçut de l'amour pour Taurus , secrétaire de Minos , ou l'un de ses lieutenants généraux. Elle en eut un fils qui porta le nom de Minotaure , parce qu'on ne sçavoit s'il étoit fils de Minos ou de Taurus. Cinq siècles après , il plut aux Grecs d'imaginer que cette princesse s'enfermoit dans une vache d'airain pour avoir commerce avec un taureau. Les poëtes grecs n'ont inventé cette fable que pour rendre odieux le nom de Minos ; c'étoit un bien foible moyen de consoler les Athéniens du tribut que ce roi leur avoit imposé.

Séneque a été bien moins délicat qu'Euripide , & par un effet des écarts où porte l'abus de l'esprit , il fait envier à Phedre le bonheur de Pasiphaë , qui trouva dans Dédale un ministre tout propre à seconder sa passion.

Quis meas misera deus ,

Aut quis juvare Dædalus flammas queat ?

Hippolyte , acte I. scene 11.

*

P H E D R E.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée, 1)
 Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

C E N O N E.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
 Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

P H E D R E.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
 Je pérís la dernière & la plus misérable. 2)

1) *Ariane, ma sœur, de quel amour blessée, &c.]*

Tout le monde sçait l'histoire de la malheureuse Ariane, que Thésée abandonna dans l'isle de Naxe, où Bacchus la vit & l'épousa. Racine s'éloigne ici de cette fiction. Euripide ne pouvoit pas prendre la même liberté, il fait dire à Phedre : *Et toi, sœur infortunée. . . Et la confidente répond, comme dans le poète françois : O ma fille ! qu'avez-vous ? Pourquoi faites-vous des imprécations contre votre sang ?* Hip. act. II. sc. 11.

2) *Je pérís la dernière & la plus misérable.]*

Dans Euripide, Phedre dit aussi : *Je suis la troisième d'entre mes sœurs, qui pérís misérablement.* Hippol. acte II. scene 11. Cette idée se trouve exprimée d'une manière bien plus forte dans l'Antigone de Sophocle. Antigone, condamnée à mourir, passe en revue tous les malheurs de sa maison ; elle s'écrie ensuite : *Je pérís donc la dernière & la plus misérable de ce sang malheureux,* acte IV. scene 11. Racine a rendu mot pour mot cette pensée, sans peut-être s'en être appercu ; tant il avoit l'esprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide.

C E N O N E.

ŒNONE.

Aimez-vous ? 1)

P H E D R E.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

1) *Aimez-vous ? &c.]*

Racine s'est ici écarté de son modèle ; mais il est dans cet endroit bien supérieur au poète grec. Phedre a dit qu'elle étoit la troisième de ses sœurs qui périssoit malheureusement. La confidente dit à part : *Je suis toute interdite ; que va-t-elle me dire ?*

P H E D R E.

Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes malheureuses.

L A C O N F I D E N T E.

Je n'en connois pas mieux ce que je veux apprendre de vous.

P H E D R E.

Que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je te déclare ?

L A C O N F I D E N T E.

Je n'ai point le don de deviner de pareilles obscurités.

P H E D R E.

Qu'est-ce qu'on appelle amour parmi les hommes ?

L A C O N F I D E N T E.

Ma fille, c'est le plus agréable & le plus douloureux de nos sentiments.

Tome IV.

T

Pour qui ?

P H E D R E .

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime ... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime ...

Œ N O N E .

Qui ?

P H E D R E .

J'en ai déjà éprouvé la douceur & les tourments.

L A C O N F I D E N T E .

Que dites-vous ? Vous aimez ?

P H E D R E .

Quel est-il ce fils de l'Amazone ?

L A C O N F I D E N T E .

Hippolyte.

P H E D R E .

C'est toi au moins, & non pas moi, qui l'as nommé. Hippolyte, acte II. scène II.

Gilbert, dans sa tragédie d'Hippolyte, a profité de cette dernière idée. Acrise, qui fait le même rôle qu'Œnone, nomme Hippolyte, & Phedre s'écrie aussi-tôt, comme dans Racine,

Ne m'en accuse point ; c'est toi qui l'as nommé.

Hippolyte, acte I. scène II.

P H E D R E.

Tu connois ce fils de l'Amazone, 1)
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

1) *Tu connois ce fils de l'Amazone, &c.]*

Voilà précisément la scène & l'endroit d'Euripide qu'Arifto-
phanes critique dans le premier acte de sa comédie des
Chevaliers. Nous observerons ici que la manière dont l'*Œdipe*
à Colone de Sophocle satisfait la curiosité des vieillards qui
l'interrogent, ressemble beaucoup à celle qu'Euripide &
Racine ont employée pour faire déclarer à Phèdre le secret
de son amour pour Hippolyte.

LE CHŒUR.

*Infortuné vieillard, puisque vous vous arrêtez ici... dites-
nous, à qui devez-vous le jour? Qui êtes-vous? Pourquoi traînez-
vous une vie errante? Quelle est votre patrie?*

ŒDIPÉ.

O étrangers! je suis sans patrie.... mais ne....

LE CHŒUR.

Vieillard, pourquoi craignez-vous de vous expliquer?

ŒDIPÉ.

*Ne demandez point qui je suis... Ne poussez pas plus loin
vos questions & vos recherches.*

LE CHŒUR.

Pourquoi donc?

ŒDIPÉ, à part.

Funeste origine!...

LE CHŒUR.

Parlez, je vous en prie.

Hippolyte ? Grands Dieux !

C E D I P E.

Ma fille hélas ! que leur dirai-je ?

L E C H Œ U R.

De quel sang êtes-vous , étranger ? Comment s'appelloit votre père ?

C E D I P E.

Ah , ma fille ! qu'ai-je encore à souffrir ?

A N T I G O N E.

Qu'avez-vous à craindre ? vous êtes au comble de l'infortune.

C E D I P E.

Je dirai donc . . . aussi bien je ne puis plus espérer d'être inconnu.

L E C H Œ U R.

Pourquoi tant différer ? . . . hâtez-vous.

C E D I P E.

Vous connoissez le fils de Laïus ? . . .

L E C H Œ U R.

Ah , Dieux !

C E D I P E.

De la postérité de Labdacus ? . . .

L E C H Œ U R.

Ciel !

C E D I P E.

Le malheureux Œdipe ?

L E C H Œ U R.

Quoi ! c'est vous ? &c. Œdipe à Colone , acte I. scène VI.

P H E D R E.

C'est toi qui l'as nommé.

Œ N O N E.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace. 1)

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

Voyage infortuné, rivage malheureux ,

Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

P H E D R E.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée ,

Sous les loix de l'hymen, je m'étois engagée ,

Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi.

Athenes me montra mon superbe ennemi. 2)

1) *Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace. }*

Dans Euripide , la confidente s'écrie , *Hipp. act. II. sc. II.*

Hélas ! qu'avez-vous dit ?... Je suis perdue..... Mes amies , ajoute-t-elle en s'adressant au chœur , cela est incroyable ; je ne puis plus tenir à la vie , elle m'est odieuse ; je déteste le jour qui m'éclaire. Mon ame va se séparer de mon corps.

2) *Athenes me montra mon superbe ennemi. }*

C'est Vénus qui , dans le prologue d'Euripide , raconte elle même la maniere dont Phedre devint amoureuse d'Hippolyte ; elle dit qu'*Hippolyte vint un jour des États de Pithée , dans ceux de Pandion , pour assister aux fêtes que Cérès avoit établies dans l'Afrique , &c. Phedre , ajoute-t-elle , le vit ; dès ce moment un amour violent s'empara de son cœur ; j'allumai tous les feux dont elle brûloit pour lui. Ibid. acte I. scene 1.*

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue. 1)
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

1) *Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue , &c.]*

Virgile a dit dans sa huitième églogue , d'après Théocrite ,
idylle II. vers 82 , idylle III. vers 42.

Ut vidi , ut perii , ut me malus abstulit error !

Ce sentiment a ici bien plus de vivacité.

On a regardé les trois vers suivants comme une sublime
imitation de l'ode de Sapho , si vantée par Longin , & si bien
imitée par Lucrece , liv. II. de son poëme , & par Catulle ,
ode 52 , *ad Lesbiam* , strophes 2 & 3. Les deux strophes qui
ont le plus de rapport avec les vers de Racine , ont été
traduites ainsi par Despréaux :

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps , si-tôt que je te vois ;
Et , dans les doux transports où s'égare mon ame ,
Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
Un frisson me saisit ; je pâme , je me meurs.

Tous les gens de goût ont observé qu'il y avoit un merveilleux
artifice dans ces trois définesces sourdes ,

Un nuage confus se répand sur ma vue ,
Je n'entends plus.

mais peut-être n'a-t-on pas pris garde que Racine avoit heureu-
sement imité ce genre de beauté dans ces trois définesces ,

» Je pâlis à sa vue.

» Dans mon ame éperdue.

» Mes yeux ne voyoient plus ».

Mes yeux ne voyoient plus , je ne pouvois parler ;
 Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
 Je reconnus Vénus & ses feux redoutables ,
 D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
 Par des vœux affidus je crus les détourner ;
 Je lui bâtis un temple , & pris soin de l'orner. 1)
 De victimes moi-même à toute heure entourée ,
 Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée. 2)

1) *Je lui bâtis un temple, & pris soin de l'orner.]*

Euripide fait aussi mention de ce temple. Vénus elle-même rend compte de la consécration que Phedre lui en fit.

Avant, dit-elle, que l'épouse de Thésée vint à Trézène, elle éleva un temple à Vénus; mais brûlant toujours d'un même amour pour Hippolyte absent, elle voulut qu'on dit que c'étoit pour lui seul qu'elle avoit fait cette consécration. Hippolyte, acte I. scène 1. En effet, selon plusieurs auteurs, Phedre appelloit cet édifice Hippolytion.

Le Scholiaste d'Homère, Diodore de Sicile, & Pausanias, corinth. pag. 75, parlent de ce monument de la passion de Phedre, qui, selon Tzetzes dans ses commentaires sur Lycophron, fut appelé le temple de l'amour, *τὸς ἠρωτῶνς*.

2) *Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée.]*

L'idée renfermée dans ce vers & le suivant, paroît n'être qu'une traduction de ceux-ci de Virgile :

Instauratque diem donis, pecudumque reclusa

Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.

Heu ! vatum ignaræ mentes, quid vota furentem,

Quid delubra juvant ?

Enéide, liv. IV. vers 64 & suiv.

T iv

D'un incurable amour remèdes impuissants !
 En vain sur les autels ma main brûloit l'encens.
 Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
 J'adorois Hippolyte ; & , le voyant sans cesse , 1)
 Même au pied des autels que je faisois fumer ,
 J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
 Je l'évitois par-tout. O comble de misère !
 Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père , 2)
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter ;
 J'excitai mon courage à le persécuter.
 Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre ,
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.

1) *J'adorois Hippolyte ; & , le voyant sans cesse , &c.]*

On fera peut-être curieux de voir comment Pradon a rendu ce même détail dans la sc. III. de l'act. I. de sa Phedre.

Je connus Hippolyte , & sentis mon vainqueur.

Il offrit la victime ; & , d'un desir profane ,

J'enviois en secret le bonheur de Diane.

J'aurois voulu lui faire un larcin de ses vœux ;

Je conjurois Vénus de lui donner mes feux.

Mais la déesse enfin me punit de ce crime ;

Du sacrifice , hélas ! Phedre fut la victime ;

Et , sans plus respecter la sainteté du lieu ,

Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour dieu.

2) *Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.]*

Ceci n'est imité de personne , & ces vers sont inimitables.
 Le germe de cette idée paroît être dans ce vers d'Andromaque , acte II. scene v.

C'est Hector , disoit-elle , en l'embrassant toujours , &c.

Je pressai son exil ; & mes cris éternels
 L'arracherent du sein & des bras paternels.
 Je respirois , Œnone ; & , depuis son absence ,
 Mes jours , moins agités , couloient dans l'innocence.
 Soumise à mon époux , & cachant mes ennuis ,
 De son fatal hymen je cultivois les fruits.
 Vaines précautions ! cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézene amenée ,
 J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
 Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
 C'est Vénus toute entiere à sa proie attachée. 1)
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
 J'ai pris la vie en haine , & ma flamme en horreur.
 Je voulois , en mourant , prendre soin de ma gloire ,
 Et dérober au jour une flamme si noire.

1) *C'est Vénus toute entiere à sa proie attachée.*]

C'est ici l'*in me tota ruens Venus* d'Horace , liv. I. ode 19.

On a vu , par les imitations que nous avons rapportées , avec quel art Racine a sçu se parer des richesses d'autrui. Cette scene est très-belle ; M. Fréron prétend qu'on ne peut point en trouver dans Corneille qui lui serve d'équivalent. Année littéraire , 1755 , tom. IV. pag. 59. En effet , cette scene étonnante est la plus forte , la mieux dialoguée , la mieux écrite , la plus parfaite enfin qui soit sortie de la main d'aucun poëte tragique. Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine. Voyez remarques de Louis Racine , tom. II. pag. 403.

Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
 Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas ;
 Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ;
 Et que tes vains secours cessent de rappeler
 Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

S C E N E I V.

P H E D R E , C E N O N E , P A N O P E .

P A N O P E .

J E voudrois vous cacher une triste nouvelle,
 Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
 La mort vous a ravi votre invincible époux ;
 Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

C E N O N E .

Panope, que dis-tu ?

P A N O P E .

Que la reine abusée
 En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
 Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
 Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

P H E D R E .

Ciel !

P A N O P E.

Pour le choix d'un maître Athenes se partage ;
 Au prince votre fils l'un donne son suffrage ,
 Madame ; & de l'État l'autre oubliant les loix ,
 Au fils de l'étrangere ose donner sa voix.
 On dit même qu'au trône une brigue insolente
 Veut placer Aricie , & le sang de Pallante.
 J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
 Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
 Et l'on craint , s'il paroît dans ce nouvel orage ,
 Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

Œ N O N E.

Panope , c'est assez. La reine , qui t'entend , 1)
 Ne négligera point cet avis important.

1) *Panope , c'est assez. La reine , qui t'entend , &c.]*

Le poète a l'attention de faire répondre Œnone à la place de Phedre. Le silence que garde la reine , en apprenant cette nouvelle , est infiniment plus adroit & plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu lui faire dire.

Une nouvelle destinée commence pour la veuve de Thésée ; une foule d'idées se présente à son esprit ; les paroles seroient superflues , la situation parle pour elle. Le silence est quelquefois chez les grands poètes le comble de l'éloquence ; témoin celui d'Ajax dans l'odyssée , & de Didon dans l'énéide.

S C E N E V.

P H E D R E , C E N O N E .

C E N O N E .

MADAME, je cessois de vous presser de vivre ; 1)
 Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre ;
 Pour vous en détourner je n'avois plus de voix :
 Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.

1) *Madame, je cessois de vous presser de vivre, &c.]*

La confidente, dans Euripide, change tout d'un coup de pensée, sans qu'on en sçache la raison. *Voyez le précis de l'Hippolyte d'Euripide, page 232.* Elle commence par frémir de l'aveu de Phedre, & bientôt après elle s'écrie : *Votre malheur m'avoit inspiré d'abord les frayeurs les plus vives. Je reconnois à présent la frivolité de mes terreurs ; les secondes réflexions sont souvent meilleures que les premières.* Hippolyte, acte II. scène 11. Le tour que prend Cœnone pour rassurer Phedre contre ses remords est bien plus adroit.

Séneque a fait la même faute qu'Euripide ; mais il a cherché à excuser la confidente de Phedre par le sentiment de son attachement pour elle. On peut même remarquer, dans le précis que nous avons donné de l'Hippolyte du poëte latin, que si la nourrice de Phedre se résout à servir la passion de cette princesse, c'est après avoir inutilement tenté de la rappeler à son devoir.

Votre fortune change, & prend une autre face.
 Le roi n'est plus, Madame ; il faut prendre sa place. 1)
 Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
 Esclave s'il vous perd, & roi si vous vivez.
 Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
 Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
 Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
 Iront contre sa mere irriter ses aïeux.
 Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
 Votre flamme devient une flamme ordinaire.
 Thésée, en expirant, vient de rompre les nœuds
 Qui faisoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
 Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
 Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.

1) *Le roi n'est plus, Madame ; il faut prendre sa place.*]

Cette raison est très-adroite : mais ce qui fuit n'a pas le même mérite :

» Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :

» Votre flamme devient une flamme ordinaire ».

Quelque aveuglée que soit Phedre par sa passion, elle ne peut penser que son amour pour Hippolyte, qui est un crime du vivant de Thésée, cesse d'en être un après sa mort. Ce raisonnement est tout l'opposé de ce que dit la confidente de Phedre dans Sénèque. *Vous croyez, lui dit-elle, que votre crime sera impuni, & qu'il ne vous laissera rien à craindre, parce que Thésée n'est plus au nombre des vivants ? . . . Vous êtes dans l'erreur, &c.* Hippolyte, acte I. scène II.

Peut-être , convaincu de votre averfion ,
 Il va donner un chef à la fédition.
 Détrompez fon erreur , fléchiffez fon courage. 1)
 Roi de ces bords heureux , Trézene eft fon partage.
 Mais il fçait que les loix donnent à votre fils
 Les fuperbes remparts que Minerve a bâtis.
 Vous avez l'un & l'autre une juftte ennemie.
 Uniffez-vous tous deux pour combattre Aricie.

P H E D R E .

Hé bien ! à tes confeils je me laiffe entraîner.
 Vivons , fi vers la vie on peut me ramener ,
 Et fi l'amour d'un fils , en ce moment funefte ,
 De mes foibles efprits peut ranimer le refte.

1) *Détrompez fon erreur , fléchiffez fon courage.*]

On *détrompe* quelqu'un : on le fait revenir de *fon* erreur ;
 mais on ne dit pas également , *détromper l'erreur de quelqu'un* ,
 comme l'a remarqué M. l'abbé d'Olivet. *Remarques fur Ra-*
cine , nouv. édit. pag. 35.

Fin du premier acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu ! 1)
Hippolyte me cherche, & veut me dire adieu !
Ismene, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grece,

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi ?
Je cesse d'être esclave, & n'ai plus d'ennemi ?

1) *Hippolyte demande à me voir en ce lieu !*]

Cet épisode est absolument inutile à l'action ; il ne fait qu'en retarder la marche.

Non, Madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos freres.

A R I C I E .

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

I S M E N E .

On feroit de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidelle.
On dit même, & ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu, 1)
Il a vu le Cocyte & les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

A R I C I E .

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?

1) *Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu.*]

Apollonius de Rhodes, dans son poëme des Argonautes, liv. I. vers 100 ; Horace, liv. II. ode VII. Virgile, *énéide*, liv. VI. vers 618 ; & Sénèque, *Hippolyte*, acte I. scene 1. vers 11, parlent de ce voyage de Thésée aux enfers, sur lequel on prétend qu'Hésiode avoit fait un poëme. *Pausanias*, *béotiques*, pag. 306.

Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés ?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, & vous seule en doutez,
Athenes en gémit, Trézene en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnoît Hippolyte.
Phedre, dans ce palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi, plus humain que son pere,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère ?
Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMENE.

Madame, je le croi,

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi ?
Sur quel frivole espoir penfes-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sçais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte ;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.

Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre. 1)
 Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
 Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
 Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter. 2)
 Le nom d'amant peut-être offense son courage ;
 Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

A R I C I E .

Que mon cœur, chere Ismene, écoute avidement
 Un discours qui, peut-être, a peu de fondement !
 O toi, qui me connois, te sembloit-il croyable
 Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
 Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
 Dût connoître l'amour & ses folles douleurs ?
 Reste du sang d'un roi, noble fils de la terre,
 Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
 J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
 Six freres... 3) quel espoir d'une illustre maison !

1) *Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre.*]

Présence est ici pour air, contenance.

2) *Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,*

Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.]

Racine auroit dû s'arrêter à ces vers, qui sont une peinture vraie de la passion. Les deux vers suivants ne sont qu'une subtilité puérile, indigne de la tragédie.

3) *Six freres...*]

Plutarque en compte jusqu'à cinquante. *Vie de Thésée, tome I. page 2. D. 7, édit. de Paris in-fol. 1624.*

Le fer moissonna tout; & la terre humectée
 But, à regret, le sang des neveux d'Érectée. 1)
 Tu sçais, depuis leur mort, quelle sévère loi
 Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
 On craint que de la sœur les flammes téméraires
 Ne raniment un jour la cendre de ses freres.
 Mais tu sçais bien aussi de quel œil dédaigneux
 Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
 Tu sçais que, de tout temps à l'amour opposée,
 Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
 Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
 Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils. 2)

1) *Et la terre humectée*

But, à regret, le sang des neveux d'Érectée.]

L'épithete d'*humectée* est inutile; mais c'est l'inconvénient de la rime. L'expression *la terre but le sang*, est prise d'Eschyle dans les sept chefs devant Thebes. *Acte IV. scene 1.*

Πίπτειν αἷμα γαῖ' ὑπ' ἀλλήλων φόνος.

Racine ajoute que la terre

» But, à regret, le sang..... d'Érectée ».

C'est que ce roi étoit fils de la terre; ce qui signifioit qu'il étoit un des premiers hommes qui habiterent l'Attique, ou qu'il descendoit de ceux qui s'y établirent d'abord.

2) *Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.]*

Le reste de cette scene est très-bien écrit. Racine sentoît combien il étoit nécessaire de racheter par des détails heureux, par un style correct, élégant & harmonieux, la foiblesse d'une scene vuide & inutile.

Non que , par les yeux seuls lâchement enchantée ,
 J'aime en lui sa beauté , sa grace tant vantée ,
 Présents dont la nature a voulu l'honorer ,
 Qu'il méprise lui-même , & qu'il semble ignorer.
 J'aime , je prise en lui de plus nobles richesses ,¹⁾
 Les vertus de son pere , & non point les foiblesses.
 J'aime ; je favoriserai , cet orgueil généreux
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
 Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée.
 Pour moi , je suis plus fiere , & suis la gloire aisée²⁾

1) *J'aime : je prise en lui de plus nobles richesses , &c.]*

Le mot *priser* s'est perdu en poésie ; cependant l'usage qu'en fait ici Racine auroit dû le faire conserver.

2) *Pour moi , je suis plus fiere , & suis la gloire aisée , &c.]*

Pradon a voulu lutter ici contre Racine ; cet exemple prouveroit que les personnes qui avoient assisté aux lectures particulieres de la Phedre de notre poëte , en avoient rapporté à Pradon plusieurs détails , & que celui-ci s'étoit empressé de les dérober à son adversaire. Il fait dire à Phedre :

Nous méprisons les conquêtes faciles ;

Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquilles ;

Et c'est le piège adroit où l'amour nous surprend ,

Quand il arme nos yeux contre un indifférent.

Par orgueil on veut vaincre , on s'attache , on s'oublie ,

En voulant l'attendrir , on se trouve attendrie ,

Notre fierté commence à nous abandonner ;

Et l'on prend de l'amour lorsqu'on en croit donner.

Phedre , acte I. scène III.

D'arracher un hommage à mille autres offert ,
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert,
 Mais de faire fléchir un courage inflexible ,
 De porter la douleur dans une âme insensible ,
 D'enchaîner un captif de ses fers étonné ,
 Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
 C'est là ce que je veux , c'est là ce qui m'irrite.
 Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte ;
 Et vaincu plus souvent , & plutôt surmonté ,
 Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
 Mais, chère Ismene, hélas ! quelle est mon imprudence !
 On ne m'opposera que trop de résistance.
 Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui ,
 Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
 Hippolyte aimeroit ! ... Par quel bonheur extrême
 Aurois-je pu fléchir. ?

ISME NE.

Vous l'entendrez lui-même ;

Il vient à vous.

a



S C E N E I I.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

H I P P O L Y T E.

MADAME, avant que de partir,
 J'ai cru de votre sort devoir vous avertir.
 Mon pere ne vit plus. Ma juste défiance
 Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
 La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
 Pouvoit à l'univers le cacher si long-temps.
 Les dieux livrent enfin à la parque homicide
 L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
 Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
 Écoute, sans regret, ces noms qui lui sont dus.
 Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
 Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.
 Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur. 1)
 Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;
 Et, dans cette Trézene, aujourd'hui mon partage,
 De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,

1) *Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.*]

On se plaint de la rigueur d'une loi ; mais on ne peut pas dire en plaindre la rigueur. Dissertations sur les tragédies de Corneille & de Racine, tom. II. pag. 377.

Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi, 1)
Je vous laisse aussi libre, & plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères loix dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme, & le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sçais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter.
La Grece me reproche une mere étrangere.
Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frere,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits,
Que je sçaurois sauver du caprice des loix.
Un frein plus légitime arrête mon audace;
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.

1) *Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi.*]

V A R I A N T E.

» Qui m'a, sans hésiter, reconnu pour son roi ».

V iv

L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
 Athenes , par mon pere accrûe & protégée , 1)
 Reconnut avec joie un roi si généreux ,
 Et laissa dans l'oubli vos freres malheureux.
 Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle.
 Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
 Assez dans ses fillons votre sang englouti
 A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
 Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete 2)
 Offrent au fils de Phedre une riche retraite.
 L'Attique est votre bien. Je pars , & vais pour vous
 Réunir tous les vœux partagés entre nous.

A R I C I E .

De tout ce que j'entends , étonnée & confuse ,
 Je crains presque , je crains qu'un songe ne m'abuse.
 Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
 Quel dieu , Seigneur , quel dieu l'a mis dans votre sein ?

1) *Athenes , par mon pere accrûe & protégée , &c.]*

C'est à Thésée qu'on attribue la fondation de la ville d'Athenes , & la réunion dans une même enceinte des bourgs différents qui composoient ce petit royaume. Avant lui , cet État n'avoit aucune place de résistance. *Plutarque , vie de Thésée , pag. 10 ; Isocrate , pag. 214.*

2) *Les campagnes de Crete , &c.]*

La Crete est un pays montueux. On a critiqué pour cela avec assez peu de raison l'application que fait ici Racine du mot de *campagnes*.

Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
Et que la vérité passe la renommée ! 1)
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir !
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si long-temps pu défendre votre ame
De cette inimitié.....?

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame ! 2)
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant.....?

ARICIE.

Quoi, Seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.

1) *Et que la vérité passe la renommée !*]

La reine de Saba fait, dans l'écriture sainte, un éloge semblable de Salomon. *Major est sapientia & opera tua quam rumor quem audivi.* III^e liv. des rois, chap. X. v. 7.

2) *Moi, vous haïr, Madame ! &c.]*

Pradon fait de même Hippolyte amoureux d'Arécie : faute qu'Euripide & Sénèque n'ont point commise ; c'est-à-dire, qu'il n'a imité Racine que dans ce qu'il avoit de défectueux.

Je vois que la raison cède à la violence.
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
 Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer
 D'un secret que mon cœur ne peut plus enfermer.
 Vous voyez devant vous un prince déplorable,
 D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi qui, contre l'amour fierement révolté, 1)
 Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;
 Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
 Pensois toujours du bord contempler les orages ;

1) *Moi qui, contre l'amour fierement révolté, &c.]*

Pour sentir davantage le charme de la diction de Racine,
 il ne faut que lui opposer les vers suivans de Pradon.

Assez, & trop long temps, d'une bouche profane,
 Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane ;
 Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
 Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
 Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse :
 Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.
 Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux ;
 Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Phedre, acte I. scene II.

Les mêmes pensées & les mêmes situations peuvent venir dans l'esprit de l'écrivain le plus médiocre & du plus grand homme ; mais c'est la manière de les rendre & de les exprimer qui fait distinguer le grand poète d'avec le versificateur. Ceux qui aiment à comparer peuvent consulter le parallèle que M. de Voltaire a fait dans sa préface sur MARIAMNE, de cette déclaration de Pradon avec celle de Racine.

Affervi maintenant sous la commune loi ,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ! 1)
 Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
 Cette ame si superbe est enfin dépendante.
 Depuis près de six mois , honteux , désespéré ,
 Portant par-tout le trait dont je suis déchiré ,
 Contre vous , contre moi , vainement je m'éprouve.
 Présente je vous suis , absente je vous trouve.
 Dans le fond des forêts votre image me suit.
 La lumière du jour , les ombres de la nuit ,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même , pour tout fruit de mes soins superflus ,
 Maintenant je me cherche , & ne me trouve plus.
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune.
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
 Mes seuls gémissements font retentir les bois , 2)
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

1) *Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !]*

Cette expression figurée est heureusement préparée par celles d'*orages* , de *naufrages* , &c.

2) *Mes seuls gémissements font retentir les bois , &c.]*

Ce sont ces idées recherchées & tout ce langage précieux qui gâtent cette pièce ; sans ce défaut , Racine en auroit fait un chef-d'œuvre. M. de Fenelon a dit avec raison que *l'action auroit été plus vive , plus courte & plus rapide , si on n'y avoit vu que Phèdre livrée à la fureur de son amour.*

Peut-être le récit d'un amour si sauvage 1)
 Vous fait , en m'écoutant , rougir de votre ouvrage.
 D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
 Quel étrange captif pour un si beau lien ! 2)
 Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere.
 Songez que je vous parle une langue étrangere ;
 Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés ,
 Qu'Hippolyte , sans vous , n'auroit jamais formés.

1) *Peut-être le récit d'un amour si sauvage , &c.]*

Hippolyte craint que ses protestations de tendresse ne fassent rougir Aricie , parce qu'il vient de lui parler de chasse , de courriers , de chars & de javelots. On ne sçauroit trop admirer l'artifice du poëte d'avoir sçu lui conserver ici ce reste de teinture sauvage. C'est à cette seule marque qu'on peut encore reconnoître Hippolyte.

2) *Quel étrange captif pour un si beau lien !]*

D'où vient que cette scene , si bien écrite , est si froide ? C'est qu'on s'intéresse peu à toutes ces déclarations galantes ; c'est que l'amour naissant est toujours foible au théâtre ; c'est qu'il faut qu'il soit dans toute sa force pour y produire quelque effet.

On est surpris que Boileau ; dont l'humeur sévere avoit tant ridiculisé dans Quinault toute cette fade galanterie , *toute cette morale lubrique* , beaucoup moins déplacée dans un opéra que dans une tragédie , ait pu laisser passer à Racine ces défauts insupportables dans un ouvrage où les passions ne doivent paroître que dans leur fureur.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE,
ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

SEIGNEUR, la reine vient, & je l'ai devancée;
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.

Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre ! Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre ?...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.

J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....,

A R I C I E .

Partez , Prince , & suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin , si grand , si glorieux , 1)
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

S C E N E I V .

HIPPOLYTE , THÉRAMENE.

H I P P O L Y T E .

A M I , tout est-il prêt ? Mais la reine s'avance.
Va , que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal , cours , ordonne & revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

1) *Mais cet empire enfin , si grand , si glorieux , &c.]*

.Ce mot *enfin* n'est ici que pour la mesure.

Quelle décence dans cette réponse ! & que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! Cet entretien ne finit en apparence qu'à ce vers : le reste de la scène se passe dans le cœur des spectateurs.

SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHEDRE à Œnone, dans le fond du théâtre.

LE voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire. 1)

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,

1) *Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.*

J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.]

Phedre dit de même dans Sénèque : *Ma bouche refuse de prononcer ce que je veux lui dire ; une force puissante m'oblige de parler, un autre sentiment m'en empêche.* Hippolyte, acte II. scène II. vers 14.

Cette scène est de l'invention de Sénèque, mais elle n'est pas conduite avec autant d'art que dans Racine ; les belles transitions dont se sert ce poëte pour amener l'aveu de la passion de Phedre, ne sont qu'ingénieuses dans la tragédie latine, au lieu qu'elles sont pleines de chaleur dans la pièce françoise ; parce que Racine les a fait naître, non de l'adresse & de la prudence de Phedre, mais du trouble & de l'égarement où elle se trouve.

Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
 Je vous viens pour un fils expliquer mes allarmes.
 Mon fils n'a plus de pere , & le jour n'est pas loin
 Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
 Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
 Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
 Mais un secret remords agite mes esprits;
 Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
 Je tremble que sur lui votre juste colere
 Ne poursuive bientôt une odieuse mere.

H I P P O L Y T E .

Madame, je n'ai point des sentiments si bas. 1)

P H E D R E .

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
 Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire;
 Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
 A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
 Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
 En public, en secret, contre vous déclarée,
 J'ai voulu par des mers en être séparée.
 J'ai même défendu, par une expresse loi,
 Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.

1) *Madame, je n'ai point des sentiments si bas. }*

Ce vers ne nous semble pas assez noble ; d'ailleurs le dernier hémistiche tombe sans grace.

Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mere jalouse
Pardonne rarement aux fils d'une autre épouse;
Madame; je le sçais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHEDE.

Ah! Seigneur, que le Ciel, (j'ose ici l'attester)
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble & me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore.¹⁾
Peut-être votre époux voit encore le jour.
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.

1) *Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore, &c.*]

Séneque a fourni à Racine ce moyen de consolation. La reine conjure Hippolyte d'avoir pitié de son veuvage; & ce jeune prince lui répond: *Puisse le Ciel écarter un si funeste présage! Mon pere va revoir incessamment cette contrée. Les justes dieux nous accorderont son retour.* Hippolyte, acte II. scene II.

Neptune le protege, & ce dieu tutélaire
Ne fera pas en vain imploré par mon pere. 1)

P H E D R E.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur 2). Puisque Thésée a vu les sombres bords, 3)

1) *Ne fera pas en vain imploré par mon pere.]*

Racine ne paroît avoir ici rappelé toute la protection que Neptune accorde à Thésée, que pour établir la vraisemblance de la catastrophe.

2) *On ne voit point deux fois le rivage des morts ;
Seigneur.]*

Ce vers est une traduction inimitable des vers suivants de Sénèque.

Non unquam amplius

Convexa tetigit supera , qui merfus semel

Adiit silensem nocte perpetuâ domum.

Hippolyte , acte I. scene 11.

3) *Puisque Thésée a vu les sombres bords , &c.]*

C'est ce que dit Mégare dans Euripide.

Vous espérez en vain que votre fils retournera sur la terre ; nul homme n'est sorti du sombre royaume de Pluton. Hercule furieux, acte I. scene III.

Le préjugé où est Phedre que Thésée est descendu aux enfers, & qu'il ne reviendra plus, est de l'invention de Sénèque. Cette préoccupation sert à tromper cette princesse, & à lui faire écouter sa passion criminelle. Dans Euripide, Thésée ne s'est absenté que pour un an ; il est sur le point de revenir, on l'attend au premier moment. Ces deux situations ont chacune leur beauté.

En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. 1)
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle; & mon cœur... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur, malgré moi, se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.
Toujours de son amour votre ame est embrasée. 2)

1) *Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.]*

Séneque a fourni ce beau vers à Racine.

Regni tenacis dominus & tacitæ Stygis

Nullam relictos fecit ad superos viam.

Le maître du ténébreux empire qu'arrose le Stryx ne lâche jamais sa proie; il n'a pas encore permis aux morts de voir le jour qu'ils ont quitté. Hippolyte, acte II. scène II.

On peut remarquer ici que le *regni tenacis* du tragique latin, qu'on ne peut traduire en françois avec la même précision, a été on ne peut pas mieux rendu par la belle épithète d'*avare*, que Racine paroît avoir empruntée du

Scrupitum Acherontis avari

de Virgile. *Georgiques*, livre II. vers 492.

2) *Toujours de son amour votre ame est embrasée.]*

Traduction de ce vers de Séneque:

Amore nempè Thesæi casto furis?

Hippolyte, acte II. scène II.

P H E D R E .

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée. ¹⁾
 Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
 Volage adorateur de mille objets divers,
 Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
 Mais fidelle, mais fier, & même un peu farouche;

¹⁾ *Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée; &c.]*

Toute cette déclaration est empruntée de Sénèque. *Hippolyte*, acte II. scene II. vers 57 & suiv.

Oui, dit Phedre, j'aime, *Hippolyte*, cet air que Thésée apporta en naissant, & qu'il conservoit encore lorsqu'un duvet léger couvrit pour la premiere fois la fraîcheur de ses joues, & lorsqu'il s'engagea dans l'affreuse retraite du Minotaure, & qu'à l'aide d'un fil il scût en reconnoître tous les détours. Dans quel éclat nous parut-il alors ! Ses cheveux étoient noués avec des bandelettes : une couleur vermeille animoit la délicatesse de son teint ; à travers la foiblesse de son âge, on démêloit déjà sa vigueur naissante ; il avoit les traits de Diane que vous aimez, de Phœbus mon pere, ou plutôt il avoit vos traits. Oui, tel étoit son air lorsque le perfide nous plut ; il portoit, comme vous, sa tête avec fierté. Ce qu'on remarque de plus en vous, c'est cet éclat qui n'a pas besoin de parure. Vous êtes l'image vivante de votre pere : il me semble aussi qu'un mélange heureux des qualités de votre mere ajoute quelques traits de plus à cette ressemblance, & qu'on démêle la fermeté rigide des Scythes à travers l'air moins sauvage des Grecs. Si vous fussiez descendu avec votre pere dans les ports de Crete, ma sœur n'eût destiné qu'à vous le fil qu'elle lui donna.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
 Il avoit votre port, vos yeux, votre langage :
 Cette noble pudeur coloroit son visage,
 Lorsque de notre Crete il traversa les flots.
 Digne sujet des vœux des filles de Minos,
 Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grece assembla-t-il l'élite ?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
 Par vous auroit péri le monstre de la Crete,
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée. 1)
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
 C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.

1) *Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée. }*

Cette fin du couplet n'est imitée de personne : c'est la passion portée à son comble, c'est l'ivresse de l'amour peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives & les plus vraies. *Quelle fécondité d'idées, de sentiments & d'images !* s'écrie ici M. Lefranc de Pompignan, dans sa lettre à Louis Racine : rien n'échappe à Phedre amoureuse ; ce que l'amour lui représente, elle croit le voir ; & tout ce qu'elle voit, elle le rend visible au spectateur. Rem. de Louis Racine, tom. II. p. 404.

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
 Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
 Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;
 Et Phedre , au labyrinthe avec vous descendue ,
 Se seroit avec vous retrouvée ou perdue. 1)

H I P P O L Y T E .

(*à part.*)

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?..... 2) Madame,
 oubliez-vous
 Que Thésée est mon pere , & qu'il est votre époux ?

P H E D R E .

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire ,
 Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

1) *Et Phedre , au labyrinthe avec vous descendue , &c.]*

Voilà sans doute le dernier degré où la passion puisse être portée au théâtre.

2) *Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?...]*

Dans Sénèque , Hippolyte entre ici en fureur ; il est étonné que les dieux écoutent de pareilles horreurs , sans en témoigner leur indignation ; il voudroit que le ciel s'obscurcît , que le soleil effrayé retournât sur lui-même ; il prie le maître du tonnerre de l'écraser de sa foudre , puisqu'il a pu devenir l'objet des transports incestueux de sa belle-mere. La surprise d'Hippolyte , réduite à ce peu de mots , *Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?* est bien plus éloquente dans Racine.

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant, 1)
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais.....

PHÈDRE.

Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue. 2)

1) *Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant, &c.]*

Séneque n'admet point dans Hippolyte cette louable confusion, ce doute estimable ; Racine, en cet endroit, est bien supérieur à son modèle. Ce n'est pas en cela seulement que pèche le héros du tragique latin : il le représente prêt à donner la mort à Phèdre, & la saisissant par les cheveux pour l'immoler à son ressentiment. *Hippolyte, acte II. scène II.* Il s'en faut peu qu'Euripide ne prête à Hippolyte le même emportement envers la nourrice de Phèdre.

Phèdre de même, chez Séneque, s'oublie au point de se jeter aux genoux d'Hippolyte, pour le conjurer de répondre à sa passion. Racine n'est pas moins admirable dans la manière dont il a imité les anciens, que par l'art avec lequel il a su s'en écarter.

2) *Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue.]*

Ce n'est plus un amour qui s'échappe avec les plus grands ménagements ; c'est la passion qui éclate dans toute sa force, c'est un torrent qui se déborde avec fureur. Quel pinceau il falloit avoir pour peindre avec tant de feu les emportements d'une passion effrénée !

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connois donc Phedre & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui, dans
mon flanc ,
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel ! je t'ai chassé :
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux
charmes.
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux, un moment, pouvoient me regarder,
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,

Je te venois prier de ne le point haïr.
 Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
 Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
 Venge-toi : punis-moi d'un odieux amour.
 Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
 Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite,
 La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !....
 Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'é-
 chapper ; 1)
 Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
 Impatient déjà d'expier son offense ,
 Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
 Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups ,
 Si ta haine m'envie un supplice si doux ,
 Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée ,
 Au défaut de ton bras , prête-moi ton épée. 2)
 Donne.

1) *Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.*]

Séneque, qui représente Hippolyte prêt à immoler Phèdre, lui fait dire, en s'adressant à Diane : *Jamais le sang ne coula plus justement sur tes autels.* Hippolyte, acte II. scène 11.

2) *Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.*]

L'idée que Racine a eue de faire rester entre les mains de Phèdre l'épée d'Hippolyte, est due à Séneque. *Hippolyte*, acte II. scène 11. vers 115 & suiv. Ce moyen paroît ressembler au manteau de Joseph resté entre les mains de la femme de Putiphar. *Genèse*, chap. XXXIX. v. 12.

Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !...
 Mais on vient. Évitez des témoins odieux.
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

S C E N E V I .

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

T H É R A M E N E .

EST-CE Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
 Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?

Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

H I P P O L Y T E .

Théramene, fuyons. Ma surprise est extrême.
 Je ne puis, sans horreur, me regarder moi-même.
 Phedre... Mais non, grands Dieux ! qu'en un profond
 oubli

Cet horrible secret demeure enseveli !

T H É R A M E N E .

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
 Mais Athenes, Seigneur, s'est déjà déclarée.

Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus ;
Votre frere l'emporte, & Phedre a le dessus. 1)

HIPPOLYTE.

Phedre ?

THÉRAMENE.

Un héros, chargé des volontés d'Athenes,
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez !
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire ;
Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je sçais trop
bien.

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,

1) *Votre frere l'emporte, & Phedre a le dessus.*]

Avoir le dessus ou le dessous : expressions trop peu élégantes pour la poésie.

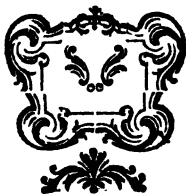
Partons; & , quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter. 1)

1) *Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter. }*

Cet acte est un peu vuide d'action. A l'exception de la scene où Phedre déclare sa passion à Hippolyte , on n'y trouve rien de fort intéressant; cependant il faut avouer qu'une aussi belle scene suffit pour faire valoir un acte,

On a reproché avec quelque raison à Racine de n'avoir point cité Seneque au nombre des auteurs qu'il a imités dans cette piece. *Théâtre des Grecs* , tom. II. pag. 314.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE,

PHÈDRE, CÉNONE.

PHÈDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.

Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé. 1)
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel ! comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours !

1) *Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.*]

Ce qui intéresse le plus pour Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour sa passion, à laquelle néanmoins elle revient toujours malgré elle ; ce sont ces flux & reflux d'amour & de remords qui se succèdent & se repoussent continuellement. Ce qu'on admire le plus aussi, c'est que la passion de Phèdre, toujours combattue par ses remords, n'en croit pas moins à chaque instant.

Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte !
 Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
 Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ? ¹⁾
 Hélas ! quand son épée alloit chercher mon sein,
 A-t-il pâli pour moi ? Me l'a-t-il arrachée ? ...
 Il suffit que ma main l'ait une fois touchée, ²⁾
 Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
 Et ce fer malheureux profaneroit ses mains....

C E N O N E.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous
 plaindre ,
 Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
 Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
 Dans de plus nobles soins chercher votre repos ?

1) *Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?*]

On dit *détourner quelqu'un d'un dessein* ; mais on ne peut pas dire également, soit en vers, soit en prose, *détourner un dessein*. Remarques de M. l'abbé d'Olivet, *nouvelle édition*, pag. 35.

2) *Il suffit que ma main l'ait une fois touchée.*]

Séneque a fourni cette pensée à Racine : ce n'est pas Phedre qui suppose à Hippolyte de la répugnance pour son épée ; c'est ce prince lui-même qui ne veut plus que cette épée soit suspendue à son côté, parce que Phedre l'a touchée. On sent combien sont désagréables des pensées aussi forcées ; c'étoit sans doute un grand art dans Racine de les rendre supportables.

Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite;
Régner, & de l'État embrasser la conduite ?

P H E D R E.

Moi, régner ¹⁾ ! Moi, ranger un État sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi !
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
Quand je me meurs !

Œ N O N E.

Fuyez.

P H E D R E.

Je ne le puis quitter.

Œ N O N E.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter !

P H E D R E.

Il n'est plus temps. Il sçait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.

¹⁾ *Moi, régner ! &c.*]

Ce retour est admirable. Ces deux mots tiennent lieu d'une sentence. On peut observer ici l'adresse du poète à les mettre en action. Cet art est une perfection dans la poésie dramatique, où la vivacité du dialogue permet rarement la tranquillité des réflexions morales.

Toi-même , rappelant ma force défaillante , 1)
 Et mon ame déjà sur mes levres errante ,
 Par tes conseils flatteurs tu m'as sçu ranimer ,
 Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

C E N O N E .

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable ,
 De quoi , pour vous sauver , n'étois-je point capable ?
 Mais , si jamais l'offense irrita vos esprits ,
 Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
 Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
 Vous laissoit à ses pieds , peu s'en faut , prosternée ! 2)

1) *Toi-même , rappelant ma force défaillante , &c.]*

Ce ne sont point des images ampoulées où le poète se livre à la fureur de paroître ; c'est une image juste , agréable , puisée dans la nature , & telle qu'il en échappe dans la conversation à une personne passionnée. Pradon semble avoir voulu copier Racine , lorsqu'il fait dire à Phedre :

J'étois heureusement tombée évanouie :

Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie ;

Seule , & sans nul secours , prête à finir mon sort ,

Dans cet affreux sommeil j'envisageois la mort.

Enfin , sans mouvement , en proie à ma foiblesse ,

Par un dernier soupir j'étouffois ma tendresse ,

Quand vos cruels secours sont venus m'arracher

La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.

Phedre , acte III. scène 1.

2) *Vous laissoit à ses pieds , peu s'en faut , prosternée !]*

Peu s'en faut : expression populaire , & peu digne d'entrer dans un vers.

Que

Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phedre, en ce moment, n'avoit-elle mes yeux !

P H E D R E.

Ceone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse ;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages loix,
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

C E N O N E.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé. 1)

P H E D R E.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

1) *Songez qu'une barbare en son sein l'a formé, &c.]*

Ce que dit la confidente en cet endroit, & les réponses de Phedre, sont imités de Sénèque : *Sçachez qu'il est du sang des Amazones. Hippolyte, acte I. scene II. . . Jetez un coup d'œil sur les États des Amazones: toutes féroces que sont ces femmes guerrieres, elles sont sensibles au pouvoir de Vénus. Ibid. acte II. scene I.*

Dans l'acte I. scene II. de la même piece, la confidente dit aussi : *Hippolyte fuit toutes les femmes.* Et Phedre répond, comme dans Racine : *Je ne craindrai point de rivale.*

Tome IV.

Y

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

P H E D R E.

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Enfin, tous tes conseils ne font plus de saison. 1)

Sers ma fureur, Ænone, & non point ma raison.

Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;

Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus
sensible.

Les charmes d'un empire ont paru le toucher;

Athenes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;

Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,

Et la voile flottoit aux vents abandonnée.

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,

Ænone. Fais briller la couronne à ses yeux. 2)

1) *Enfin, tous tes conseils ne font plus de saison.*]
Ne font plus de saison, maniere de parler trop familiere.

2) *Fais briller la couronne à ses yeux.*]

Ce moyen ingénieux est encore dû à Sénèque.

Prenez, dit Phedre dans le poëte latin, prenez le sceptre qui m'est confié; c'est à vous de régner.... Une femme ne doit point remplir le trône de votre pere. Hippolyte, acte II. scene 11. vers 28. Cette proposition nous paroît d'autant plus adroite, qu'elle prête à Phedre une sorte d'espérance qui sert à prolonger son illusion.

Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
 Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
 Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
 Il instruira mon fils dans l'art de commander.
 Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de pere ;
 Je mets sous son pouvoir & le fils & la mere.
 Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
 Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
 Presse, pleure, gémis : peins-lui Phedre mourante ;
 Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
 Je t'avoûrai de tout, je n'espère qu'en toi.
 Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHEDRE *seule.*

O TOI, qui vois la honte où je suis descendue,
 Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?
 Tu ne sçaurois plus loin pousser ta cruauté.
 Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
 Cruelle ! si tu veux une gloire nouvelle,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit, &, bravant ton courroux,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
 Déesse, venge-toi : nos causes sont pareilles.

Y ij

Qu'il aime.... 1) Mais déjà tu reviens sur tes pas,
 Œnone ?... On me déteste, on ne t'écoute pas ?

1) *Qu'il aime....*]

M. de Voltaire prétend que Racine a imité ce vers ;

» Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.

» Qu'il aime..... »

du vers suivant de la scène IV. de l'acte I. de la Médée de Corneille,

Et m'aidez à venger cette commune injure, &c.

qui n'est, selon lui, qu'une beauté de poésie dans Corneille, & qui est au contraire une beauté de sentiment dans Racine. Remarques sur Médée, tom. III. pag. 101. Nous croyons que Racine a plutôt emprunté l'idée de ce vers d'un endroit de Sénèque, qui fait dire à la confidente de Phèdre :

Diane, sois propice à mes vœux : fléchis l'esprit ferme & rigide du farouche Hippolyte ; qu'il aime ; fais-le brûler des feux de l'amour ; rends-le docile à ses transports : adoucis son esprit inflexible ; enchaîne son cœur.... fais-le rentrer sous le pouvoir de Vénus : voilà l'objet de tes efforts. Hippolyte, acte II. scène 1. vers 55.

On ne sçait pas trop pourquoi la confidente implore la déesse des forêts en cette occasion ; c'est une mal-adresse dans le poète latin d'avoir fait adresser des vœux criminels à la chaste Diane.



SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée.
Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux. 1)
Thésée est arrivé : Thésée est en ces lieux.

1) *Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à nos yeux.*]

La confidente donne à Phèdre le même conseil, dans Sénèque. *Éteignez les feux horribles de cet amour... ne livrez point votre ame à la honte d'un pareil crime.* Hipp. acte I. scène 11.

Phèdre attend qu'Œnone ait fait des tentatives auprès d'Hippolyte : Œnone revient pour lui apprendre l'arrivée de Thésée. Ce coup de théâtre fait assez d'effet. Mais on a trouvé qu'il n'étoit pas possible que Thésée fût si près de Trézene, sans qu'on en ait eu la moindre nouvelle ; & que le bruit de sa mort ne pouvoit être vraisemblable. *Dissertations sur les tragédies de Corneille & de Racine, tom. II. pag. 384.* Nous répondrons qu'il faut au théâtre se prêter un peu à l'illusion, & que peu de nos pièces de ce côté là pourroient soutenir un examen sévère.

Le retour de Thésée ne produit aucune surprise dans la pièce d'Euripide, parce qu'on s'attend de moment en moment à le voir paroître. Racine a préféré l'invention de Sénèque, comme la plus propre à produire un grand effet.

Le peuple, pour le voir, court & se précipite.
Je sortois par votre ordre, & cherchois Hippolyte,
Lorsque, jusques au ciel, mille cris élancés....

P H E D R E .

Mon époux est vivant ? Œnone, c'est assez. 1)
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
Il vit : je ne veux pas en sçavoir davantage.

Œ N O N E .

Quoi ?

P H E D R E .

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu ; 2)
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

1) *Mon époux est vivant : Œnone, c'est assez.]*

Le désordre où se trouve Phedre à l'arrivée de Thésée paroît semblable à celui où se trouve Monime, lorsqu'on lui apprend que Mithridate est arrivé : c'est le même trouble, la même émotion, quoiqu'elle soit occasionnée par une cause tout à fait différente.

2) *Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu, &c.]*

Phedre s'exprime à peu près de même dans Euripide : *J'avois prévu les effets de ton imprudence ; je t'avois dit d'enfevelir dans un silence éternel le secret qui va devenir le sujet de mon tourment ; tu n'as pu te taire : & je mourrai déshonorée.*
Hippolyte, acte III. scene III.

ŒNONE.

Vous mourez !

PHÈDRE.

Juste Ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?

Mon époux va paroître , & son fils avec lui.

Je verrai le témoin de ma flamme adultère ,

Observer de quel front j'ose aborder son pere , 1)

Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés ,

L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.

Penses-tu que , sensible à l'honneur de Thésée ,

Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?

Laissera-t-il trahir & son pere & son roi ? 2)

Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?



1) *Je verrai le témoin de ma flamme adultère , &c.]*

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de cette situation terrible. *Tant que Thésée , dit Hippolyte à la confidente de Phedre , ne sera point à Trézene , je n'habiterai plus dans ce palais . . . mais à son retour , j'y rentrerai pour voir de quel front ta maîtresse & toi recevrez mon pere ; c'est à cela seul que je m'assurerai de votre audace , &c. Hippolyte , act. III. sc. II.*

2) *Laissera-t-il trahir & son pere & son roi ?]*

Dans Euripide , Phedre désespérée dit : *Hippolyte , tout plein de son courroux , va découvrir mon crime à Thésée ; il instruira le vieux Pitthée de mes perfidies : il semera par toute la terre des bruits injurieux à ma mémoire. Hippolyte , acte III. scene III.*

Il se tairoit en vain. Je sçais mes perfidies ,
 Œnone, & ne suis point de ces femmes hardies , 1)
 Qui , goûtant dans le crime une tranquille paix ,
 Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.

1) *Il se tairoit en vain. Je sçais mes perfidies ,*

Œnone , & ne suis point de ces femmes hardies , &c.]

Ce retour de Phedre sur elle-même est admirable. Dans Sénèque, il se réduit à la déclaration que fait cette princesse qu'elle n'a point perdu toute pudeur. Hippolyte , acte I. scene II. C'est donc dans Euripide que Racine a trouvé le modele de ce sublime morceau.

Je connoissois , dit Phedre , l'opprobre de ma foiblesse. Liée à Thésée par les nœuds de l'hyménée , j'ai senti toute l'horreur qu'inspire une telle action. . . . Périr à jamais la femme qui fit entrer la première dans le lit de son époux un homme étranger ! Ce furent les familles les plus distinguées qui donnerent à notre sexe ce dangereux exemple. . . . Oui , je déteste ces femmes perfides , qui affectent dans leurs discours tout l'extérieur de la vertu , & qui couvrent , sous un voile d'honnêteté , leurs débordements secrets. De quel front , ô Vénus , osent-elles fixer les yeux de leurs époux ? Quoi ! n'appréhendent-elles pas que les ténèbres , complices de leurs crimes , les murs , les voûtes de leurs appartements n'élèvent la voix contre elles. . . . Voilà , mes amies , en s'adressant aux femmes du chœur , ce qui me détermine à mourir. Je ne veux point être convaincue d'avoir déshonoré mon époux & les enfans qui me doivent le jour. Puisse plutôt la vertu de leur mere les faire vivre à Athenes avec une liberté noble & tranquille ! Je ne sçais que trop l'effet que produit sur un grand cœur le sentiment secret du crime de ses peres. Hippolyte , acte II. scene II.

Je connois mes fureurs , je les rappelle toutes.
 Il me semble déjà que ces murs , que ces voûtes
 Vont prendre la parole , & , prêts à m'accuser ,
 Attendent mon époux pour le désabuser.
 Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre !
 Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ? 1)
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi ;
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.
 Mais , quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau ,
 Le crime d'une mere est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours , hélas ! trop véritable ,
 Un jour ne leur reproche une mere coupable.
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux ,
 L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

Œ N O N E.

Il n'en faut point douter , je les plains l'un & l'autre.
 Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
 Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
 Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?

1) *Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?*]

Virgile a dit , au quatrieme livre de l'énéide , vers 380 ,

Usque adeone mori miserum est ?

Pensée très-forte , exprimée très-foiblement par Quinault.

La mort n'est pas un mal si cruel qu'elle semble.

C'en est fait. On dira que Phedre, trop coupable,
 De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
 Hippolyte est heureux, qu'aux dépens de vos jours,
 Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.
 A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
 Je serai devant lui trop facile à confondre.
 De son triomphe affreux je le verrai jouir,
 Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
 Ah ! que plutôt du Ciel la flamme me dévore !...
 Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
 De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

P H E D R E .

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

Æ N O N E .

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez..... Osez l'accuser la première 1)
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
 Son épée en vos mains heureusement laissée,
 Votre trouble présent, votre douleur passée,

1) *Vous le craignez.... Osez l'accuser la première.*]

Dans Sénèque, la confidente dit à Phedre : *Hippolyte sait votre crime... faisons-en retomber sur lui l'imputation : accusons-le d'avoir eu pour vous un amour incestueux ; l'aveu que vous lui avez fait de votre passion n'est connu de personne : qui pourra vous démentir ? Hippolyte, acte II. scène II.*

Son pere par vos cris dès long-temps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

P H E D R E.

Moi, que j'ose opprimer & noircir l'innocence !

Œ N O N E.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.

Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.

Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.

Mais, puisque je vous perds sans ce triste remede,

Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cede.

Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,

Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.

Un pere, en punissant, Madame, est toujours pere ;

Un supplice léger suffit à sa colere.

Mais, le sang innocent dût-il être versé,

Que ne demande point votre honneur menacé ? 1)

C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.

Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,

1) *Mais, le sang innocent dût-il être versé,*

Que ne demande point votre honneur menacé ?]

Cette maxime horrible est peut-être tolérable dans la bouche d'une esclave. Mais que Phedre, après avoir dit :

» Moi, que j'ose opprimer & noircir l'innocence » !

consente aux manœuvres horribles d'Œnone, & s'abandonne à elle, cela révolte. Si Phedre parloit toujours ainsi, elle cesseroit bientôt d'être intéressante.

Madame ; & , pour sauver notre honneur combattu ,
Il faut immoler tout , & même la vertu.
On vient. Je vois Thésée.

P H E D R E .

Ah ! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras , je m'abandonne à toi. 1)
Dans le trouble où je suis , je ne puis rien pour moi.

1) *Fais ce que tu voudras , je m'abandonne à toi.*

Dans le trouble où je suis , je ne puis rien pour moi.]

Phedre est bien moins supportable dans Sénèque ; c'est elle-même qui accuse Hippolyte en présence de Thésée. Ici , Phedre se repose sur Œnone des moyens de la tirer du pas glissant dans lequel elle s'est engagée. Cet artifice du poète françois la rend moins coupable en apparence , mais revient cependant à peu près au même qu'à celui de Sénèque.

Phedre , pour avoir écouté avec trop de foiblesse un penchant flatteur , se voit obligée de se perdre elle-même , ou de perdre l'objet de sa passion. Quelle morale sublime & effrayante ! C'est sous ce point de vue que M. Arnaud envisageoit le personnage de Phedre , lorsqu'il regardoit cette piece comme une école de mœurs.



SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHEDRE, CENONE,
THÉRAMENE.

THÉSÉE.

LA fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, & dans vos bras met.....

PHEDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants.
Je ne mérite plus ces doux empressements.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire & de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.



S C E N E V.**THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.****T H É S É E.**

QUEL est l'étrange accueil qu'on fait à votre pere,
Mon fils ?

H I P P O L Y T E.

Phedre peut seule expliquer ce mystere.
Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir :
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

T H É S É E.

Vous, mon fils, me quitter ?

H I P P O L Y T E.

Je ne la cherchois pas ;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézene,
Confier en partant Aricie & la reine.
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.

Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
 D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
 Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
 Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
 Avoit de votre bras senti la pesanteur ;
 Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
 Vous aviez des deux mers assuré les rivages ;
 Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
 Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
 Déjà de son travail se reposoit sur vous.
 Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere,
 Je suis même encor loin des traces de ma mere.
 Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
 Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
 Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ;
 Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
 Éternisant des jours si noblement finis,
 Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

T H É S É E.

Que vois-je ? Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
 Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
 Si je reviens si craint, & si peu désiré,
 O Ciel ! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
 Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
 Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme.
 Je servois à regret ses desseins amoureux ;
 Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.

Le tyran m'a surpris sans défense & sans armes ;
 J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes ,
 Livré par ce barbare à des monstres cruels ,
 Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
 Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
 Lieux profonds & voisins de l'empire des ombres. 1)
 Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé.
 J'ai sçu tromper les yeux par qui j'étois gardé.
 D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses monstres lui-même a servi de pâture. 2)
 Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
 De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;

1) *Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
 Lieux profonds & voisins de l'empire des ombres.*]

Racine raconte le fait historique en se servant de tous les ornements de la fable. Sénèque fait dire tout simplement à Thésée qu'il revient des enfers. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 178.

2) *D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses monstres lui-même a servi de pâture.*]

Subligny, dans sa critique, auroit voulu que Racine eût tourné ainsi ce vers :

» *L'ennemi dont mon bras a purgé la nature,*
 » *A ses monstres lui-même a servi de pâture* ».

Et nous croyons que Subligny avoit raison ; car autrement il faut nécessairement un *il* au second vers. *Dissertations sur les tragédies de Corneille & de Racine*, tom. II. pag. 286.

Que

Que dis-je ? Quand mon ame , à soi-même rendue ,
 Vient se rassasier d'une si chere vue ,
 Je n'ai pour tout accueil que des frémissements. 1)
 Tout fuit : tout se refuse à mes embrassements.
 Et moi-même éprouvant la terreur que j'inspire ,
 Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
 Parlez. Phedre se plaint que je suis outragé.
 Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
 La Grece , à qui mon bras fut tant de fois utile ,
 A-t-elle au criminel accordé quelque asyle ? ...
 Vous ne répondez point ! Mon fils , mon propre fils
 Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
 Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
 Connoissons à la fois le crime & le coupable :
 Que Phedre explique enfin le trouble où je la voi.

1) *Je n'ai pour tout accueil que des frémissements, &c.]*

Euripide fait dire de même à Thésée qui entre sur la scène : *Sçavez-vous ce qui cause ce bruit dans mon palais ? J'entends les cris de femmes éperdues. Quoi ! les personnes qui occupent ici le premier rang après moi , ne s'empres sent point de m'ouvrir les portes de mon palais ; elles ne témoignent aucune envie de me voir.* Hippolyte, acte IV. scène IV. Sénèque a profité de cette idée. Thésée arrive sur la scène , & s'applaudit d'être échappé à tous les dangers qu'il a courus ; mais le peu d'empressement qu'on témoigne de le voir , les plaintes , les cris qui frappent ses oreilles , lui font regarder son palais comme un séjour plus triste que les enfers. Hippolyte, acte III. scène 1.

S C E N E VI.

H I P P O L Y T E *seul.* 1)

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
 Phedre, toujours en proie à sa fureur extrême,
 Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même ?
 Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison
 L'amour a répandu sur toute sa maison !
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
 Quel il m'a vu jadis, & quel il me retrouve !
 De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
 Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
 Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse,
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
 Mais que tout son pouvoir ne sçauroit ébranler.

1) *Hippolyte seul.*]

Dans presque toutes les éditions de Racine, Thérამene
 reste en scène avec Hippolyte ; c'est une faute ; autrement
 Hippolyte manqueroit au secret qu'il s'est imposé, en disant,
 en présence de son gouverneur :

» Phedre, toujours en proie à sa fureur extrême,
 » Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même » ?

Fin du troisieme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Un traître , un téméraire , 1)

Préparoit cet outrage à l'honneur de son pere !

1) *Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Un traître , un téméraire , &c.]*

On a reproché à Racine d'avoir fait croire un peu trop aisément à Thésée que son fils étoit coupable. *Dissertations sur les tragédies de Corneille & de Racine , tom. II. pag. 363.* Phedre , dit-on , n'accuse Hippolyte que d'une manière très-ambiguë ; Œnone n'est pas un témoin assez grave , & sa seule déposition ne devoit pas persuader Thésée. Cette accusation est beaucoup mieux fondée chez Euripide , & sur-tout chez Sénèque. Dans le poëte grec , Thésée arrive ; il trouve sa femme morte ; & le billet que Phedre a écrit l'instruit du crime de son fils. Dans Sénèque , la nourrice accuse Hippolyte devant les Athéniens ; Phedre confirme , par son silence & son désespoir , les rapports de sa confidente ; Thésée en croit tant de témoins ; sa fureur est alors toute naturelle.

Avec quelle rigueur, Destin, tu me poursuis !
 Je ne sçais où je vais, je ne sçais où je suis.
 O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
 Projet audacieux ! détestable pensée !
 Pour parvenir au but de ses noires amours ,
 L'insolent de la force empruntoit le secours.
 J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage :
 Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage. 1)
 Tous les liens du sang n'ont pu le retenir ;
 Et Phedre différoit à le faire punir !
 Le silence de Phedre épargnoit le coupable !

C E N O N E .

Phedre épargnoit toujours un pere déplorable. 2)
 Honteuse du dessein d'un amant furieux ,
 Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux ,
 Phedre mouroit, Seigneur ; & sa main meurtriere
 Éteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.

1) *Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.]*

Idée empruntée de Virgile , qui représente Didon furieuse montant sur le bûcher, & tirant du fourreau l'épée qu'elle avoit donnée à son amant ; *présent*, dit le poëte, *destiné pour d'autres usages.*

Non hos quæsitum munus in usus.

Énéide , liv. IV. vers 647.

2) *Phedre épargnoit toujours un pere déplorable.]*

Dans l'édition de 1677 ce vers se lit ainsi :

» Phedre épargnoit plutôt un pere déplorable ».

J'ai vu lever le bras, j'ai voulu la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai sçu la conserver ;
Et, plaignant à la fois son trouble & vos allarmes ,
J'ai servi, malgré moi, d'interprete à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide !... Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse ;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse....
Mais ce coupable amour, dont il est dévoré ,
Dans Athenes déjà s'étoit-il déclaré ?

ÆNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine ;
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé ?

ÆNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé....
(*en voyant Hippolyte.*)

C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle. 1)
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès d'elle.

1) *C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle ,]*

Il y a beaucoup d'adresse dans cette retraite ; Ænone ,
en continuant d'accuser Hippolyte , auroit excité trop d'in-
dignation.

S C E N E I I.

HIPPOLYTE, THÉSÉE.

T H É S É E.

AH ! le voici, grands Dieux ! A ce noble maintien, 1)
 Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
 Faut-il que sur le front d'un profane adulateur 2)
 Brille de la vertu le sacré caractère ?

1) *Ah ! le voici, grands Dieux ! A ce noble maintien, &c.*]
 Racine, selon Subligni, avoit mis d'abord :

» Mais le voici, grands Dieux ! A ce chaste maintien, &c. »

Le parterre, qui ne manque jamais de plaisants, fit ce second vers :

Ne le prendroit-on pas pour un homme de bien ?

Differtations sur les tragédies de Corneille & de Racine, tom. II. pag. 390.

2) *Faut-il que sur le front d'un profane adulateur,
 Règne de la vertu le sacré caractère ?*]

Le fond de cette pensée est de Sénèque. *Cœur perfide ! tu as donc des sentiments cachés ? Sous le masque le plus tranquille, tu couvres donc les transports les plus violents ? &c. Enfin c'est donc sous l'extérieur de la vérité que la fourbe & la féroce réussissent à nous surprendre ? Hippolyte, acte III, scène IX.*

Et ne devoit-on pas , à des signes certains , 1)
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage , 2)
Seigneur , a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

1) *Et ne devoit-on pas , à des signes certains ,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?*]

C'est la pensée d'Euripide dans *Médée* , acte III. scène 1.
Jupiter , s'écrie - t - elle , pourquoi fournissez-vous aux foibles mortels des moyens certains de discerner l'or faux de celui qui ne l'est pas , & leur laissez-vous ignorer les signes auxquels on peut reconnoître un méchant homme ? *Thésée* dit la même chose dans *Hippolyte* , acte IV. scène 5. Mais cette idée est tournée d'une manière un peu trop alambiquée. C'est du poëte *Théognis* , qui étoit un peu plus ancien qu'Euripide , que cette pensée est tirée. *Pensées de Théognis* , vers 117.

2) *Puis-je vous demander quel funeste nuage , &c.]*

Dans Euripide , Hippolyte aborde *Thésée* , en lui disant :
Mon pere , j'ai couru précipitamment à vos cris au moment que je les ai entendus. J'ignore cependant le sujet qui vous afflige , je desire ardemment de l'apprendre de vous. . . . Mais . . . qu'est-ce que je vois , mon pere ? . . . *Phedre* morte ! . . . Je reviens à peine de mon étonnement. Je l'ai quistée tout à l'heure , elle étoit pleine de vie. Que lui est-il arrivé ? Comment a-t-elle fermé les yeux ? . . . Mon pere , je ne vous quitte point que vous ne me l'ayez dit. . . . Vous ne me répondez point ! . . . &c. Hippolyte , acte IV. scène 5.

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ? 1)
 Monstre qu'a trop long-temps épargné le tonnerre !
 Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre !
 Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
 Jusqu'au lit de ton pere a porté sa fureur ,
 Tu m'oses présenter une tête ennemie !
 Tu paroîs dans des lieux pleins de ton infamie !
 Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu ,
 Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
 Fuis, traître ! Ne viens point braver ici ma haine ,
 Et tenter un courroux que je retiens à peine.

1) *Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?*

Monstre qu'a trop long-temps épargné le tonnerre ! &c.]

C'est dans Euripide que Racine a trouvé le modele
 de la chaleur sublime qui regne dans tout ce morceau.
 Thésée dit à son fils : *Après t'être porté à un tel excès , viens
 te présenter devant moi ! Hippolyte , acte IV. scene v. Et plus
 bas : Sors promptement de cette terre , dont je t'interdis le séjour :
 garde-toi bien surtout d'aller à Athènes , de t'arrêter même aux
 extrémités de mes États. Si je me laissois attendre après une
 telle injure , &c. . . les rochers que la mer vit naître des os de
 Sciron publieroient par-tout que je ne fus jamais le fléau des
 méchants. Ibid. acte IV. scene v.*

Sénèque , *acte III. scene 11. de son Hippolyte* , a étendu cette
 idée ; mais il n'a fait que l'affoiblir par tous les détails
 dont elle est surchargée.

C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
 D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
 Fuis ; & , si tu ne veux qu'un châtiment soudain
 T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main ,
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
 Fuis , dis-je ; & , sans retour , précipitant tes pas ,
 De ton horrible aspect purge tous mes États.
 Et toi , Neptune , & toi , si jadis mon courage
 D'infames assassins nétoya ton rivage ,
 Souviens-toi que , pour prix de mes efforts heureux ,
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux. 1)
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle ,
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
 Avare du secours que j'attends de tes soins ,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
 Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux pere :
 J'abandonne ce traître à toute ta colere.

1) *Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.*]

Racine a cru devoir fonder l'engagement que Neptune avoit pris d'exaucer les vœux de Thésée. Euripide n'a pas eu la même attention. Sénèque s'est contenté , à l'exemple du poète grec , de faire entendre que Neptune n'avoit fait ce serment que pour lui donner une marque de sa tendresse paternelle.

Étouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés. 1)

H I P P O L Y T E .

D'un amour criminel Phedre accuse Hippolyte !...
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite....

1) *Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés. }*

C'est Sénèque qui a fourni à Racine l'idée de cette superbe invocation.

Tu sçais, dit Thésée à Hippolyte absent, que Neptune, dont je suis fils, m'a permis de former trois vœux, & qu'il m'a juré par le Styx de les exaucer. Souverain des mers, remplis de mon égard ce triste engagement. Qu'Hippolyte ne respire plus au-delà du jour qui l'éclaire; chargé de l'indignation paternelle, tout jeune qu'il est, qu'il descende dans le tombeau. Mon pere, prête à ton fils cet horrible secours; je ne ferois point usage de la dernière de tes promesses, sans le malheur qui me fait gémir. Renfermé dans les gouffres du Tartare, resserré dans l'affreuse demeure de Pluton, prêt d'être accablé par le courroux menaçant de l'impitoyable dieu des enfers, &c. je n'ai point imploré ton assistance. Hippolyte, acte III. scene 11. On retrouvera la même idée dans la scene 11. de l'acte IV. d'Hercule au mont Oeta. Sénèque eut sans doute en vue, dans ces deux endroits, l'invocation de Thésée dans Euripide, qui est plus vive, plus chaude & plus forte.

Neptune, mon pere, fais périr mon fils. La priere que je t'adresse est le premier des trois vœux que tu m'as promis d'exaucer.... Que ma vengeance ne soit pas différée au-delà du jour qui m'éclaire, &c. Hippolyte, acte IV. scene 14.

Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix.

T H É S É E.

Traître ! tu prétendois qu'en un lâche silence
Phedre enseveliroit ta brutale insolence ?
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

H I P P O L Y T E.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité, 1)
Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & songez qui je suis. 2)

1) *Je devrois faire ici parler la vérité,*

Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche , &c.]

Hippolyte, dans Euripide, commence à peu près de même sa justification. *Mon pere, votre courroux est bien fondé. . . . Et cependant que de raisons j'aurois pour vous calmer ! . . . Mais non, je ne puis vous les faire connoître.* Hippol. acte IV. scene v.

2) *Examinez ma vie, & songez qui je suis.]*

Gilbert fait dire à Hippolyte, acte IV. scene III.

Comparez seulement mon cœur avec ce vice. . .

Pour juger du présent, rappelez le passé, &c.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
 Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés ;
 Et jamais on n'a vu la timide innocence
 Passer subitement à l'extrême licence.
 Un jour seul ne fait point, d'un mortel vertueux,
 Un perfide assassin, un lâche incestueux.
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Piéthée, estimé sage entre tous les humains,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage : 1)
 Mais, si quelque vertu m'est tombée en partage,
 Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

1) *Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.*]

Ce vers fait la critique d'Euripide. Hippolyte n'est pas si modeste ; il dit à Thésée,

Je commence, par le reproche que vous m'avez fait, &c... Vous voyez la terre & le ciel ; il n'est point dans l'un & l'autre un cœur aussi pur que le mien. Je ne me suis attaché dès mon enfance qu'à honorer les dieux, &c... Je suis tout à fait innocent du crime que vous m'imputez. Je n'ai point encore éprouvé les plaisirs de l'amour ; je ne les connois même que de nom. Si l'innocence dans laquelle j'ai toujours vécu ne me justifie pas à vos yeux, faites au moins connoître comment j'ai pu m'en écarter. Hippolyte, acte IV. scène V.

C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
 On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ; 1)
 Et l'on veut qu'Hippolyte , épris d'un feu profane....

T H É S É E.

Oui , c'est ce même orgueil , lâche , qui te condamne.
 Je vois de tes froideurs le principe odieux.
 Phedre seule charmoit tes impudiques yeux ;
 Et pour tout autre objet ton ame indifférente 2)
 Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

1) *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.]*

On a observé que ce vers , quoique fort doux , étoit tout composé de monosyllabes. Pope a remarqué que cette sorte de vers est propre à peindre la mélancolie. Cette observation pourroit être appliquée avec fruit à la poésie françoise , dans laquelle ces vers sont très-rares. La raison en est , sans doute , que notre langue renferme beaucoup moins de monosyllabes que la langue angloise. C'est aussi pour cela , selon Vaugelas , qu'un vers composé de monosyllabes seroit insupportable en latin.

2) *Et pour tout autre objet ton ame indifférente , &c.]*

Dans Sénèque , Thésée fait le même reproche à Hippolyte. *Sauvage habitant des forêts , toi que je croyais pur & sans tache , c'est donc là ce que tu me réservois ? Tu voulois signaler tes premieres amours par l'affreux plaisir de déshonorer ton pere. Hippolyte , acte III. scene II.*

H I P P O L Y T E .

Non, mon pere ; ce cœur (c'est trop vous le celer 1)
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
 Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
 J'aime... j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
 Aricie à ses loix tient mes vœux asservis ,
 La fille de Pallante a vaincu votre fils ;
 Je l'adore : & mon ame , à vos ordres rebelle ,
 Ne peut ni soupirer , ni brûler que pour elle.

1) *Non, mon pere ; ce cœur, (c'est trop vous le celer) &c.]*

Dans Euripide , Hippolyte , qui est fort éloigné de ressentir de l'amour , cherche à ébranler l'injuste prévention de son pere par une raison d'autant plus frappante que toute la sévérité de son caractère y est peinte.

H I P P O L Y T E .

Mon pere , je ne puis m'empêcher d'admirer votre conduite. Si vous étiez mon fils , si vous aviez attenté à l'honneur de mon épouse , je ne vous aurois point exilé : j'aurois déjà plongé mon épée dans votre sein.

T H É S É E .

Je suivrai l'idée que tu me donnes.... Mais non.... Tu ne mourras pas , &c. une mort prompte est la consolation d'un homme malheureux. Tu seras banni de ta patrie ; par-tout errant & fugitif , tu traîneras , dans une terre étrangere , une vie misérable. Voilà le prix réservé à ton impiété. Hippolyte , acte IV. scene v.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ?.. Ciel !.. Mais non, l'artifice est grossier ; 1)
Tu te rends criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite & je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même....
Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ? 2)

1) *Tu l'aimes ?... Ciel !... Mais non, l'artifice est grossier.]*

Cette réticence est très-belle : on ne la fait point assez
sentir au théâtre.

2) *Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?*

Que la terre, le ciel, que toute la nature....]

Idée empruntée de l'endroit suivant d'Euripide.

HIPPOLYTE.

*J'atteste Jupiter de mes serments. Je jure par la terre, que je
n'ai point attenté à l'honneur de votre épouse... que je n'en ai
jamais eu l'idée. Si je suis coupable d'un tel crime, je consens
à périr dans la honte & dans l'infamie, à errer sur toute la
terre sans y trouver aucune retraite, & qu'après ma mort, la
terre & l'eau refusent également de recevoir mes os dans leur sein,
&c. &c.*

THÉSÉE.

*J'admire cet impie : coupable envers moi d'un inceste, il ne
pense pas que je puis aussi le soupçonner d'un parjure.*

Hippolyte, acte IV. scène V.

Que la terre, le ciel, que toute la nature....

T H É S É E.

Toujours les scélérats ont recours au parjure !...
Cesse , cesse , & m'épargne un importun discours.
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours....

H I P P O L Y T E.

Elle vous paroît fausse , & pleine d'artifice.
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

T H É S É E.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux ! 1)

H I P P O L Y T E.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

1) *Ah ! que ton impudence excite mon courroux.*]

Ce vers , est pris presque mot pour mot d'Euripide.

Hippolyte, acte IV. scène v.

Θ Η Σ Ε Υ Σ.

Οἷ μοι. Τὸ σιμὸν ὡς μ' ἀπεινῶν τὸ σόν.

Οὐκ ἔι πατρίδας ὡς τάχιστα γῆς ἐκτός.

Hélas, dit Thésée à Hyppolyte ; *que la vertu m'indigne !*
quoi ! tu ne t'éloigneras pas incessamment du pays qui t'a vu
naître ? Racine , à ce que nous croyons , n'auroit point dû
rendre Hyppolyte témoin de la malédiction que son pere
prononce contre lui. La conduite que tient ce jeune prince
avec Aricie , en seroit plus vraisemblable. Euripide & Sé-
neque ont eu grand soin de la lui laisser ignorer.

T H É S É E.

THÉSÉE.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide, 1)
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

1) *Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide.*]

C'est un ancien qui parle , & pour qui les colonnes d'Hercule étoient le *non plus ultra* d'un exilé. Si l'on faisoit parler un personnage moderne , on auroit mauvaise grace de lui faire dire *fusses-tu par-delà Cadix* ; mais il est convenable que Thésée parle avec ce préjugé du monument de la gloire de son ami.

Dans Euripide , Hippolyte s'exprime ainsi :

Hélas ! qu'allez-vous faire ? Quoi ! vous n'attendez pas même que le temps me justifie à vos yeux , & vous m'exilez de cette terre !

THÉSÉE.

Je voudrois que tu fusses au-delà de l'Océan & des pays habités autrefois par Atlas , tant je sens de haine pour toi. Hippolyte , acte IV. scene v.

Racine , comme on le voit , a traduit le poète grec avec la plus grande précision.

Séneque a employé treize vers pour exprimer la même idée , parce qu'il ajoute à ses énumérations géographiques des descriptions poétiques qui ne font qu'affoiblir la fureur des imprécations de Thésée. Ce héros les termine ensuite en disant que , pour tirer vengeance du crime de son fils , il le suivra dans tous les réduits où il chercheroit à se cacher ; que les lieux les plus éloignés , les plus déserts , les plus impraticables ne le sauveront point de sa colere , parce que ses imprécations le poursuivront dans tous les lieux où ses coups ne pourront point l'atteindre. Hippolyte , acte III. scene II.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez, 1)
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

T H É S É E .

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;

1) *Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez ,*

Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?]

Hélas ! dit Hippolyte dans Euripide , à qui pourrai-je de-
mander l'hospitalité , si vous m'exilez pour un tel crime ?

Ce sera , lui répond Thésée , à celui qui se plaît dans la
société des méchants , & qui reçoit avec plaisir le perfide étran-
ger qui corrompt les femmes. Hippolyte , acte IV. scène V.

Gilbert, dans son Hippolyte , a fait usage de la même idée.

H I P P O L Y T E .

Si je suis exilé pour un crime si noir ,

Hélas ! qui des mortels voudra me recevoir ?

Je serai redoutable à toutes les familles ,

Aux frères pour leurs sœurs , aux pères pour leurs filles.

T H É S É E .

Va chez les scélérats , les ennemis des dieux ,

Chez ces monstres , cruels assassins de leurs mères ,

Ceux qui se sont souillés d'incestes , d'adultères ;

Ceux-là te recevront.

Corneille a fait dire également à Médée :

Où me renvoyez-vous , si vous me bannissez ?

C'est dans Sénèque qu'il a trouvé le modèle de cette fu-
blime interrogation. *Hercule furieux* , acte V.

Des traîtres , des ingrats , sans honneur & sans loi ,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultère ;
Je me tais 1). Cependant Phedre sort d'une mere, 2)

1) *Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultère ;
Je me tais.]*

Dans Euripide , Hippolyte ne se tait sur le crime de Phedre qu'en vertu d'un serment que la confidente de cette princesse lui a surpris. Si Racine ne se sert pas de cet artifice ingénieux , il appuie cette réserve sur des motifs plus louables & sur des considérations plus adroites , puisqu'Hippolyte ne persiste dans le silence que par la crainte où il est d'affliger son pere en lui révélant la honte de son lit.

2) *Cependant Phedre sort d'une mere ,
Phedre est d'un sang , Seigneur , &c.]*

Hippolyte s'exprime ainsi dans Euripide : *Phedre est sans crime , quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de tout reproche ; & moi qui fis toujours une profession si ouverte d'être chaste , je suis soupçonné de ne l'avoir pas été !* Hippolyte , acte IV. scene V.

Le pere Brumoy observe avec raison que , dans le poëte grec , *Hippolyte est bien plus respectueux que chez le poëte françois ; ce qu'il répond ici est bien fort pour un fils qui parle à son pere.* Théâtre des Grecs , tome II. page 269. On pourroit dire , pour la justification de Racine , qu'Hippolyte montre assez de retenue en cachant la honte de sa belle-mere , pour se permettre de laisser soupçonner un aveu qu'il ne veut pas faire.

Phedre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

T H É S É E.

Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un pere furieux 1)
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

1) *Sors, traître. N'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.*]

Thésée est ici plus modéré que dans Euripide, quoique son emportement eût été plus fondé. *Gardes*, dit-il, *vous ne l'arrachez pas de ces lieux ! n'avez-vous pas entendu que j'ai déjà prononcé l'arrêt de son exil ?* Hippolyte, *acte IV. scene v.*

Cette scène est de toute beauté. Nous observerons ici avec les auteurs de l'histoire du théâtre françois, *tom. XIV. pag. 425*, que l'abbé Pellegrin, qui a cherché à imiter Racine dans la scene iv. de l'acte III. de la Mort d'Ulyffe, n'a point atteint à la maniere sublime dont Thésée est confirmé dans son erreur, & dont Hippolyte a cherché à l'en tirer.



SCÈNE III.

THÉSÉE *soul.*

MISÉRABLE ! tu cours à ta perte infaillible. 1)
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, & va l'exécuter.
Un dieu vengeur te fuit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois... & je sens que, malgré ton offense, 2)
Mes entrailles pour toi se troublent par avance:
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais pere, en effet, fut-il plus outragé?
Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable ?

1) *Misérable ! tu cours à ta perte infaillible.]*

Roxane a dit dans Bajazet, acte V. scène v.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue &

Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

Vous observerez ici que Thésée s'exprime à peu près
comme elle, & que la situation d'Hippolyte ne diffère pres-
que pas de celle de Bajazet.

2) *Je t'aimois... & je sens que, malgré ton offense, &c.]*

Thésée, chez Sénèque & chez Euripide, n'a point ce
retour de tendresse si naturel dans un pere.



A a ſſ

S C E N E I V.

P H E D R E , T H É S É E.

P H E D R E.

SEIGNEUR, je viens à vous, pleine d'un juste effroi ;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace ;
S'il en est temps encore , épargnez votre race ,
Respectez votre sang ; j'ose vous en prier :
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle

T H É S É E.

Non, Madame : en mon sang ma main n'a point trempé ;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée ;
Neptune me la doit , & vous ferez vengeance.

P H E D R E.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités....

T H É S É E.

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.

Échauffez mes transports trop lents, trop retenus :
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi ;
Qu'il l'aime.

P H E D R E.

Quoi, Seigneur ?

T H É S É E.

Il l'a dit devant moi.

Mais je sçais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, aux pieds de ses autels, 1)
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

1) *Je vais moi-même encore, aux pieds de ses autels, &c.*]

Que Thésée ait condamné son fils dans un moment de fureur, cela paroît vraisemblable ; mais qu'après le retour de tendresse qu'il a eu, & la justification d'Hippolyte, il aille presser Neptune d'accomplir ses serments, sans s'informer de la vérité, c'est un trait de dureté impardonnable & sans effet.



S C E N E V.

P H E D R E *seule.*

IL fort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ? 1)
 Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
 Quel coup de foudre, ô Ciel ! & quel funeste avis !
 Je volois toute entiere au secours de son fils ;
 Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
 Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
 Qui sçait même où m'alloit porter ce repentir ?
 Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir.
 Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
 L'affreuse vérité me seroit échappée.
 Hippolyte est sensible . . . & ne sent rien pour moi !
 Aricie a son cœur ! . . . Aricie a sa foi ! . . .
 Ah, Dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
 S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
 Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
 Fût contre tout mon sexe également armé.

1) *Il fort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?*]

Louis Racine a très-bien observé que *le tableau qu'offrent les scènes IV. & V. de cet acte est un tableau dont l'original n'est ni dans Euripide ni dans Sénèque. Remarques, tom. II. pag. 185.*

Une autre cependant a fléchi son audace ;
 Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
 Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
 Je suis le seul objet qu'il ne sçauroit souffrir ;
 Et je me chargerois du soin de le défendre !

S C E N E V I.

P H E D R E , C E N O N E.

P H E D R E.

C H E R E C E n o n e , sçais-tu ce que je viens d'apprendre ?

C E N O N E.

Non ; mais je viens tremblante , à ne vous point
 mentir. 1)

J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.

J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

P H E D R E.

C e n o n e , qui l'eût cru ? j'avois une rivale.

C E N O N E.

Comment ?

1) *Non ; mais je viens tremblante , à ne vous point mentir.]*

A ne vous point mentir : expression prosaïque & familière.

Hippolyte aime , & je n'en puis douter.
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter ,
 Qu'offensoit le respect , qu'importunoit la plainte ,
 Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte ,
 Soumis , apprivoisé , reconnoît un vainqueur.
 Aricie a trouvé le chemin de son cœur. •

C E N O N E .

Aricie ?

P H E D R E .

Ah ! douleur non encore éprouvée ! 1)
 A quel nouveau tourment je me suis réservée !
 Tout ce que j'ai souffert , mes craintes , mes transports ,
 La fureur de mes feux , l'horreur de mes remords ,
 Et d'un refus cruel l'insupportable injure ,
 N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
 Ils s'aiment ! ... Par quel charme ont-ils trompé mes
 yeux ? ...
 Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels
 lieux ?

1) *Ah ! douleur non encore éprouvée , &c.*

C'est ici que Racine , par sa grande connoissance du cœur humain , s'élève au dessus de Sénèque , d'Euripide , & de tous les poëtes. L'épisode d'Aricie n'a produit que cette seule belle scene , qui est cependant assez inutile à l'action.

Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
 De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
 Les a-t-on vu souvent se parler , se chercher ?
 Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
 Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence ;
 Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.
 Ils suivoient, sans remords, leur penchant amoureux.
 Tous les jours se levoient clairs & sereins pour eux.
 Et moi, triste rebut de la nature entière ,
 Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;
 La mort est le seul dieu que j'osois implorer. 1)
 J'attendois le moment où j'allois expirer ,
 Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée. 2)
 Encor dans mon malheur de trop près observée,
 Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.

1) *La mort est le seul dieu que j'osois implorer.*]

On a critiqué ce vers , en disant que la mort n'est point un dieu, mais une déesse. Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 143. Et l'on a eu tort : le mot de *dieu* a été pris dans ce sens par Euripide, *Troade*, acte II. scene III. vers 648 ; par Virgile, *Énéide*, liv. II. vers 632, liv. VII. vers 498 ; & par Lucain, liv. II. vers 80.

2) *Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée, &c.*]

Cette expression de tristesse est imitée de Sophocle, qui représente Électre baignée de larmes, réduite à plier sous le poids de ses maux ; & plus bas : forcée de cacher jusqu'à ses larmes. Électre, acte I. scene IV. vers 166 & 283.

Je goûtois, en tremblant, ce funeste plaisir ;
Et, sous un front serein déguisant mes allarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

Æ N O N E.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

P H E D R E.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Ænone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aficie ; il faut de mon époux,
Contre un sang odieux, réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? ... Où ma raison se va-t-elle égarer ? ... 1)
Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore !

1) *Que fais-je ? ... Où ma raison se va-t-elle égarer ? ...*

Ce sont ces combats d'amour & de remords qui font tout l'intérêt de cette pièce.

Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
 Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
 Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
 Mes homicides mains , promptes à me venger ,
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
 Misérable ! Et je vis ! Et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue ! 1)
 J'ai pour aïeul le pere & le maître des dieux ;
 Le ciel , tout l'univers est plein de mes aïeux.
 Où me cacher ? 2) Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je ? Mon pere y tient l'urne fatale.

1)

Et je soutiens la vue

De ce sacré soleil dont je suis descendue !]

Racine a transporté ici avec génie à Phedre , préoccupée de l'horreur de son crime , une raison que Sénèque a mise dans la bouche de la confidente de cette princesse.

Supposons , lui dit-elle , que vous soyez assez heureuse pour dérober à la connoissance des hommes un crime aussi odieux , comment tromperiez-vous la vigilance de l'astre qui éclaire tout l'univers ? Que ferez-vous pour le cacher au maître des dieux ?.. Environnée de parents qui ont les yeux ouverts sur tout ce qui se passe , croyez-vous qu'il soit possible de leur faire un mystere de vos actions ? Hippolyte , acte I. scene II.

2) Où me cacher ?]

C'est la demande que se fait à lui-même Ajax dans Sophocle : Où fuir ? se dit-il , où s'arrêter , puisque je suis sans honneur & sans gloire ? Ajax furieux , acte II. scene II.

Le fort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah ! combien frémira son ombre épouvantée, 1)
 Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
 Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible ?
 Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau. 2)
 Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.

- 1) *Ah ! combien frémira son ombre épouvantée ,
 Lorsqu'il verra sa fille , &c.]*

Cette situation, exprimée de la maniere la plus forte & la plus véhémence , paroît ressembler à celle où Sophocle représente Ajax. *Comment , dit-il , oserai-je me présenter devant mon pere Télamon ? Comment permettra-t-il que j'arrête sur lui mes regards , si je paroïs en sa présence sans aucune marque de distinction , dépouillé , pour ainsi dire , de tout ?* Ajax furieux, acte II. scene 11.

- 2) *Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau ,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.*

C'est la pensée d'Ovide dans le poëme d'Ibis, vers 185 & 186.

*Noxia mille modis lacerabitur umbra ; tuasque
 Eacus in penas ingeniosus eris.*

Hélas ! du crime affreux dont la honte me fuit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. 1)
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

Œ N O N E.

Hé ! repoussez, Madame une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée. 2)
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

1) *Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.*

On a remarqué que l'expression *n'a recueilli le fruit*, ne présentait pas un sens bien clair. Racine, selon la remarque de M. de Voltaire, *n'a voulu faire dire autre chose à Rhedre, sinon qu'elle n'a jamais goûté de douceurs dans sa passion criminelle.* Remarques sur Polieucte, tom. IV. pag. 174.

Louis Racine prétend que, pour détruire toute interprétation équivoque, il faut finir ce vers ainsi :

» Jamais mon triste cœur n'a recueilli de fruit ».

Et nous pensons qu'il a raison. Remarques, tom. II. pag. 187.

2) *Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.*

Par un charme fatal vous fûtes entraînée.]

Tout le fond de ce morceau est une traduction libre d'Euripide. *Votre situation*, dit la confidente de Phedre, *ne me présente rien de singulier ni d'extraordinaire ; l'amour que vous éprouvez est l'effet naturel de la colere de Vénus. Vous aimez... vous avez cela de commun avec le reste des humains.* Hippolyte, acte II. scène II.

Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
 L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ? 1)
 La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
 Mortelle, subissez le sort d'une mortelle. 2)
 Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps.
 Les dieux même, les dieux de l'olympé habitants,
 Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
 Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

1) *L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?]*

Tout ce qu'Œnone dit à Phedre, Phedre se le dit à elle-même dans Sénèque. *L'amour, s'écrie-t-elle, qui s'est emparé de mon ame, y domine avec empire ; ce dieu volage étend son pouvoir sur toute la terre : Jupiter lui-même n'est point à l'abri de ses feux ; Mars a ressenti la chaleur de son flambeau ; & sa flamme légère échauffe le cœur du dieu qui forge la foudre au milieu des torrents de feu que vomit le mont Etna, &c. Hippolyte, acte I. scene 11.*

2) *Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.]*

Racine a resserré, dans ce vers & les quatre suivants, une idée qui se trouve plus étendue dans Euripide ; la confidente y dit à Phedre : *Ceux qui lisent les ouvrages des anciens... n'ignorent pas que Jupiter rechercha les faveurs de Sémélé ; que l'Aurore, mere de la Lumiere, enleva Céphale aux dieux. L'Aurore & Sémélé sont encore parmi les dieux. Ces êtres immortels ne pensent point à les éviter ; ils les voient sans peine, parce qu'ils ont été forcés de céder à leur destinée. Et vous, foible mortelle, vous seriez rebelle à la vôtre ? Hippolyte, acte II. scene 11.*

P H E D R E .

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner, 1)
 Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue.
 Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
 J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
 De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
 A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
 Il en mourra peut-être ; & d'un pere insensé
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
 Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécration. 2)
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste ciel dignement te payer ;
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer

1) *Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner, &c.]*

Tais-toi, dit Phedre à sa confidente dans Euripide ; tu m'as déjà donné d'assez mauvais conseils ; ce sont tes funestes avis qui m'ont portée au crime. Hippolyte, acte III. scene III.

2) *Va-t-en, monstre exécration, &c.]*

L'imprécation renfermée dans ce vers, & les sept suivants, est imitée d'Euripide.

Funeste poison de l'amitié ! . . . dit Phedre à sa nourrice ; puissent périr comme toi tous ceux qui , prêts à servir ainsi leurs amis , les entraînent au crime malgré eux , &c. Songe , lui dit-elle plus bas , à ta destinée , je prendrai soin moi-même de la mienne. Ibid. acte III. scene III.

Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin :
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colere céleste.

Œ N O N E.

Ah, Dieux ! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ; 1)
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

1) *Ah, Dieux ! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté, &c.]*

Racine a resserré dans ces deux vers la réponse que la confidente fait à Phedre dans Euripide. *Vous avez raison de vous plaindre, lui dit-elle, des moyens que je vous ai suggérés... Et cependant que n'aurois-je point à vous opposer, si vous me permettiez de vous répondre ? C'est moi qui ai pris soin de votre enfance, &c. En cherchant un remède à vos maux, je n'ai point trouvé ce que je desirois, &c. Si mes tentatives avoient réussi, je n'aurois point été une extravagante, &c. Le succès seul donne du prix à nos pensées. Hippolyte, acte III. scene III.*

La fin du second vers est empruntée du mot de Corbulon. Ce grand homme, instruit que Néron avoit donné ordre de le faire périr, se tua lui-même, en disant : *je l'ai bien mérité.* Xiphilin, abrégé de Dion, pag. 192. Remarque de Louis Racine, tom. II. pag. 188.

Fin du quatrieme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

QUOI ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême !
 Vous laissez dans l'erreur un pere qui vous aime !
 Cruel ! si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
 Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
 Partez ; séparez-vous de la triste Aricie ;
 Mais du moins, en partant, assurez votre vie ;
 Défendez votre honneur d'un reproche honteux :
 Et forcez votre pere à révoquer ses vœux.
 Il en est temps encor. Pourquoi , par quel caprice
 Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
 Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ai-je point dit ?
 Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?

B b ij

Devois-je , en lui faisant un récit trop sincere , ¹⁾
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere ?
Vous seule avez percé ce mystere odieux.
Mon cœur , pour s'épancher , n'a que vous & les dieux.
Je n'ai pu vous cacher , (jugez si je vous aime ,)
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez , s'il se peut , que je vous ai parlé ,
Madame ; & que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des dieux osons nous confier :
Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
Et Phedre , tôt ou tard , de son crime punie ,
N'en sçauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre ; osez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeste & profané ,
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez , pour cacher votre prompte retraite ,
De la confusion que ma disgrâce y jette.

1) *Devois-je , en lui faisant un récit trop sincere , &c.]*

Ceci fait la critique de la scene de Sénèque , où Phedre déclare elle-même à Thésée que son fils a voulu attenter à l'honneur de son lit.

Je vous puis de la fuite assurer les moyens ;
 Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens.
 De puissants défenseurs prendront notre querelle ; 1)
 Argos nous tend les bras , & Sparte nous appelle.
 A nos amis communs portons nos justes cris.
 Ne souffrons pas que Phedre , assemblant nos débris ,
 Du trône paternel nous chasse l'un & l'autre ,
 Et promette à son fils ma dépouille & la vôtre.
 L'occasion est belle , il la faut embrasser.
 Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer !
 Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
 Quand je suis tout de feu , d'où vous vient cette glace ? 2)
 Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

A R I C I E.

Hélas ! qu'un tel exil , Seigneur , me seroit cher !

1) *De puissants protecteurs prendront notre querelle ; &c.]*

Ce vers , & les suivans , paroissent annoncer qu'Hippolyte est prêt à se révolter contre Thésée. On est un peu étonné de voir ce jeune prince , qui se laisse accuser avec tant de constance par respect pour son pere , prendre tout-à-coup le parti de la rebellion. Ce défaut n'est pas sensible à la représentation , parce qu'il est placé dans une scène où le spectateur n'est point intéressé , & où il ne desire que la présence de Phedre.

2) *Quand je suis tout de feu , d'où vous vient cette glace ?]*

Ce vers trivial est une antithese puérile.

Dans quels ravissements , à votre sort liée ,
Du reste des mortels je vivrois oubliée !
Mais , n'étant point unis par un lien si doux ,
Me puis-je , avec honneur , dérober avec vous ?
Je sçais que , sans blesser l'honneur le plus sévère ,
Je me puis affranchir des mains de votre pere.
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents ;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée....

H I P P O L Y T E .

Non , non , j'ai trop de soin de votre renommée ;
Un plus noble dessein m'amene devant vous.
Fuyez vos ennemis , & suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs , puisque le ciel l'ordonne ;
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézene , & parmi ces tombeaux ,
Des princes de ma race , antiques sépultures ,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment soudain.
Et craignant d'y trouver la mort inévitable ,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là , si vous m'en croyez , d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel ;
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révere ;

Nous le prîrons tous deux de nous servir de pere.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom ,
Et la chaste Diane , & l'auguste Junon ,
Et tous les dieux enfin , témoins de mes tendresses ,
Garantiront la foi de mes saintes promesses. 1)

A R I C I E.

Le roi vient ; fuyez, Prince, & partez promptement. 2)
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez ; & laissez-moi quelque fidelle guide ,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

1) *Et tous les dieux enfin , témoins de mes tendresses ,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.]*

M. de la Mothe a dit qu'Hippolyte devoit proposer à son pere de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on n'osoit jurer en vain. Il est vrai que Thésée n'auroit pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince : mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phedre ; & c'est ce qu'Hippolyte ne vouloit pas faire. M. de la Mothe auroit dû se défier un peu de son goût , en soupçonnant celui de Racine , qui semble avoir prévenu son objection. En effet , Racine suppose que Thésée est si prévenu contre Hippolyte , qu'il ne veut pas même l'admettre à se justifier par serment.

2) *Le roi vient ; fuyez , Prince , & partez promptement.]*

Nous ne dirons qu'un mot sur cette scene ; c'est qu'elle est inutile & froide , & qu'elle nuit totalement à l'intérêt , parce que la présence d'Aricie ne produit aucun effet.

B h iv

S C E N E I I.

THÉSÉE, ARICIE, ISMENE.

T H É S É E.

DIEUX ! éclairez mon trouble, & daignez à mes
yeux

Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

A R I C I E.

Songez à tout, chère Ismène, & soyez prête à la fuite.

S C E N E I I I.

THÉSÉE, ARICIE.

T H É S É E.

Vous changez de couleur, & semblez interdite,
Madame ! Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

A R I C I E.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

T H É S É E.

Vos yeux ont sçu dompter ce rebelle courage ;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant; 1)
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?

1) *Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;*

Car à d'autres que vous il en juroit autant.]

Cette ironie est bien froide dans la bouche d'un pere qui se croit aussi cruellement outragé. On ne peut s'empêcher de convenir que le ton railleur que prend Thésée, & qu'il soutient dans la réponse qu'il fait à Aricie, ne convient ni à sa dignité ni à sa situation.

Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez ; repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes.
Ses présents font souvent la peine de nos crimes.

T H É S É E.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

A R I C I E.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imité sa pudeur, & fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

S C E N E I V.

T H É S É E *seul.*

QUELLE est donc sa pensée ? Et que cache un discours

Commencé tant de fois , interrompu toujours ?

Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?

Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?

Mais moi-même , malgré ma sévère rigueur ,

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ? 1)

Une pitié secrète & m'afflige & m'étonne.

Une seconde fois interrogeons Œnone.

Je veux de tout le crime être mieux éclairci.

Gardes , qu'Œnone forte & vienne seule ici.

1). *Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ? &c.]*

Les soupçons de Thésée ne sont pas aussi bien placés dans Sèneque ; ce n'est qu'après qu'on a fait à Thésée le récit de la mort de son fils , qu'il s'écrie : *O nature ! quel est ton pouvoir ! Par quels nœuds enchaines-tu les peres aux enfants ? &c.* Hippolyte, *acte IV. scene 1.*

Dans Gilbert , Thésée dit à peu près la même chose :

Mais dans mon sang glacé coule une froide horreur ;

Un secret sentiment ralentit ma fureur ,

Et semble à mon courroux vouloir ôter les armes.

De mes yeux , malgré moi , je sens couler mes larmes.

Tout me parle pour lui , &c.

S C E N E V.

T H É S É E , P A N O P E .

P A N O P E .

J'IGNORE le projet que la reine médite ,
 Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agite.
 Un mortel désespoir sur son visage est peint.
 La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
 Déjà, de sa présence avec honte chassée,
 Dans la profonde mer *Ænone* s'est lancée. 1)

1) *Dans la profonde mer Ænone s'est lancée.*]

Séneque & Euripide, selon la remarque du pere Brumoy, *théâtre des Grecs*, tom. II. pag. 308, ne font point supposer à la nourrice de Phedre la peine de ses conseils; c'est un avantage que la piece de Racine aura toujours sur celle de ces deux poëtes, à ne la considérer que dans le point de vue moral. Racine a bien senti que le spectateur seroit indigné, s'il n'apprenoit pas la punition de la confidente de Phedre. C'est Gilbert qui lui a fourni l'idée de la faire périr. Thésée, auquel on a successivement appris la mort d'Hippolyte & de Phedre, demande à Pasithée, l'une des confidentes de cette princesse, ce qu'est devenue Acrise; & Pasithée lui répond :

Dans les flots de la mer elle a fini ses jours.

Hippolyte, acte V. scene V.

On ne sçait point d'où part ce dessein furieux ;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je ?

PANOPÉE.

Son trépas n'a pas calmé la reine :
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois , pour flatter ses secretes douleurs ,
Elle prend ses enfants , & les baigne de pleurs ;
Et soudain , renonçant à l'amour maternelle ,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit : & , changeant de pensée ,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée. 1)
Daignez la voir , Seigneur ; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O Ciel ! Œnone est morte , & Phedre veut mourir !

1) Elle a trois fois écrit : & , changeant de pensée , &c.]

Euripide a représenté Agamemnon dans une pareille agitation. Le confident dit : *Mais vous écriviez une lettre à la lueur du flambeau que vous aviez allumé , vous la tenez encore dans votre main ; vous rayiez ce que vous aviez écrit , vous la fermiez , vous la rouvriez après , & , frappant contre terre le flambeau qui vous éclairait , vous versiez un torrent de larmes , &c.*
Iphigénie en Aulide , acte I. scène I.

Qu'on rappelle mon fils 1), qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.

(*seul.*)

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune 2); j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidelles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis...!

1) *Qu'on rappelle mon fils, &c.]*

Dans la scène précédente, Thésée a demandé Œnone, & on est venu lui raconter sa mort. Dans celle-ci, il demande son fils, & il va apprendre la vengeance de Neptune. Voilà deux moyens semblables, placés trop près l'un de l'autre.

2) *Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune, &c.]*

C'est ici seulement que le rôle de Thésée est intéressant; car par-tout ailleurs il est sans mouvement & sans effet. Remarquez aussi que le spectateur ne plaint point Thésée, quelque malheureux qu'il soit dans cette pièce; c'est qu'il est difficile de prendre un intérêt bien vif aux malheurs d'un homme qui croit sans examen tout ce qu'on lui dit.



SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

THÉRAMÈNE, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.....
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs & superflus!
Inutile tendresse!... Hippolyte n'est plus. 1)

THÉSÉE.

Dieux!

1) *Hippolyte n'est plus.*]

Dans Homère, Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle, en disant seulement:

Κείται Πατροκλῆς.

Patrocle est mort. Iliade, liv. XVIII. vers 20. Manière sublime de peindre la douleur, dont Euripide, Racine & Bossuet sur-tout ont donné de superbes modèles. C'est ici que l'on peut dire avec Sénèque, *Hippolyte*, acte II. scène II.

Cura leves loquuntur, ingentes stupens.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

T H É S É E .

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! quand je lui tends
les bras ,
Les dieux impatients ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre soudaine... ? 1)

T H É R A M E N E .

A peine nous sortions des portes de Trézene , 2)

1) *Les dieux impatients ont hâté son trépas !*

Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine... ?]

Ceci vaut beaucoup mieux que tout ce que dit Thésée dans Sèneque. *Fais-moi*, dit-il, *le détail de la mort de mon fils*. Et plus bas , *décris-moi le monstre qui l'a occasionnée*. Hippolyte, *acte IV. scene 1.*

Le défaut de cette scène , s'il y en a , ne sçauroit être dans la situation de Thésée ; il est naturel qu'il veuille apprendre comment il a perdu son fils ; la manière dont il le demande a plutôt l'air d'une exclamation douloureuse que d'une simple interrogation.

2) *A peine nous sortions des portes de Trézene , &c.]*

Ovide, liv. XV. de ses *métamorphoses*, vers 506 , & Sèneque , commencent ce récit de la même manière. *Dès que ce jeune prince*, dit ce dernier , *fut sorti de la ville*, &c. Hippolyte, *acte IV. scene 1.*

Il étoit fur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés. 1)
Il suivoit, tout pensif, le chemin de Mycenes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée. 2)\

1)

Ses gardes affligés

Imitoient son silence, autour de lui rangés.]

Ce récit commence ainsi dans Euripide : *Nous étions*, dit un officier, *occupés près du rivage à préparer les chevaux d'Hippolyte ; on nous avoit instruits de la nouvelle affligeante qui le chassoit de ces bords. Ce jeune prince vint nous trouver, & confirmer par ses larmes ce funeste arrêt ; il étoit suivi d'une foule de jeunes Grecs qui lui étoient attachés ; ils étoient aussi affligés que lui. . . . Il fit atteler les chevaux, il prit les rênes sur son siège, & à l'instant il pressa ses coursiers. Hippolyte, acte V. scene II.*

2) *Ses superbes coursiers, &c.*

Sembloient se conformer à sa triste pensée.]

On ne sçauroit nier qu'il n'y ait ici une sorte d'affectation d'esprit. Virgile, à l'exemple d'Homere, *iliade*, livre XVII. vers 426, prête de la douleur & même des larmes au cheval d'un de ses héros, *énéide*, livre XI. vers 89. Mais dans cette belle description des obsèques de Pallas, c'est le poète qui parle, & non pas un personnage aussi affligé que Thérémene.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots, 1)
 Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
 Et, du sein de la terre, une voix formidable
 Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
 Cependant, sur le dos de la plaine liquide, 2)
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.

1) *Un effroyable cri, sorti du fond des flots, &c.]*

L'image renfermée dans ce vers & les suivants, est la même dans Euripide. *A peine, dit l'officier, fûmes-nous entrés dans le désert... que nous entendîmes sortir de la terre un bruit terrible qui nous fit frémir.... Les chevaux dressèrent leurs crins & leurs oreilles. Hippolyte, att. V. sc. 11. Ovide, au livre XV. de ses métamorphoses, vers 516, a dit aussi :*

Arrectisque auribus horrent

Quadrupedes; monitique metu turbantur, &c.

2) *Cependant, sur le dos de la plaine liquide, &c.]*

*Nous tournons, dit le même officier, nos regards vers la mer: nous voyons ses flots s'élever & se perdre dans la nue... une vague plus furieuse s'enfle & fond sur le rivage où passoit le char d'Hippolyte.... Là, à travers l'écume qu'elle y répandit, elle laissa un monstre affreux, dont les horribles mugissements firent retentir tous les lieux d'alentour. Ce monstre offrit un spectacle si effrayant que nous osions à peine nous en rapporter au témoignage de nos yeux. Ibid. acte V. scene 11. Virgile, *énéide*, liv. II. vers 200, a eu sans doute en vue cet endroit d'Euripide, dans la belle description qu'il a faite de la mort de Laocoon.*

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux. 1)

1) *L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux, &c.]*

Séneque n'a point négligé cette image.

Consurgit ingens pontus in vastum aggerem,
Tumidumque monstro pelagus in terram ruit, &c.

Nescio quid onerato sinu

Gravis unda portat, &c.

Hæc dum stupentes querimur, en totum mare

Immugit: omnes undique scopuli adstrepunt,

Summum cacumen rorat expulso sale,

Spumat, vomitque vicibus alternis aquas, &c.

Inhorruit concussus undarum globus,

Solvitque sese, littori inuexit malum

Majus timore, &c.

Hippolyte, acte I. scene I.

Morceau que Pradon semble s'être proposé pour modele:

Dans un calme profond la mer ensevelie,

Ainsi qu'un vaste étang, paroïssoit endormie, &c.

Quand de son propre sein s'élève un prompt orage,

L'eau s'enfle à gros bouillons, menaçant le rivage;

L'un sur l'autre entassés, les flots audacieux

Vont braver, en grondant, la foudre dans les cieux.

Une montagne d'eau s'élançant vers le sable,

Roule, s'ouvre, & vomit un monstre épouvantable.

Sa forme est d'un taureau; ses yeux & ses naseaux

Répandent un déluge & de flammes & d'eaux;

De ses longs beuglements les rochers retentissent,

Jusqu'au fond des forêts les cavernes gémissent.

Dans la vague écumante il nage en bondissant,

Et le flot irrité le suit en mugissant.

Phedre, acte V. scene dernière.

C c ij

Son front large est armé de cornes menaçantes; 1)
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

1) *Son front large est armé de cornes menaçantes,*

Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes, &c.]

Ces vers sont beaux, dit M. de Marmontel dans sa poétique; mais ils sont déplacés dans la bouche de Théràmene. En effet, il importe très-peu à sa douleur, & à celle de Thésée, que le front du dragon soit armé de cornes menaçantes, & que son corps soit couvert d'écailles jaunissantes. Si Racine eût dans le moment interrogé la nature, lui qui la connoissoit si bien, j'ose croire qu'après ces deux vers,

» L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,

» Parmi des flots d'écume, un monstre furieux ».

il eût rapidement passé à ceux-ci :

» Tout fuit; &, sans s'armer d'un courage inutile,

» Dans le temple voisin chacun cherche un asyle ».

Nous ne pouvons que souscrire à des réflexions aussi judicieuses; mais cependant quel dommage d'ôter des vers à Racine!

Une remarque que nous ferons ici en passant, c'est que Thésée demande, dans Sénèque, à celui qui vient lui apprendre la mort d'Hippolyte, la description du monstre qui l'a occasionnée,

Quis habitus ille corporis vasti fuit?

Hippolyte, acte IV. scène 1.

tant le goût a de peine à se former. Sénèque ne sentit pas sans doute qu'il étoit ridicule de penser que des hommes, à qui la peur avoit fermé les yeux, pussent faire la description d'un animal qu'ils n'avoient eu ni le temps ni la liberté d'observer.

Indomptable taureau , dragon impétueux ,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ; 1)
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage. 2)

1) *Indomptable taureau , dragon impétueux ,*

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.]

La description que fait ici Racine du monstre qui fit périr Hippolyte , est empruntée de Sénèque ; mais elle n'est pas aussi détaillée que celle du poëte latin.

*Cærulea taurus colla sublimis gerens
Erexit altam fronte viridanti jubam.
Stant hispidæ aures , cornibus varius color ,
Et quem feri dominator habuisset gregis ,
Et quem sub undis natus : hinc flammam vomit ,
Oculi hinc relucent : cærulâ insignis notâ.
Opima cervix , arduos tollit toros ,
Naresque hiulcis haustibus patulæ fremunt :
Musco tenaci pectus , ac palear viret ,
Longum rubenti spargitur fuco latus :
Tum pone tergus ultima in monstrum coit
Facies , & ingens bellua immensam trahit
Squamosa partem , &c.*

Hippol. act. IV. scen. 1.

2) *Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.]*

L'image que présente ici Racine ne se trouve point dans l'Hippolyte d'Euripide ; & il s'en faut bien qu'elle soit aussi forte , aussi vive & aussi énergique dans Sénèque. *La terre , dit l'envoyé , frémit à l'aspect de ce monstre , les troupeaux effrayés se dispersent dans les campagnes , le berger consterné oublie de les réunir autour de lui ; l'effroi chasse des forêts les animaux qui les habitent.* Hippolyte , acte IV. scene 1.

La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté. 1)

1) *Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*]

M. de Voltaire prétend que le vers de Corneille,

L'onde qui le reçut s'en irrita pour elle.

est le précurseur de celui de Racine. Commentaires sur Andromède, tom. IV. pag. 120. Nous croyons que c'est plutôt dans Virgile qu'il faut chercher le modèle de cette magnifique expression, qui est une traduction de la fin du vers 240 du livre VIII. de l'énéide.

Diffultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Il y a peu de vers qu'on ait autant critiqués que celui-ci. On y a repris d'abord une faute de grammaire; il faudroit, a-t-on dit, *le flot qui l'a apporté recule*, & non *l'apporta*, parce que ce passé défini marque une distance éloignée, & ne peut aller avec le présent. *Remarques de M. l'abbé d'Olivet, nouvelle édition, page 138.* Si l'on ne consulte que la grammaire, on a raison; mais on pourra bien être plus indulgent si l'on a égard aux privilèges de la poésie, qui sont trop resserrés dans notre langue.

On a prétendu ensuite que l'image de ce vers étoit exagérée, qu'un *flot* ne pouvoit pas être *épouvanté*, & que cette figure ne pouvoit être tolérable que dans une ode ou dans un poëme épique. Cette observation est de M. de la Mothe. Boileau & M. l'abbé d'Olivet ont essayé d'y répondre. Ce dernier, selon l'abbé Desfontaines, n'a pas trop bien justifié Racine. *Racine vengé, pag. 216*; traduction de Virgile par le même, *énéide, liv. VIII. note 16.* Aussi M. l'abbé d'Olivet a-t-il supprimé dans la seconde édition de ses remarques ce

Tout fuit ; & , fans s'armer d'un courage inutile ,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.

qu'il avoit inféré à ce sujet dans la premiere. *Remarques sur Racine , nouv. édit. pag. 137.* Boileau , dans sa onzieme réflexion sur le traité du sublime de Longin , a forcé M. de la Mothe à convenir de la frivolité de ses objections ; il a prétendu que Racine ne pouvoit employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable . . . que dans l'arrivée de ce monstre , ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné gouverneur d'Hippolyte , qu'il représente plein d'une consternation que , par son récit , il communique en quelque sorte aux spectateurs mêmes , &c. Aussi , ajoute-t-il , a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de Phedre , bien loin qu'on paroisse choqué de ce vers , on y fait une espece d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai sublime , au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin . . . que lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge , & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs , ni d'inclinations , tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours , ce jugement . . . est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du merveilleux & du grand.

Séneque s'est contenté de dire que le monstre , en bondissant sur le rivage , entraîne avec lui les flots qui l'ont porté.

Pontus in terras ruit ,

Suumque monstrum sequitur.

Hippolyte , acte IV. scene 1.

Cette image est plus naturelle ; mais elle est aussi moins grande & moins énergique.

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros, 1)
 Arrête les coursiers, fait ses javelots,
 Pouffe au monstre, & d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure. 2)

1) *Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros.*]

Malgré la défense de Louis Racine, *remarques*, tom. II. pag. 200, on ne peut disconvenir que la critique du pere Brumoy ne soit fondée. En effet, Racine fait, des officiers d'Hippolyte, des lâches qui s'enfuient dans un temple, au lieu de secourir & de défendre leur maître. Théâtre des Grecs, tom. II. pag. 329. Cette faute ne se trouve point ni dans Euripide ni dans Sénèque; ce dernier ne fait fuir qu'une troupe de bergers; & dans Euripide, les gardes d'Hippolyte font tous leurs efforts pour joindre ce prince emporté par ses chevaux; ils n'arrivent vers lui que lorsqu'il n'est plus temps de le secourir. Racine, de son côté, fait combattre Hippolyte contre le monstre; & le fils de Thésée, chez le poëte grec, meurt sans montrer de courage; il se contente d'appeler du secours. Ainsi, chez ces deux poëtes, les défauts sont toujours couverts par des beautés de différents genres.

2) *Il lui fait dans le flanc une large blessure.*]

Sénèque n'a pas donné au fils de Thésée la même hardiesse; il s'est borné à présenter Hippolyte sur son char, rassuré par sa propre audace, mais n'entreprenant rien contre le monstre.

Contrà feroci natus insurgens minax

Vultu, nec ora mutat.

Hippolyte, acte IV. scene 1.

De rage & de douleur le monstre bondissant 1)
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule , & leur présente une gueule enflammée, 2)
 Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.
 La frayeur les emporte; &, sourds à cette fois, 3)
 Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.

1) *De rage & de douleur le monstre bondissant.]*

Dans Euripide le confident s'exprime ainsi : *Le monstre, qui vouloit effrayer les chevaux, se mettoit au-devant d'eux pour les forcer à reculer, &c. S'ils paroissent diriger leur marche vers les rochers, il s'approchoit du char pour précipiter leur course.* Hippolyte, acte V. scene 11. Sèneque n'a point manqué de détailler les mouvements différents de ce monstre.

Sequitur assiduus comes,

Nunc æqua carpens spatia, nunc contrà obuius

Incurrit ore corniger ponti horridus.

Hippolyte, acte IV. scene 1.

2) *Leur présente une gueule enflammée,*

Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.]

Ovide a dit, *métamorphoses*, liv. XV. vers 511.

Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,

Pectoribusque tenus molles erectus in auras,

Naribus & patulo partem maris evomit ore.

3) *La frayeur les emporte ; & ; sourds à cette fois, &c.]*

L'épouvante s'empare aussi-tôt des coursiers d'Hippolyte, dit de même le confident dans Euripide ; le jeune prince, habile en l'art de conduire un char, saisit aussi-tôt les rênes, les tire à lui. Les chevaux effrayés mordent leur frein, & ne connoissent bientôt plus la main de leur conducteur, &c. Hippolyte, acte IV. scene 11.

En efforts impuissants leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux,
 A travers les rochers la peur les précipite.
 L'effieu crie & se rompt 1). L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé. 2)

1) *L'effieu crie & se rompt.*]

L'harmonie des vers ne consiste pas seulement à éviter un hiatus, un mot dur, une syllabe rude; il faut encore savoir les circonstances où la mesure doit être ou lente ou précipitée, où le vers doit être doux ou majestueux, & même quelquefois dur. C'est par cette cadence variée que Boileau, Racine, Quinault, Rousseau & M. de Voltaire sont au premier rang des poètes.

2) *Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.*]

Cependant, dit le confident chez Euripide, le malheureux Hippolyte, embarrassé dans les rênes, se voit entraîné par ses chevaux, sans pouvoir se dégager du nœud qui le retient. Hippolyte, acte V. scène II. Dans Ovide, Hippolyte détaille ainsi lui-même les circonstances de sa chute :

Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
 Nil rota, perpetuum quâ circumvertitur axem,
 Stipitis occursum fracta ac disiecta fuisset.
 Excitior curru : lorisque tenentibus artus
 Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
 Membra rapi partim, &c.

Metamorph. liv. XV. v. 521.

Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, & sa voix les effraie. 1)
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. 2)
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques. 3)
Je cours, en soupirant, & sa garde me fuit.
De son généreux sang la trace nous conduit.

1) *Il veut les rappeler, & sa voix les effraie.*]

Arrêtez, s'écrioit Hippolyte de manière à nous effrayer, arrêtez, ô coursiers que j'ai nourris avec tant de soin ; ne soyez pas les auteurs de ma perte. Hippolyte d'Euripide, acte V. scène II.

2) *Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.*]

Racine a resserré dans un seul vers le détail ridicule que fait Sénèque de toutes les blessures d'Hippolyte. Il a imité la précision d'Ovide, qui dit, en parlant de ce jeune prince,

Unumque erat omnia vulnus.

Metamorph. liv. XV. v. 529.

3) *Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.*]

Reliques : ce mot, dérivé du latin *reliquiæ*, qui veut dire *restes*, a vieilli : on ne le dit plus que des choses saintes.

Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes. 1)
 J'arrive, je l'appelle ; & me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
Le ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie.
Prends soin , après ma mort , de la triste Aricie.
Cher ami , si mon pere , un jour désabusé ,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé ,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive ,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ,
Qu'il lui rende. A ces mots , ce héros expiré 2)
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;

1) *Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.]*

Les cheveux sont les dépouilles de la tête ; mais quelles peuvent être les dépouilles des cheveux ? Cette expression nous semble trop hasardée. Sénèque a dit plus correctement :

Auferunt dumi comas.

2) *A ces mots , ce héros expiré.]*

Le pere Brumoy , & après lui M. l'abbé d'Olivet , ont repris l'expression de *ce héros expiré*. Théâtre des Grecs , tom. II. pag. 329 ; remarques sur Racine , nouv. édit. pag. 50. On ne peut guère s'empêcher de convenir que cette manière de parler ne soit irrégulière ; nous dirons cependant , avec l'abbé Desfontaines , que *cette expression , quoique hardie , ne blesse point l'oreille , parce que tout lecteur qui a du goût supposera toujours que , la poésie ayant un langage à part , ce qui seroit faute grammaticale pour le prosateur , ne l'est pas toujours pour le poëte*. Racine vengé , pag. 239.

Triste objet où des dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere. 1)

1) *Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.]*

Racine enchérit ici sur l'idée d'Euripide, qui fait dire à Médée par un confident, que Creuse est tellement défigurée par les tourments dans lesquels elle est expirée, *qu'elle n'est plus reconnoissable qu'aux yeux de son pere.* Médée, acte V. scène 1.

On est assez d'accord à présent sur les beautés & les défauts de ce récit. Ce n'est pas le gouverneur désolé d'Hippolyte qui vient témoigner à Thésée une douleur avare de paroles; c'est le poète qui use toutes ses couleurs dans un tableau qui sera toujours regardé comme un des plus beaux morceaux que nous ayons dans notre langue, quelque répréhensible qu'il soit. D'ailleurs, nous croyons que M. de Fenelon a justement observé que Thérémene, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, ne devrait dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer distinctement : *Hippolyte est mort ; un monstre, envoyé du fond de la mer par la colere des dieux, l'a fait périr. Un tel homme, ajoute-t-il, saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse & la plus fleurie de la figure du dragon ?* Réflexions sur la grammaire, pag. 100, édit. de 1717.

Ovide n'est pas plus excusable : il fait faire, dans ses métamorphoses le récit de toute cette aventure par Hippolyte lui-même métamorphosé en un personnage appelé Virbius. Ce morceau est cependant curieux par le rapport qu'il a avec le récit de Racine.

O mon fils ! Cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

T H É R A M È N E.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche ; elle voit l'herbe rouge & fumante ;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
Hippolyte étendu, sans forme & sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur ;
Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, & le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux ;
Et froide, gémissante, & presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismene est auprès d'elle ; Ismene, toute en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'appérois venir sa mortelle ennemie.

SCENE DERNIERE.

PHEDRE, THÉSÉE, THÉRAMENE,
PANOPE, *Gardes.*

THÉSÉE.

HÉ bien ! vous triomphez , & mon fils est sans vie.
Ah ! que j'ai lieu de craindre ! & qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur , m'allarme avec raison !
Mais , Madame , il est mort ; prenez votre victime.
Jouissez de sa perte , injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel , puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres ,
Sans que j'aie chercher d'odieuses lumieres ,
Qui , ne pouvant le rendre à ma juste douleur ,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi , loin de vous , & loin de ce rivage ,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus , persécuté d'un mortel souvenir ,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;

Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
 Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
 Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
 Ne me sçauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

P H E D R E .

Non, Thésée ; il faut rompre un injuste silence.
 Il faut à votre fils rendre son innocence. 1)
 Il n'étoit point coupable.

T H É S É E .

Ah ! pere infortuné !
 Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
 Cruelle ! pensez-vous être assez excusée ?

P H E D R E .

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée.
 C'est moi qui, sur ce fils chaste & respectueux,
 Osaï jeter un œil profane, incestueux.

1) *Il faut à votre fils rendre son innocence, &c.]*

Euripide n'a pas sçu ménager à Phedre ce retour à la vertu ; elle prend le parti d'abrèger ses jours, mais en se donnant la mort elle commet un crime en pure perte pour elle. Sénèque a eu horreur d'employer un moyen aussi atroce ; il a imaginé de faire survivre Phedre à l'accomplissement du vœu de Thésée ; c'est alors que, pressée par les cris de sa conscience, elle vient, mais trop tard, rendre l'innocence à la vertu soupçonnée.

Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste. 1)
 La détestable Œnone a conduit tout le reste.
 Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
 Ne découvrit un feu qui lui faisoit horreur.
 La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
 S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
 Elle s'en est punie ; & , fuyant mon courroux ,
 A cherché dans les flots un supplice trop doux.
 Le fer auroit déjà tranché ma destinée :
 Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
 J'ai voulu , devant vous exposant mes remords ,
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
 J'ai pris , j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
 Un poison que Médée apporta dans Athenes.

1) *Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste.*]

Dans Sénèque , la maniere dont Phedre découvre l'innocence d'Hippolyte , est bien plus chaude , plus vive & plus véhémence que dans Racine ; cependant cette scene n'est pas plus intéressante dans l'un que dans l'autre , quoiqu'elle soit nécessaire au développement de l'action ; c'est qu'elle est déplacée chez les deux poètes , & qu'Hippolyte une fois mort , le spectateur ne prend plus d'intérêt aux regrets inutiles de Phedre. On voit néanmoins avec plaisir , dans le poète latin , la peinture que fait cette femme incestueuse du trouble de son ame , quoiqu'on apperçoive très-bien que sa douleur est moins occasionnée par ses remords que par le désespoir de s'être privée de l'objet de sa passion.

Tome IV.

D d

Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage,
 Et le ciel, & l'époux que ma présence outrage ;
 Et la mort, à mes yeux déroband la clarté,
 Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

P A N O P E.

Elle expire, Seigneur !

T H É S É E.

D'une action si noire,
 Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
 Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,
 Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
 Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste, 1)
 Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
 Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
 Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
 Que, malgré les complots d'une injuste famille,
 Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

1) *Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste.*]

Ce vers contient une belle scène d'Euripide, dont Racine n'a point fait usage ; elle auroit produit cependant l'effet le plus attendrissant. Voyez le précis de l'*Hippolyte* d'Euripide, pag. 240 & 241.



EXAMEN SUR PHEDRE.

RIEN de plus tragique , rien de plus intéressant qu'une femme tourmentée sans cesse par l'ascendant d'une passion violente qui la subjugué , & par l'impétuosité des remords qui la déchirent ; aussi le rôle de Phedre est-il le plus beau qui ait jamais paru sur aucun théâtre.

Thésée , comme on l'a justement observé , condamne Hippolyte un peu trop légèrement ; la précipitation avec laquelle il le charge des imprécations les plus terribles , est d'autant plus étonnante que la vertu de ce jeune prince , sa haine pour les femmes , & les persécutions de sa belle-mère , étoient des raisons assez fortes pour empêcher Thésée de le condamner sans l'entendre. Le rôle d'Hippolyte n'est pas non plus sans défauts ; l'amour que Racine lui a donné pour Aricie ne produit aucun effet. Il est vrai que dans Euripide & Sénèque , ce rôle n'a pas plus de mouvement : mais au moins est-il conforme à la vérité de l'histoire. Le personnage de Thérამene est tout-à-fait inutile ; il ne paroît guère sur la scène que pour s'exprimer au premier acte ,

d'une maniere contraire à son caractère, & pour faire ensuite, au cinquieme, le récit le plus beau & le plus déplacé qui soit au théâtre. Le caractère d'Aricie est aussi froid que celui d'Hippolyte; comme elle n'a aucun intérêt à la passion de Phedre, elle ne sert qu'à couper le fil de l'action, & qu'à détruire cette belle unité qui fait le charme de tout ouvrage dramatique. Œnone tient, à la vérité, beaucoup mieux au fond du sujet; mais son caractère est si odieux qu'on ne le voit qu'avec peine. On n'est donc véritablement touché, ému qu'à l'arrivée de Phedre: ce rôle en effet est un chef-d'œuvre de force, de génie & d'adresse; c'est encore un modele parfait de la maniere dont on doit peindre les passions. Voilà ce qui regarde les caractères. Jettons maintenant un coup d'œil sur la marche de la piece.

Ce n'est qu'à la troisieme scene du premier acte que commence l'exposition du véritable sujet de la piece; tout ce qui la precede ne sert qu'à préparer le spectateur à l'amour d'Hippolyte pour Aricie; mais dès que Phedre paroît, le spectateur prend aussi-tôt pour elle les mêmes sentimens que sa confidente; il voit, avec la même inquiétude, son trouble, son épuisement, ses dégoûts pour la vie, l'horreur qu'elle ressent pour elle-même, ses retours continuels d'un objet à un autre; il écoute, avec le même intérêt, les représentations qu'Œnone lui

fait; il applaudit avec transport aux moyens qu'elle emploie pour lui faire avouer la cause de ses maux. L'appréhension que Phedre témoigne d'avoir laissé deviner son secret par l'irrésolution de ses desirs, le saisissement que lui cause ensuite le nom d'Hippolyte, son embarras lorsqu'il faut déclarer la part qu'il a aux tourments qu'elle endure, ses retours sur les crimes de sa famille pour adoucir l'aveu qu'elle va faire du sien, son désespoir lorsque ce secret lui est échappé, enfin la maniere dont elle se justifie, font de cette scene le tableau le plus vrai, le plus vif & le plus parfait qui soit sorti de la main d'aucun poëte.

Au milieu de cette situation désespérante, Phedre apprend la mort de Thésée. Cette nouvelle paroît d'abord jeter un nouveau jour sur la triste destinée de cette princesse; mais on lui annonce en même temps qu'Athenes est partagée sur le choix de celui qui doit succéder à Thésée; on l'instruit aussi qu'Hippolyte est prêt de quitter Trézene pour aller se mettre à la tête d'un parti puissant qui doit le placer sur le trône d'Athenes. Œnone fait alors un dernier effort pour rappeler Phedre à la vie; elle lui représente qu'elle doit conserver ses jours pour l'intérêt de ses enfants, &c. Elle s'efforce aussi de la convaincre qu'après la mort de Thésée elle peut, sans crime, déclarer à Hippolyte l'amour qu'elle ressent

pour lui. Ce moment est celui où l'action prend le plus de chaleur ; mais Aricie , qui n'a aucune part à la passion de Phedre , refroidit entierement le spectateur , en ouvrant le second acte. Hippolyte prolonge cette froideur par des galanteries tout-à-fait opposées à son caractère. Phedre , que l'on a perdue de vue pendant cet intervalle , fait alors à Hippolyte cette belle déclaration d'amour , qui a toujours passé pour le morceau le plus sublime de la scène française.

Après une scène aussi belle , on ne conçoit pas trop comment Racine se soutiendra dans l'acte suivant ; mais la passion de Phedre se replie en tant de manieres , les remords dont elle est combattue sont si violents , son désespoir & sa rage sont si bien exprimés , le refus qu'elle fait de régner est si beau & si bien placé , l'impuissance où elle est de renoncer à l'objet de sa passion est si fortement motivée , les raisons qu'elle trouve de justifier l'horreur qu'elle lui a inspirée paroissent si naturelles & si vraies , les moyens qu'elle croit avoir trouvés de le ramener à elle sont si adroits , que le spectateur s'attache comme malgré lui à tout ce qu'elle dit.

Pour tenter un dernier effort auprès d'Hippolyte , Œnone va lui proposer le sceptre & la couronne de Thésée. Ce roi , qu'on croyoit mort , arrive à Trézene. A cette nouvelle , l'embarras de Phedre prend une autre face ; elle se représente Hippolyte.

instruisant Thésée de l'affreux secret qu'elle lui a confié, &c. Ses inquiétudes & ses terreurs sont si bien accumulées dans ce tableau, qu'elle remplit d'effroi le spectateur : le désordre & le trouble de son ame est si bien caractérisé, qu'elle semble le faire passer dans celle du spectateur.

Au milieu de ces reflux continuels d'amour & de haine, d'innocence & de remords, Thésée arrive sur la scène. Dans une autre situation, Phedre auroit montré à son époux un empressement égal à la joie qu'il a de la revoir ; mais son cœur est si glacé par le sentiment de ses crimes, que tout ce qu'elle fait se ressent du saisissement qu'elle éprouve : elle essaie de justifier la froideur avec laquelle elle reçoit Thésée ; mais elle se soustrait à sa vue avec tant de précipitation, que son éloignement, les raisons dont elle croit devoir le motiver, & les réponses équivoques d'Hippolyte, préparent comme naturellement ce pere infortuné à croire tout ce qu'on va lui dire sur le compte de son fils.

Dans l'intervalle du troisieme au quatrieme acte, Œnone accuse Hippolyte. Thésée rentre avec elle sur le lieu de la scène ; il repasse les circonstances qui ont accompagné le crime de son fils ; il s'informe du temps où cet amour a commencé, du lieu où il en a fait la déclaration, &c. Enfin il se persuade si bien que l'embarras avec lequel Hippolyte s'est

présenté devant lui , est l'effet des remords dont il est déchiré , qu'il ose à peine soupçonner qu'on l'ait accusé sans raison.

Hippolyte vient alors proposer à Thésée de l'unir à Aricie par les nœuds de l'hyménée ; mais l'horreur que témoigne Thésée en le voyant , les reproches qu'il lui fait , les imprécations dont il le charge , font expirer cet aveu dans sa bouche. Hippolyte prie son pere de comparer sa vie avec le crime qu'on lui impute , &c. il essaie de jeter des soupçons sur la conduite de Phedre : il irrite encore plus Thésée. Phedre vient trouver son époux dans la vue de défavouer Œnone ; ce roi la prévient qu'Hippolyte aime Aricie. Phedre renonce aussitôt au dessein qu'elle avoit formé de justifier Hippolyte. Cet endroit est le seul de la piece où l'épisode d'Aricie donne du mouvement à l'action. Phedre ouvre cependant les yeux sur l'abîme qu'elle s'est creusé ; elle se replie sur sa situation : mais elle le fait d'une maniere si forte , si vive & si sublime , que sa fureur , ses retours sur elle-même , ses imprécations & les reproches qu'elle adresse à sa confidente , forcent le spectateur à la plaindre malgré tous ses crimes.

• Après un acte aussi plein & aussi beau , la piece retombe dans la langueur , par un effet du peu d'intérêt qu'on prend à tout ce qui se rapporte au rôle d'Aricie. La scene inutile & froide , par laquelle

commence le cinquieme acte , est suivie d'une autre scene qui est également sans effet , parce qu'elle ne sert point au développement de l'action , & qu'elle prépare encore moins Thésée à la justification de son fils. Cependant Thésée croit appercevoir qu'on l'a trompé : il ordonne à ses gardes de faire venir Œnone. Phedre veut mourir : Œnone s'est déjà précipitée dans la mer. Thésée craint que les dieux ne l'aient trop tôt exaucé ; il les prie de suspendre l'effet de leur vengeance. Dans le même instant Thérამene vient lui raconter l'événement affreux qui a fait périr Hippolyte. Après ce superbe récit Phedre arrive sur la scene ; elle avoue à Thésée qu'Hippolyte étoit innocent , &c. Elle expire enfin après avoir découvert tout le mystere de cette intrigue. Thésée quitte aussi-tôt la scene pour aller expier dans les bras d'Hippolyte l'imprudence de ses vœux , & réparer , par l'adoption d'Aricie , la perte de son épouse & de son fils.

D'après le plan que Racine s'étoit tracé , nous croyons qu'il ne lui étoit guere possible d'éviter les défauts dans lesquels il est tombé ; nous pensons cependant qu'il auroit pu mettre dans le cinquieme acte plus de chaleur & plus d'intérêt , éclairer Thésée d'une maniere plus sombre & plus tragique , peindre avec des couleurs plus fortes le désespoir d'Hippolyte & l'embarras d'Aricie , donner en même

temps plus d'énergie à la douleur de Thésée. Il auroit été à souhaiter, par exemple, qu'après les tentatives inutiles que devoit faire Aricie pour déterminer Hippolyte à tirer Thésée de son erreur, Aricie se fût chargée de le détromper; qu'elle eût d'abord disposé Thésée à reconnoître l'innocence de son fils par des discours plus simples & moins équivoques; qu'enfin au moment où ce fatal secret auroit été prêt de lui échapper, Phedre eût achevé, par son aveu, la justification d'Hippolyte. Thésée auroit prié les dieux de suspendre l'effet de leurs promesses. Dans l'instant Thérámene auroit apporté la nouvelle du malheur arrivé à Hippolyte; par là, le développement de la piece auroit été plus naturel, la gradation plus marquée, enfin tous les personnages auroient été dans une situation plus intéressante. Racine auroit pu faire entrer encore dans sa piece la belle scene d'Hippolyte mourant, qui termine l'Hippolyte d'Euripide. Cette scene pathétique & touchante auroit fait éprouver aux spectateurs cet attendrissement délicieux qui fait le charme des cœurs sensibles, au lieu qu'on ne sort ordinairement de cette piece qu'avec un sentiment d'indignation qui refroidit l'ame, & qui ne lui fait goûter aucun plaisir.

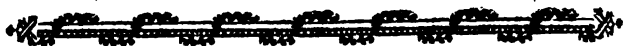


PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Nous terminons ce volume par le plan que Racine avoit fait du premier acte d'Iphigénie en Tauride. Ce fragment ne pouvoit être mieux placé qu'à la suite des pieces que ce poëte avoit plus particulièrement empruntées du théâtre des Grecs. M. la Grange-Chancel prétend que Racine renonça à traiter ce sujet, parce qu'il n'avoit pas de matiere pour un cinquieme acte. *Histoire du théâtre françois*, tom. XIV. pag. 83.





IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE vient avec une captive Grecque, qui s'étonne de sa tristesse, & lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon; tu sçais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, & je triomphois de la douleur commune qui est répandue dans cette isle, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycene dans la maison de mon pere;

il m'a semblé que mon pere & ma mere nageoient dans le sang , & que moi-même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frere Oreste. Hélas ! mon cher Oreste !... Mais, Madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe.... Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille ; les rois sont sujets à de grands changements. Ah ! si je t'avois perdu , mon cher frere Oreste , sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! car enfin j'ai plus de sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille ; tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon pere m'avoit condamnée dans l'Aulide , tu étois un enfant de dix ans , tu as été élevé avec moi , & tu es le seul de toute la Grece que je regrette tous les jours.... Mais, Madame , quelle apparence qu'il sçache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une isle détestée de tout le monde : si le hasard y amene quelque Grec , on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grece ? Que ne répondez-vous à l'amour du prince ?.. Eh ! que me serviroit de m'y attacher ? Son pere Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance , & je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée

dans le moment qu'on l'alloit sacrifier pour le salut de la Grece, fût la fille du général de la Grece ? Mais voici ce prince.

S C E N E I I.

Qu'avez-vous, Prince ? D'où vient ce désordre & cette émotion ? .. Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous sçavez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île ; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation, & cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier.... Comment, Seigneur ? .. On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une foule de peuple, contre lequel ils se défendoient ; j'ai couru sur le bord de la mer, je les ai trouvés à la porte du temple, qui vendoient chèrement leur vie, & qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité, je les ai défendus moi-même, j'ai désarmé le peuple, & ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs, ils l'ont avoué : j'ai frémi à cette parole. On les a amenés malgré moi à mon pere ; & vous pouvez juger quelle fera leur destinée. La joie est universelle, & on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais

enfin, Madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon pere.

S C E N E I I I.

Quoi, Madame ! vous êtes encore ici ? Ne devriez-vous pas être dans le temple, pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, & vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

S C E N E I V.

Iphigénie sort, & le prince fait quelques efforts pour obtenir de son pere la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi le maltraite, & lui dit que ce sont là des sentiments qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave. Eh ! qui vous dit, Seigneur, que c'est une esclave ? Eh ! quelle autre qu'une esclave, dit le roi, auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ? Quoi ! ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les pirates l'enleverent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel ?

432 *IPHIGÉNIE EN TAURIDE.*

Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eu ; & au lieu de la sacrifier à Diane , ils la choisirent pour présider elle-même à ces sacrifices. *Le prince sort , déplorant sa malheureuse générosité qui a sauvé la vie à deux Grecs , pour la leur faire perdre plus cruellement.*

S C E N E V.

Le roi témoigne à son confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore ? Allons , & demandons à la déesse , parmi nos prières , qu'elle donne à mon fils des sentiments plus dignes de lui.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



